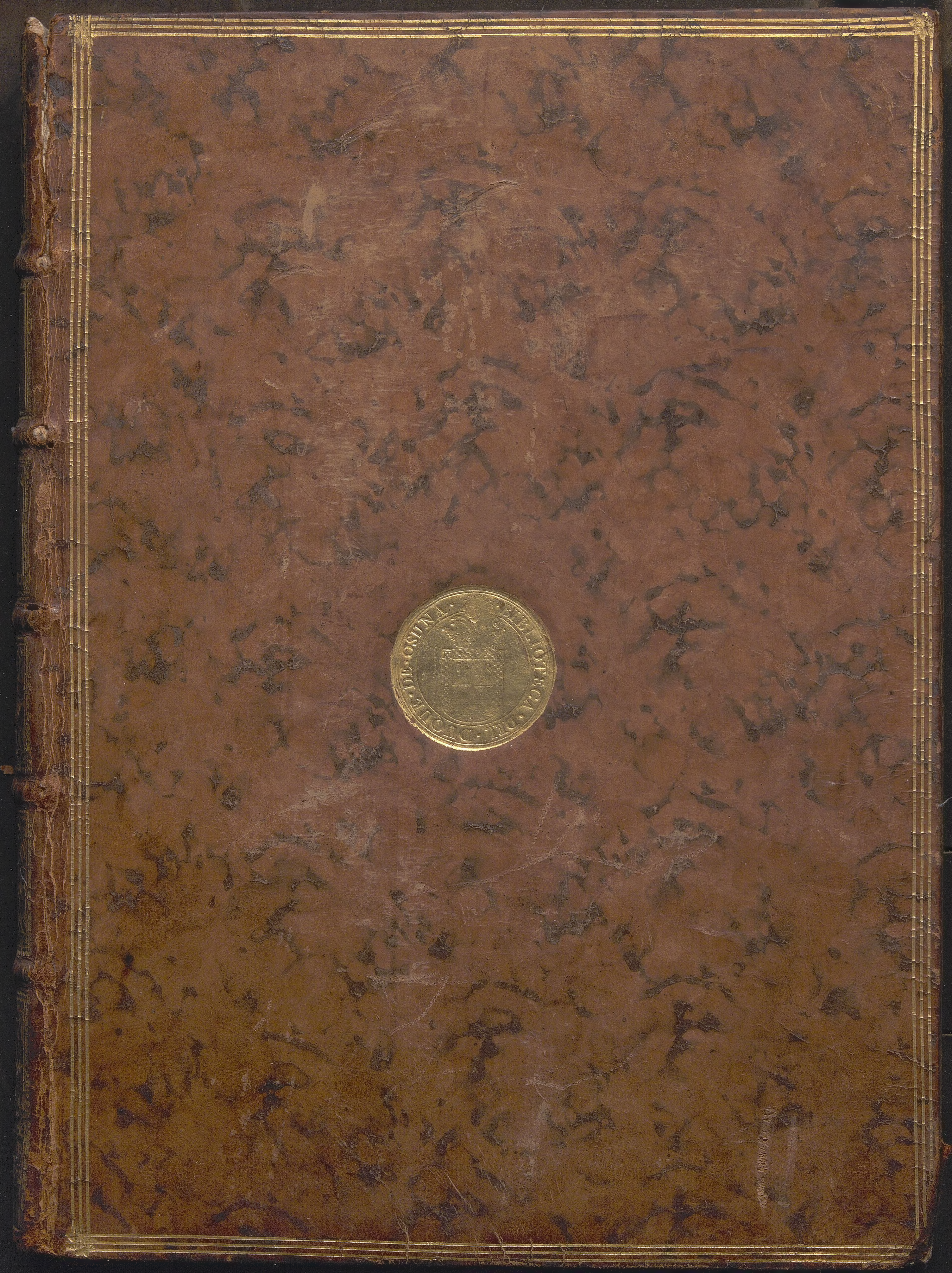

BIBLIOTECA · DEL · DUQUE · DE · OSUNA





ŒUVRES
DE
MOLIERE.

TOME TROISIÉME.

ŒUVRES
DE
MOLIERE.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME TROISIÉME.



A PARIS.

M. DCC. XXXIV.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

PIECES CONTENUËS
dans ce troisiéme tome.

LA PRINCESSE D'ELIDE,

COMÉDIE-BALLET.

AVERTISSEMENT.

ON n'a pas crû devoir ſuivre l'ordre des anciennes éditions, pour l'impreſſion de *la princeſſe d'Elide.* Cette piéce étoit confondue parmi tous les détails des fêtes qui furent faites à Verſailles en 1664, depuis le 7 mai, juſques & compris le 13 du même mois. Sans priver le public de ces détails qui peuvent être amuſans & curieux, on s'eſt contenté de mettre le tout dans un meilleur ordre. On a auſſi changé le titre général de *Plaiſirs de l'iſle enchantée*, avec d'autant plus de raiſon, que ce titre ne convient qu'aux trois premiéres journées, qui ſeules ſont compriſes dans ce ſujet; les quatre autres n'y ont aucun rapport, & on y a ſubſtitué celui de *Fêtes de Verſailles en* 1664.

ACTEURS.

ACTEURS DU PROLOGUE.

L'AURORE.

LYCISCAS, valet de chiens.

TROIS VALETS DE CHIENS, chantans.

VALETS DE CHIENS, danſans.

ACTEURS DE LA COMÉDIE.

IPHITAS, prince d'Élide, pere de la princeſſe.

LA PRINCESSE D'ÉLIDE.

EURIALE, prince d'Ithaque.

ARISTOMÉNE, prince de Meſſéne.

THÉOCLE, prince de Pyle.

AGLANTE, couſine de la princeſſe.

CINTHIE, couſine de la princeſſe.

ARBATE, gouverneur du prince d'Ithaque.

PHILIS, ſuivante de la princeſſe.

MORON, plaiſant de la princeſſe.

LYCAS, ſuivant d'Iphitas.

ACTEURS DES INTERMEDES.

PREMIER INTERMÉDE.

MORON.

CHASSEURS, danſans.

SECOND INTERMÉDE.

PHILIS.

MORON.

UN SATYRE, chantant.

SATYRES, danſans.

TROISIÉME INTERMÉDE.

PHILIS.

TIRCIS, berger, chantant.

MORON.

QUATRIÉME INTERMÉDE.

LA PRINCESSE.

PHILIS.

CLIMÉNE.

CINQUIÉME INTERMÉDE.

BERGERS & BERGERES, chantans.

BERGERS & BERGERES, danſans.

La ſcene eſt en Elide.

LA PRINCESSE D'ÉLIDE, *COMÉDIE-BALLET.*

PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

LAURORE, LYCISCAS, *& plusieurs autres* VALETS DE CHIENS *endormis & couchés sur l'herbe.*

L'AURORE *chante.*

QUand l'amour à vos yeux offre un choix agréable,
Jeunes beautés, laissez-vous enflammer;
Moquez-vous d'affecter cet orgueil indomtable,
Dont on vous dit qu'il est beau de s'armer.
Dans l'âge où l'on est aimable,
Rien n'est si beau que d'aimer.

Soupirez librement pour un amant fidéle,
Et bravez ceux qui voudront vous blâmer;
Un cœur tendre est aimable, & le nom de cruelle
N'est pas un nom à se faire estimer:
Dans le tems où l'on est belle;
Rien n'est si beau que d'aimer.

SCENE II.

LYCISCAS, *& plusieurs* VALETS DE CHIENS *endormis*, TROIS VALETS DE CHIENS *chantans*, *réveillés par le récit de l'Aurore.*

TOUS TROIS ENSEMBLE *chantent.*

HOlà, holà. Debout, debout, debout.
Pour la chasse ordonnée, il faut préparer tout,
Holà ho, debout, vîte debout.

PREMIER.

Jusqu'aux plus sombres lieux le jour se communique.

DEUXIÉME.

L'air sur les fleurs en perles se résout.

TROISIÉME.

Les rossignols commencent leur musique,
Et leurs petits concerts retentissent par tout.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Sus, sus, debout, vîte debout.

[*à Lyciscas endormi.*]

Qu'est-ceci, Lyciscas? Quoi? Tu ronfles encore,
Toi, qui promettois tant de dévancer l'aurore?
Allons debout, vîte debout,
Pour la chasse ordonnée il faut préparer tout,
Debout, vîte debout, dépêchons, ho, debout.

LYCISCAS *en s'éveillant.*

Par la morbleu, vous êtes de grands braillards, vous autres,

& vous avez la gueule ouverte de grand matin.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Ne vois-tu pas le jour qui se répand par tout?
Allons debout, Lyciscas, debout.

LYCISCAS.

Hé! Laissez-moi dormir encore un peu, je vous conjure.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Non, non, debout, Lyciscas, debout.

LYCISCAS.

Je ne vous demande plus qu'un petit quart d'heure.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Point, point, debout, vîte debout.

LYCISCAS.

Hé! Je vous prie.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Debout.

LYCISCAS.

Un moment.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Debout.

LYCISCAS.

De grace.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Debout.

LYCISCAS.

Hé!

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Debout.

LYCISCAS.

Je....

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Debout.

LYCISCAS.

J'aurai fait incontinent.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Non, non. Debout, Lyciſcas, debout.
Pour la chaſſe ordonnée il faut préparer tout,
Vîte debout, dépêchons, debout.

LYCISCAS.

Hé bien, laiſſez-moi, je vais me lever. Vous êtes d'étranges gens de me tourmenter comme cela, vous ſerez cauſe que je ne me porterai pas bien de la journée; car, voyez-vous, le ſommeil eſt néceſſaire à l'homme, & lorſqu'on ne dort pas ſa réfection, il arrive.... que.... on n'eſt....

[*Il ſe rendort.*]

PREMIER.

Lyciſcas.

DEUXIÉME.

Lyciſcas.

TROISIÉME.

Lyciſcas.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Lyciſcas.

LYCISCAS.

Diable ſoit les brailleurs! Je voudrois que vous euſſiez la gueule pleine de bouillie bien chaude.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Debout, debout.
Vîte debout, dépêchons, debout.

LYCISCAS.

Ah! Quelle fatigue de ne pas dormir ſon ſaoul!

PREMIER.

Holà, ho.

DEUXIÉME.

Holà, ho.

TROISIÉME.

Holà, ho.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Ho! Ho!

LYCISCAS.

Ho! Ho! La peſte ſoit des gens avec leurs chiens de hurlemens! Je me donne au diable, ſi je ne vous aſſomme. Mais voyez un peu quel diable d'enthouſiaſme il leur prend, de me venir chanter aux oreilles comme cela. Je...

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Debout.

LYCISCAS.

Encore?

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Debout.

LYCISCAS.

Que le diable vous emporte.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Debout.

LYCISCAS *en se levant.*

Quoi toujours? A-t-on jamais vû une pareille furie de chanter? Par la sang-bleu, j'enrage. Puisque me voilà éveillé, il faut que j'éveille les autres, & que je les tourmente comme on m'a fait. Allons ho, messieurs, debout, debout, vîte, c'est trop dormir. Je vais faire un bruit du diable par tout.

[*Il crie de toute sa force.*]

Debout, debout, debout. Allons vîte, ho, ho, ho, debout, debout. Pour la chasse ordonnée, il faut préparer tout, debout, debout, Lyciscas debout. Ho, ho, ho, ho, ho.

[*Plusieurs cors & trompes de chasse se font entendre, les valets de chiens que Lyciscas a réveillés dansent une entrée.*]

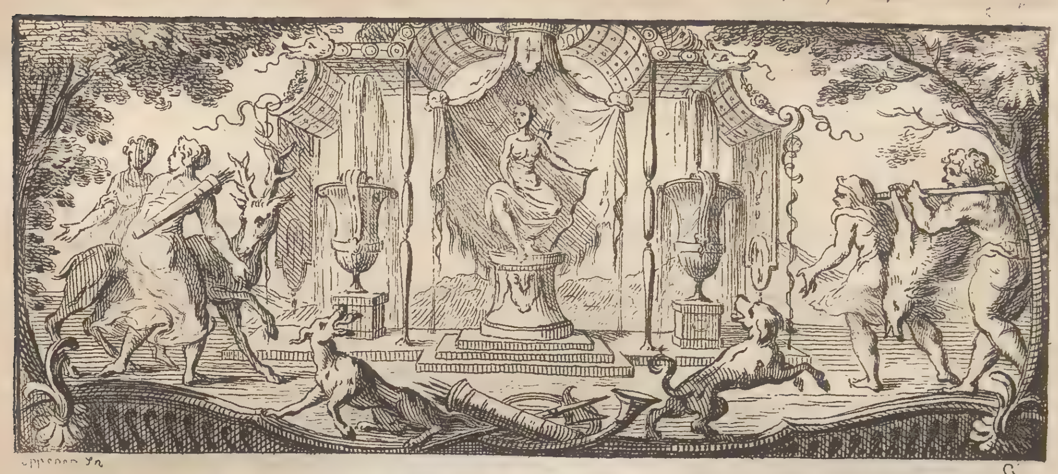
Fin du Prologue.





Inv. et dessiné par F. Boucher. *Gravé par Lau. Cars.*

LA PRINCESSE D'ELIDE



LA PRINCESSE D'ÉLIDE, COMEDIE-BALLET.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

EURIALE, ARBATE.

ARBATE.

Ce silence rêveur, dont la sombre habitude
Vous fait à tous momens chercher la solitude,
Ces longs soupirs que laisse échaper votre cœur,
Et ces fixes regards si chargés de langueur,
Disent beaucoup, sans doute, à des gens de mon âge;
Et je pense, Seigneur, entendre ce langage :

Mais, ſans votre congé, de peur de trop riſquer,
Je n'oſe m'enhardir juſques à l'expliquer.

EURIALE.

Explique, explique, Arbate, avec toute licence
Ces ſoupirs, ces regards, & ce morne ſilence.
Je te permets ici de dire que l'amour
M'a rangé ſous ſes loix, & me brave à ſon tour,
Et je conſens encor que tu me faſſes honte
Des foibleſſes d'un cœur qui ſouffre qu'on le domte.

ARBATE.

Moi, vous blâmer, Seigneur, des tendres mouvemens
Où je vois qu'aujourd'hui panchent vos ſentimens?
Le chagrin des vieux jours ne peut aigrir mon ame
Contre les doux tranſports de l'amoureuſe flâme;
Et bien que mon ſort touche à ſes derniers ſoleils,
Je dirai que l'amour ſiéd bien à vos pareils;
Que ce tribut qu'on rend aux traits d'un beau viſage,
De la beauté d'une ame eſt un clair témoignage,
Et qu'il eſt mal-aiſé que, ſans être amoureux,
Un jeune prince ſoit & grand & généreux.
C'eſt une qualité que j'aime en un monarque,
La tendreſſe du cœur eſt une grande marque
Que d'un prince à votre âge on peut tout préſumer,
Dès qu'on voit que ſon ame eſt capable d'aimer.
Oui, cette paſſion, de toutes la plus belle,
Traîne dans un eſprit cent vertus après elle;
Aux nobles actions elle pouſſe les cœurs,
Et tous les grands héros ont ſenti ſes ardeurs.

Devant mes yeux, Seigneur, a paſſé votre enfance,
Et j'ai de vos vertus vû fleurir l'eſpérance ;
Mes regards obſervoient en vous des qualités
Où je reconnoiſſois le ſang dont vous ſortez ;
J'y découvrois un fonds d'eſprit & de lumiére,
Je vous trouvois bien fait, l'air grand, & l'ame fiére,
Votre cœur, votre adreſſe éclatoient chaque jour :
Mais je m'inquiétois de ne point voir d'amour,
Et puiſque les langueurs d'une playe invincible
Nous montrent que votre ame à ſes traits eſt ſenſible,
Je triomphe, & mon cœur d'allégreſſe rempli
Vous regarde à préſent comme un prince accompli.

EURIALE.

Si de l'amour un tems j'ai bravé la puiſſance,
Hélas ! mon cher Arbate, il en prend bien vengeance ;
Et ſçachant dans quels maux mon cœur s'eſt abymé,
Toi-même tu voudrois qu'il n'eût jamais aimé.
Car enfin, voi le ſort où mon aſtre me guide ;
J'aime, j'aime ardemment la princeſſe d'Elide,
Et tu ſçais que l'orgueil ſous des traits ſi charmans
Arme contre l'amour ſes jeunes ſentimens,
Et comment elle fuit en cette illuſtre fête
Cette foule d'amans qui briguent ſa conquête.
Ah ! Qu'il eſt bien peu vrai que ce qu'on doit aimer,
Auſſi-tôt qu'on le voit, prend droit de nous charmer,
Et qu'un premier coup d'œil allume en nous les flâmes
Où le Ciel en naiſſant a deſtiné nos ames !

A mon retour d'Argos je paſſai dans ces lieux,
Et ce paſſage offrit la princeſſe à mes yeux;
Je vis tous les appas dont elle eſt revêtuë,
Mais de l'œil dont on voit une belle ſtatuë.
Leur brillante jeuneſſe obſervée à loiſir
Ne porta dans mon ame aucun ſecret déſir,
Et d'Ithaque en repos je revis le rivage,
Sans m'en être en deux ans rappellé nulle image.
Un bruit vient cependant à répandre à ma cour
Le célébre mépris qu'elle fait de l'amour;
On publie en tous lieux que ſon ame hautaine
Garde pour l'hyménée une invincible haine,
Et qu'un arc à la main, ſur l'épaule un carquois,
Comme une autre Diane elle hante les bois,
N'aime rien que la chaſſe, & de toute la Gréce
Fait ſoupirer en vain l'héroïque jeuneſſe.
Admire nos eſprits, & la fatalité.
Ce que n'avoit point fait ſa vûe & ſa beauté,
Le bruit de ſes fiertés en mon ame fit naître
Un tranſport inconnu, dont je ne fus point maître:
Ce dédain ſi fameux eut des charmes ſecrets
A me faire avec ſoin rappeller tous ſes traits,
Et mon eſprit jettant de nouveaux yeux ſur elle
M'en refit une image & ſi noble, & ſi belle,
Me peignit tant de gloire, & de telles douceurs
A pouvoir triompher de toutes ſes froideurs,
Que mon cœur, aux brillans d'une telle victoire,
Vit de ſa liberté s'évanouir la gloire;

Contre une telle amorce il eut beau s'indigner,
Sa douceur ſur mes ſens prit tel droit de régner
Qu'entraîné par l'effort d'une occulte puiſſance,
J'ai d'Ithaque en ces lieux fait voile en diligence,
Et je couvre un effet de mes vœux enflammés
Du déſir de paroître à ces jeux renommés,
Où l'illuſtre Iphitas, pere de la princeſſe,
Aſſemble la plûpart des princes de la Gréce.

ARBATE.

Mais à quoi bon, Seigneur, les ſoins que vous prenez,
Et pourquoi ce ſecret où vous vous obſtinez?
Vous aimez, dites-vous, cette illuſtre princeſſe,
Et venez à ſes yeux ſignaler votre adreſſe,
Et nuls empreſſemens, paroles, ni ſoupirs
Ne l'ont inſtruite encor de vos brûlans déſirs?
Pour moi, je n'entends rien à cette politique
Qui ne veut point ſouffrir que votre cœur s'explique,
Et je ne ſçais quel fruit peut prétendre un amour
Qui fuit tous les moyens de ſe produire au jour.

EURIALE.

Et que ferai-je, Arbate, en déclarant ma peine,
Qu'attirer les dédains de cette ame hautaine,
Et me jetter au rang de ces princes ſoumis
Que le titre d'amans lui peint en ennemis?
Tu vois les ſouverains de Meſſéne & de Pyle
Lui faire de leurs cœurs un hommage inutile,
Et, de l'éclat pompeux des plus hautes vertus,
En appuyer en vain les reſpects aſſidus:

Ce rebut de leurs ſoins, ſous un triſte ſilence,
Retient de mon amour toute la violence,
Je me tiens condamné dans ces rivaux fameux,
Et je lis mon arrêt au mépris qu'on fait d'eux.

ARBATE.

Et c'eſt dans ce mépris, & dans cette humeur fiére
Que votre ame à ſes vœux doit voir plus de lumiére,
Puiſque le ſort vous donne à conquérir un cœur
Que défend ſeulement une ſimple froideur,
Et qui n'impoſe point à l'ardeur qui vous preſſe
De quelque attachement l'invincible tendreſſe.
Un cœur préoccupé réſiſte puiſſamment;
Mais quand une ame eſt libre, on la force aiſément,
Et toute la fierté de ſon indifférence
N'a rien dont ne triomphe un peu de patience.
Ne lui cachez donc plus le pouvoir de ſes yeux,
Faites de votre flâme un éclat glorieux,
Et, bien loin de trembler de l'exemple des autres,
Du rebut de leurs vœux enflez l'eſpoir des vôtres.
Peut-être pour toucher ſes ſévéres appas,
Aurez-vous des ſecrets que ces princes n'ont pas;
Et, ſi de ſes fiertés l'impérieux caprice
Ne vous fait éprouver un deſtin plus propice,
Au moins eſt-ce un bonheur en ces extrémités,
Que de voir avec ſoi ſes rivaux rebutés.

EURIALE.

J'aime à te voir preſſer cet aveu de ma flâme;
Combattant mes raiſons, tu chatouilles mon ame,

Et, par ce que j'ai dit, je voulois pressentir
Si de ce que j'ai fait tu pourrois m'applaudir.
Car enfin, puisqu'il faut t'en faire confidence,
On doit à la princesse expliquer mon silence,
Et peut-être, au moment que je t'en parle ici,
Le secret de mon cœur, Arbate, est éclairci.
Cette chasse, où pour fuir la foule qui l'adore,
Tu sçais qu'elle est allée au lever de l'aurore,
Est le tems que Moron pour déclarer mon feu
A pris.

ARBATE.

Moron, Seigneur?

EURIALE.

Ce choix t'étonne un peu;
Par son titre de fou tu crois le bien connoître;
Mais sçache qu'il l'est moins qu'il ne le veut paroître,
Et que, malgré l'emploi qu'il exerce aujourd'hui,
Il a plus de bon sens que tel qui rit de lui.
La princesse se plaît à ses bouffonneries,
Il s'en est fait aimer par cent plaisanteries,
Et peut dans cet accès dire & persuader
Ce que d'autres que lui n'oseroient hazarder;
Je le vois propre enfin, à ce que j'en souhaite,
Il a pour moi, dit-il, une amitié parfaite,
Et veut, dans mes Etats ayant reçû le jour,
Contre tous mes rivaux appuyer mon amour.
Quelque argent mis en main pour soutenir ce zéle....

SCENE II.

EURIALE, ARBATE, MORON.

MORON *derriére le théatre.*

AU ſecours. Sauvez-moi de la bête cruelle.

EURIALE.

Je penſe oüir ſa voix.

MORON *derriére le théatre.*

A moi, de grace, à moi.

EURIALE.

C'eſt lui-même. Où court-il avec un tel effroi?

MORON *entrant ſans voir perſonne.*

Où pourrai-je éviter ce ſanglier redoutable?
Grands Dieux! Préſervez-moi de ſa dent effroyable.
Je vous promets, pourvû qu'il ne m'attrape pas,
Quatre livres d'encens, & deux veaux des plus gras.

[*rencontrant Euriale que dans ſa frayeur il prend pour le ſanglier qu'il évite.*]

Ah! Je ſuis mort.

EURIALE.

Qu'as-tu?

MORON.

Je vous croyois la bête
Dont à me diffamer j'ai vû la gueule prête,

Seigneur, & je ne puis revenir de ma peur.

EURIALE.

Qu'eſt-ce?

MORON.

Oh! Que la princeſſe eſt d'une étrange humeur,
Et qu'à ſuivre la chaſſe & ſes extravagances,
Il nous faut eſſuyer de ſottes complaiſances!
Quel diable de plaiſir trouvent tous les chaſſeurs
De ſe voir expoſés à mille & mille peurs?
Encore ſi c'étoit qu'on ne fût qu'à la chaſſe
Des liévres, des lapins, & des jeunes dains; paſſe:
Ce ſont des animaux d'un naturel fort doux,
Et qui prennent toujours la fuite devant nous.
Mais aller attaquer de ces bêtes vilaines
Qui n'ont aucun reſpect pour les faces humaines,
Et qui courent les gens qui les veulent courir,
C'eſt un ſot paſſe-tems, que je ne puis ſouffrir.

EURIALE.

Di-nous donc ce que c'eſt?

MORON.

Le pénible exercice
Où de notre princeſſe a volé le caprice!
J'en aurois bien juré qu'elle auroit fait le tour;
Et la courſe des chars ſe faiſant en ce jour,
Il falloit affecter ce contre-tems de chaſſe
Pour mépriſer ces jeux avec meilleure grace,
Et, faire voir... Mais chut. Achevons mon récit,
Et reprenons le fil de ce que j'avois dit.

Qu'ai-je dit?

EURIALE.

Tu parlois d'exercice pénible.

MORON.

Ah! Oui. Succombant donc à ce travail horrible,
Car en chaſſeur fameux j'étois enharnaché,
Et dès le point du jour je m'étois découché;
Je me ſuis écarté de tous en galant homme,
Et trouvant un lieu propre à dormir d'un bon ſomme
J'eſſayois ma poſture, &, m'ajuſtant bientôt,
Prenois déja mon ton pour ronfler comme il faut;
Lorſqu'un murmure affreux m'a fait lever la vûë,
Et j'ai, d'un vieux buiſſon de la forêt touffuë,
Vû ſortir un ſanglier d'une énorme grandeur
Pour....

EURIALE.

Qu'eſt-ce?

MORON.

Ce n'eſt rien. N'ayez point de frayeur;
Mais laiſſez-moi paſſer entre vous deux, pour cauſe,
Je ſerai mieux en main pour vous conter la choſe.
J'ai donc vû ce ſanglier qui, par nos gens chaſſé,
Avoit d'un air affreux tout ſon poil hériſſé;
Ses deux yeux flamboyans ne lançoient que menace,
Et ſa gueule faiſoit une laide grimace,
Qui, parmi de l'écume, à qui l'oſoit preſſer,
Montroit de certains crocs.... Je vous laiſſe à penſer.

A ce terrible aſpect j'ai ramaſſé mes armes,
Mais le faux animal, ſans en prendre d'alarmes,
Eſt venu droit à moi, qui ne lui diſois mot.

ARBATE.

Et tu l'as de pied ferme attendu?

MORON.

Quelque ſot.
J'ai jetté tout par terre, & couru comme quatre.

ARBATE.

Fuir devant un ſanglier ayant de quoi l'abbattre!
Ce trait, Moron, n'eſt pas généreux....

MORON.

J'y conſens,
Il n'eſt pas généreux, mais il eſt de bon ſens.

ARBATE.

Mais, par quelques exploits ſi l'on ne s'éterniſe....

MORON.

Je ſuis votre valet. J'aime mieux que l'on diſe,
C'eſt ici qu'en fuyant, ſans ſe faire prier,
Moron ſauva ſes jours des fureurs d'un ſanglier,
Que ſi l'on y diſoit, voilà l'illuſtre place
Où le brave Moron, d'une héroïque audace,
Affrontant d'un ſanglier l'impétueux effort,
Par un coup de ſes dents vit terminer ſon ſort.

EURIALE.

Fort bien.

MORON.

Oui. J'aime mieux, n'en déplaiſe à la gloire,
Vivre au monde deux jours, que mille ans dans l'hiſtoire.

EURIALE.

En effet ton trépas fâcheroit tes amis;
Mais, ſi de ta frayeur ton eſprit eſt remis,
Puis-je te demander ſi, du feu qui me brûle...

MORON.

Il ne faut pas, Seigneur, que je vous diſſimule.
Je n'ai rien fait encore, & n'ai point rencontré
De tems pour lui parler qui fût ſelon mon gré.
L'office de bouffon a des prérogatives;
Mais ſouvent on rabat nos libres tentatives.
Le diſcours de vos feux eſt un peu délicat,
Et c'eſt, chez la princeſſe, une affaire d'Etat.
Vous ſçavez de quel titre elle ſe glorifie,
Et qu'elle a dans la tête une philoſophie
Qui déclare la guerre au conjugal lien,
Et vous traite l'Amour de Déïté de rien.
Pour n'effaroucher point ſon humeur de tigreſſe
Il me faut manier la choſe avec adreſſe;
Car on doit regarder comme l'on parle aux grands,
Et vous êtes par fois d'aſſez fâcheuſes gens.
Laiſſez-moi doucement conduire cette trame.
Je me ſens-là pour vous un zéle tout de flâme,
Vous êtes né mon prince, & quelques autres nœuds
Pourroient contribuer au bien que je vous veux.

Ma mere, dans ſon tems, paſſoit pour aſſez belle,
Et naturellement n'étoit pas fort cruelle;
Feu votre pere alors, ce prince généreux,
Sur la galanterie étoit fort dangereux,
Et je ſçais qu'Elpénor, qu'on appelloit mon pere
A cauſe qu'il étoit le mari de ma mere,
Comptoit pour grand honneur aux paſteurs d'aujourd'hui
Que le prince autrefois étoit venu chez lui,
Et que, durant ce tems, il avoit l'avantage
De ſe voir ſalué de tous ceux du village.
Baſte. Quoiqu'il en ſoit, je veux par mes travaux...
Mais voici la princeſſe & deux de nos rivaux.

SCENE III.

LA PRINCESSE, AGLANTE, CINTHIE, ARISTOMENE, THEOCLE, EURIALE, PHILIS, ARBATE, MORON.

ARISTOMENE.

REprochez-vous, Madame, à nos juſtes alarmes
Ce péril dont tous deux avons ſauvé vos charmes?
J'aurois penſé, pour moi, qu'abbattre ſous nos coups
Ce ſanglier qui portoit ſa fureur juſqu'à vous,
Etoit une avanture, ignorant votre chaſſe,
Dont à nos bons deſtins nous dûſſions rendre grace;
Mais, à cette froideur, je connois clairement
Que je dois concevoir un autre ſentiment,

Et quereller du ſort la fatale puiſſance
Qui me fait avoir part à ce qui vous offenſe.

THEOCLE.

Pour moi, je tiens, Madame, à ſenſible bonheur
L'action où pour vous a volé tout mon cœur,
Et ne puis conſentir, malgré votre murmure,
A quereller le ſort d'une telle avanture.
D'un objet odieux je ſçais que tout déplaît;
Mais, dût votre courroux être plus grand qu'il n'eſt,
C'eſt extrême plaiſir, quand l'amour eſt extrême,
De pouvoir d'un péril affranchir ce qu'on aime.

LA PRINCESSE.

Et penſez-vous, Seigneur, puiſqu'il me faut parler,
Qu'il eût eu, ce péril, de quoi tant m'ébranler?
Que l'arc & que le dard, pour moi ſi pleins de charmes,
Ne ſoient entre mes mains que d'inutiles armes?
Et que je faſſe enfin mes plus fréquens emplois
De parcourir nos monts, nos plaines & nos bois,
Pour n'oſer, en chaſſant, concevoir l'eſpérance
De ſuffire moi ſeule à ma propre défenſe?
Certes, avec le tems j'aurois bien profité
De ces ſoins aſſidus dont je fais vanité,
S'il falloit que mon bras, dans une telle quête,
Ne pût pas triompher d'une chétive bête.
Du moins, ſi pour prétendre à de ſenſibles coups
Le commun de mon ſexe eſt trop mal avec vous,
D'un étage plus haut accordez-moi la gloire,
Et me faites tous deux cette grace de croire,

Seigneurs

Seigneurs, que, quelque fût le ſanglier d'aujourd'hui,
J'en ai mis bas, ſans vous, de plus méchans que lui.

THEOCLE.

Mais, Madame....

LA PRINCESSE.

Hé bien, ſoit. Je vois que votre envie
Eſt de perſuader que je vous dois la vie;
J'y conſens. Oui. Sans vous, c'étoit fait de mes jours,
Je rends de tout mon cœur grace à ce grand ſecours,
Et je vais de ce pas au prince, pour lui dire
Les bontés que pour moi votre amour vous inſpire.

SCENE IV.

EURIALE, ARBATE, MORON.

MORON.

HÉ! A-t-on jamais vû de plus farouche eſprit?
De ce vilain ſanglier, l'heureux trépas l'aigrit.
Oh! Comme volontiers j'aurois d'un beau ſalaire
Récompenſé tantôt qui m'en eût ſçû défaire!

ARBATE *à Euriale.*

Je vous vois tout penſif, Seigneur, de ſes dédains;
Mais ils n'ont rien qui doive empêcher vos deſſeins,
Son heure doit venir, & c'eſt à vous, poſſible,
Qu'eſt réſervé l'honneur de la rendre ſenſible.

MORON.

Il faut qu'avant la courſe elle apprenne vos feux,
Et je....

EURIALE.

Non. Ce n'eſt plus, Moron, ce que je veux.
Garde-toi de rien dire, & me laiſſe un peu faire;
J'ai réſolu de prendre un chemin tout contraire.
Je vois trop que ſon cœur s'obſtine à dédaigner
Tous ces profonds reſpects qui penſent la gagner,
Et le Dieu qui m'engage à ſoupirer pour elle
M'inſpire pour la vaincre une adreſſe nouvelle.
Oui. C'eſt lui d'où me vient ce ſoudain mouvement,
Et j'en attends de lui l'heureux événement.

ARBATE.

Peut-on ſçavoir, Seigneur, par où votre eſpérance....

EURIALE.

Tu le vas voir. Allons, & garde le ſilence.

MORON.

Juſqu'au revoir.

Fin du premier Acte.



PREMIER INTERMEDE.

SCENE PREMIERE.

MORON.

POur moi, je reſte ici, & j'ai une petite converſation à faire avec ces arbres & ces rochers.

Bois, prés, fontaines, fleurs qui voyez mon teint blême,
Si vous ne le ſçavez, je vous apprends que j'aime.
Philis eſt l'objet charmant
Qui tient mon cœur à l'attache,
Et je devins ſon amant
La voyant traire une vache.
Ses doigts tout pleins de lait, & plus blancs mille fois,
Preſſoient les bouts du pis, d'une grace admirable.
Ouf! Cette idée eſt capable
De me réduire aux abois.
Ah! Philis, Philis, Philis.

SCENE II.

MORON, UN ECHO.

L'ECHO.

PHilis.

MORON.

Ah!

L'ECHO.

Ah!

MORON.

Hem.

L'ECHO.

Hem.

MORON.

Ah! ah!

L'ECHO.

Ah!

MORON.

Hi, hi.

L'ECHO.

Hi.

MORON.

Oh.

L'ECHO.

Oh.

MORON.

Oh.

L'ECHO.

Oh.

MORON.

Voilà un écho qui eſt bouffon.

L'ECHO.

On.

MORON.

Hon.

L'ECHO.

Hon.

MORON.

Ah!

L'ECHO.

Ah!

MORON.

Hu.

L'ECHO.

Hu.

MORON.

Voilà un écho qui eſt bouffon.

SCENE III.

MORON *appercevant un ours qui vient à lui.*

AH! Monſieur l'ours, je ſuis votre ſerviteur de tout mon cœur. De grace, épargnez-moi. Je vous aſſûre que je ne vaux rien du tout à manger, je n'ai que la peau & les os, & je vois de certaines gens là-bas qui ſeroient bien mieux votre affaire. Hé! Hé! Hé! Monſeigneur, tout doux, s'il

[*Il careſſe l'ours, & tremble de frayeur.*]

vous plaît. La, la, la, la. Ah! Monſeigneur, que votre alteſſe eſt jolie & bien faite! Elle a tout-à-fait l'air galant & la taille la plus mignonne du monde. Ah! Beau poil! Belle tête! Beaux yeux brillans & bien fendus! Ah! Beau petit néz!

Belle petite bouche! Petites quenottes jolies! Ah! Belle gorge! Belles petites menottes! Petits ongles bien faits!

[*l'ours ſe léve ſur ſes pattes de derriére.*]

A l'aide, au ſecours, je ſuis mort. Miſéricorde! Pauvre Moron! Ah! Mon Dieu! Hé, vîte, à moi, je ſuis perdu.

[*Moron monte ſur un arbre.*]

SCENE IV.

MORON, CHASSEURS.

MORON *monté ſur un arbre, aux chaſſeurs.*

HÉ, Meſſieurs, ayez pitié de moi.

[*les chaſſeurs combattent l'ours.*]

Bon, Meſſieurs, tuez-moi ce vilain animal-là. O Ciel! Daigne les aſſiſter. Bon. Le voilà qui fuit. Le voilà qui s'arrête, & qui ſe jette ſur eux. Bon, en voilà un qui vient de lui donner un coup dans la gueule. Les voilà tous à l'entour de lui. Courage, ferme, allons, mes amis. Bon, pouſſez fort, encore. Ah! Le voilà qui eſt à terre, c'en eſt fait, il eſt mort. Deſcendons maintenant pour lui donner cent coups.

[*Moron deſcend de l'arbre.*]

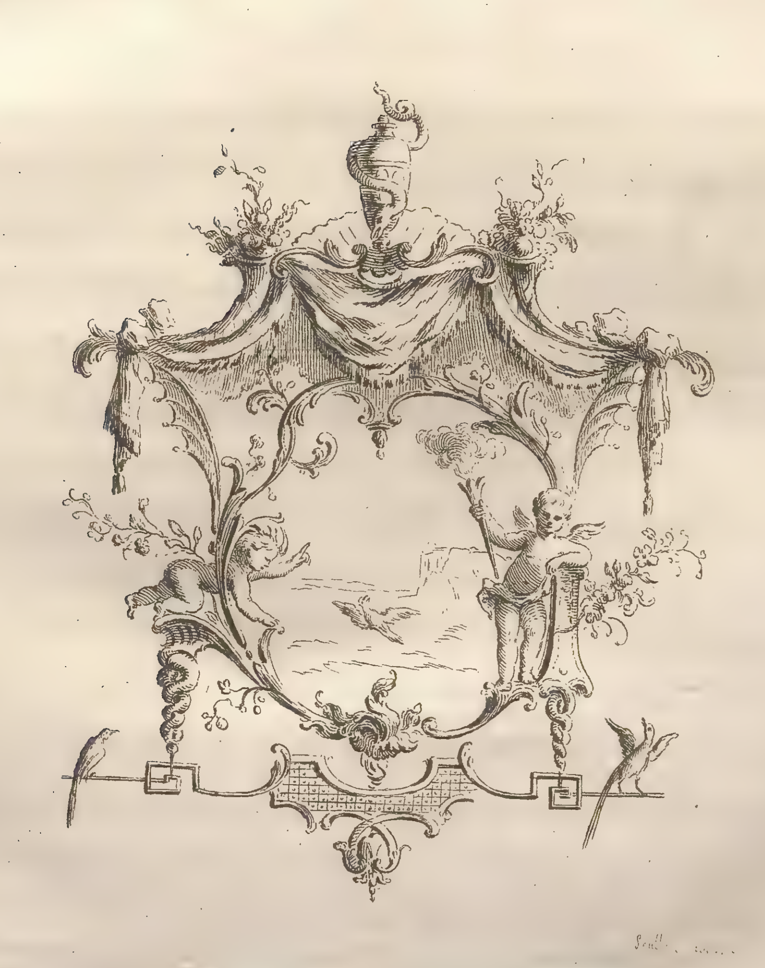
Serviteur, Meſſieurs, je vous rends grace de m'avoir délivré de cette bête. Maintenant que vous l'avez tuée, je m'en vais l'achever, & en triompher avec vous.

[*Moron donne mille coups à l'ours qui eſt mort.*]

ENTRÉE DE BALLET.

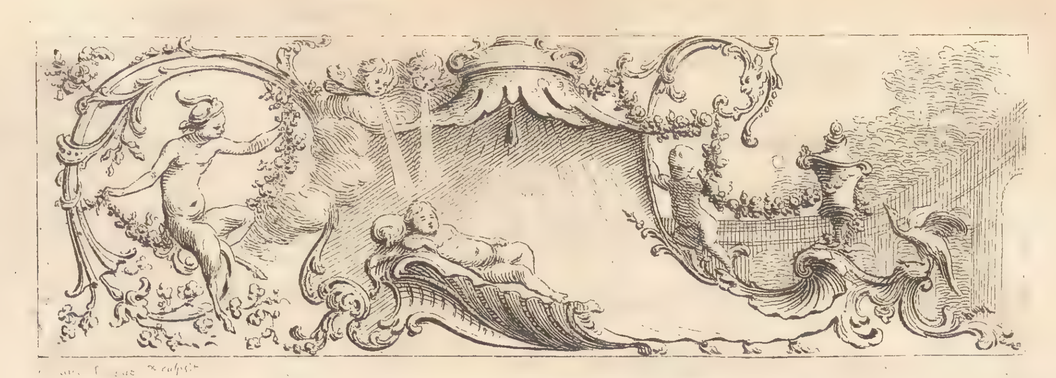
LEs chasseurs dansent pour témoigner leur joye d'avoir remporté la victoire.

Fin du premier Intermède.



Blondel . Inuenit

Sculp.



ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

LA PRINCESSE, AGLANTE, CINTHIE, PHILIS.

LA PRINCESSE.



Ui. J'aime à demeurer dans ces paiſibles lieux;
On n'y découvre rien qui n'enchante les yeux,
Et de tous nos palais la ſçavante ſtructure
Céde aux ſimples beautés qu'y forme la nature.
Ces arbres, ces rochers, cette eau, ces gazons frais
Ont pour moi des appas à ne laiſſer jamais.

AGLANTE.

Je chéris comme vous ces retraites tranquilles,
Où l'on ſe vient ſauver de l'embarras des villes.
De mille objets charmans ces lieux ſont embellis;
Et ce qui doit ſurprendre, eſt qu'aux portes d'Elis
La douce paſſion de fuir la multitude
Rencontre une ſi belle, & vaſte ſolitude.
Mais, à vous dire vray, dans ces jours éclatans
Vos retraites ici me ſemblent hors de tems,

Et

Et c'eſt fort mal traiter l'appareil magnifique
Que chaque prince a fait pour la fête publique.
Ce ſpectacle pompeux de la courſe des chars
Devoit bien mériter l'honneur de vos regards.

LA PRINCESSE.

Quel droit ont-ils chacun d'y vouloir ma préſence,
Et que dois-je après tout à leur magnificence?
Ce ſont ſoins que produit l'ardeur de m'acquérir,
Et mon cœur eſt le prix qu'ils veulent tous courir.
Mais, quelque eſpoir qui flate un projet de la ſorte,
Je me tromperai fort ſi pas un d'eux l'emporte.

CINTHIE.

Juſques à quand ce cœur veut-il s'effaroucher
Des innocens deſſeins qu'on a de le toucher,
Et regarder les ſoins que pour vous on ſe donne,
Comme autant d'attentats contre votre perſonne?
Je ſçais qu'en défendant le parti de l'amour,
On s'expoſe chez vous à faire mal ſa cour;
Mais ce que par le ſang j'ai l'honneur de vous être
S'oppoſe aux duretés que vous faites paroître,
Et je ne puis nourrir d'un flateur entretien
Vos réſolutions de n'aimer jamais rien.
Eſt-il rien de plus beau que l'innocente flâme
Qu'un mérite éclatant allume dans une ame,
Et ſeroit-ce un bonheur de reſpirer le jour,
Si d'entre les mortels on banniſſoit l'amour?
Non, non, tous les plaiſirs ſe goûtent à le ſuivre,
Et, vivre ſans aimer, n'eſt pas proprement vivre.

AVIS.

LE dessein de l'auteur étoit de traiter toute la comédie en vers. Mais un commandement du Roi qui pressa cette affaire, l'obligea d'achever le reste en prose, & de passer légerement sur plusieurs scénes, qu'il auroit étenduës davantage, s'il avoit eu plus de loisir.

AGLANTE.

Pour moi, je tiens que cette passion est la plus agréable affaire de la vie, qu'il est nécessaire d'aimer pour vivre heureusement, & que tous les plaisirs sont fades, s'il ne s'y mêle un peu d'amour.

LA PRINCESSE.

Pouvez-vous bien toutes deux, étant ce que vous êtes, prononcer ces paroles, & ne devez-vous pas rougir d'appuyer une passion qui n'est qu'erreur, que foiblesse & qu'emportement, & dont tous les désordres ont tant de répugnance avec la gloire de notre sexe? J'en prétends soutenir l'honneur jusqu'au dernier moment de ma vie, & ne veux point du tout me commettre à ces gens qui sont les esclaves auprès de nous, pour devenir un jour nos tyrans. Toutes ces larmes, tous ces soupirs, tous ces hommages, tous ces respects, sont des embûches qu'on tend à notre cœur, & qui souvent l'engagent à commettre des lâchetés. Pour moi, quand je regarde certains exemples, & les bassesses épouvantables où cette passion ravale les personnes sur qui elle étend sa puissance, je sens tout mon cœur qui s'émeut, &

je ne puis ſouffrir qu'une ame, qui fait profeſſion d'un peu de fierté, ne trouve pas une honte horrible à de telles foibleſſes.

CINTHIE.

Hé! Madame, il eſt de certaines foibleſſes qui ne ſont point honteuſes, & qu'il eſt beau même d'avoir dans les plus hauts dégrés de gloire. J'eſpére que vous changerez un jour de penſée, &, s'il plaît au Ciel, nous verrons votre cœur avant qu'il ſoit peu ...

LA PRINCESSE.

Arrêtez. N'achevez pas ce ſouhait étrange. J'ai une horreur trop invincible pour ces ſortes d'abaiſſemens, &, ſi jamais j'étois capable d'y deſcendre, je ſerois perſonne, ſans doute, à ne me le point pardonner.

AGLANTE.

Prenez garde, madame. L'amour ſçait ſe venger des mépris que l'on fait de lui, & peut-être ...

LA PRINCESSE.

Non, non. Je brave tous ſes traits; & le grand pouvoir qu'on lui donne n'eſt rien qu'une chimére, & qu'une excuſe des foibles cœurs, qui le font invincible pour autoriſer leur foibleſſe.

CINTHIE.

Mais enfin, toute la terre reconnoît ſa puiſſance, & vous voyez que les Dieux même ſont aſſujettis à ſon empire. On nous fait voir que Jupiter n'a pas aimé pour une fois, & que Diane même, dont vous affectez tant l'exemple, n'a pas rougi de pouſſer des ſoupirs d'amour.

LA PRINCESSE.

Les croyances publiques ſont toujours mêlées d'erreur. Les Dieux ne ſont point faits comme les fait le vulgaire, & c'eſt leur manquer de reſpect, que de leur attribuer les foibleſſes des hommes.

SCENE II.

LA PRINCESSE, AGLANTE, CINTHIE, PHILIS, MORON.

AGLANTE.

VIen, approche, Moron, vien nous aider à défendre l'amour contre les ſentimens de la princeſſe.

LA PRINCESSE.

Voilà votre parti fortifié d'un grand défenſeur.

MORON.

Ma foi, madame, je crois, qu'après mon exemple, il n'y a plus rien à dire, & qu'il ne faut plus mettre en doute le pouvoir de l'amour. J'ai bravé ſes armes aſſez long-tems, & fait de mon drôle comme un autre; mais enfin ma fierté a baiſſé [*Il montre Philis.*] l'oreille, & vous avez une traîtreſſe qui m'a rendu plus doux qu'un agneau. Après cela, on ne doit plus faire aucun ſcrupule d'aimer; &, puiſque j'ai bien paſſé par là, il peut bien y en paſſer d'autres.

CINTHIE.

Quoi? Moron ſe mêle d'aimer?

MORON.

Fort bien.

CINTHIE.

Et de vouloir être aimé ?

MORON.

Et pourquoi non ? Eſt-ce qu'on n'eſt pas aſſez bien fait pour cela ? Je penſe que ce viſage eſt aſſez paſſable, & que, pour le bel air, Dieu merci, nous ne le cédons à perſonne.

CINTHIE.

Sans doute, on auroit tort . . .

SCENE III.

LA PRINCESSE, AGLANTE, CINTHIE, PHILIS, MORON, LYCAS.

LYCAS.

MAdame, le prince votre pere vient vous trouver ici, & conduit avec lui les princes de Pyle, & d'Ithaque, & celui de Meſſéne.

LA PRINCESSE.

O Ciel ! que prétend-il faire en me les amenant ? Auroit-il réſolu ma perte, & voudroit-il bien me forcer au choix de quelqu'un d'eux ?

SCENE IV.

IPHITAS, EURIALE, ARISTOMENE, THEOCLE, LA PRINCESSE, AGLANTE, CINTHIE, PHILIS, MORON.

LA PRINCESSE *à Iphitas.*

SEigneur, je vous demande la licence de prévenir par deux paroles, la déclaration des pensées que vous pouvez avoir. Il y a deux vérités, Seigneur, aussi constantes l'une que l'autre, & dont je puis vous assûrer également; l'une, que vous avez un absolu pouvoir sur moi, & que vous ne sçauriez m'ordonner rien où je ne réponde aussitôt par une obéissance aveugle; l'autre, que je regarde l'hyménée ainsi que le trépas, & qu'il m'est impossible de forcer cette aversion naturelle. Me donner un mari, & me donner la mort, c'est une même chose; mais votre volonté va la premiere, & mon obéissance m'est bien plus chére que ma vie. Après cela, parlez, Seigneur, prononcez librement ce que vous voulez.

IPHITAS.

Ma fille, tu as tort de prendre de telles alarmes, & je me plains de toi, qui peux mettre dans ta pensée que je sois assez mauvais pere pour vouloir faire violence à tes sentimens, & me servir tyranniquement de la puissance que le Ciel me donne sur toi. Je souhaite, à la vérité, que ton cœur puisse aimer quelqu'un. Tous mes vœux seroient satisfaits, si cela

pouvoit arriver, & je n'ai proposé les fêtes & les jeux que je fais célébrer ici, qu'afin d'y pouvoir attirer tout ce que la Gréce a d'illustre; & que, parmi cette noble jeunesse, tu puisses enfin rencontrer où arrêter tes yeux & déterminer tes pensées. Je ne demande, dis-je, au Ciel autre bonheur que celui de te voir un époux. J'ai, pour obtenir cette grace, fait encore ce matin un sacrifice à Venus; &, si je sçais bien expliquer le langage des Dieux, elle m'a promis un miracle. Mais, quoi qu'il en soit, je veux en user avec toi en pere qui chérit sa fille. Si tu trouves où attacher tes vœux, ton choix sera le mien, & je ne considérerai ni intérêts d'Etat, ni avantage d'alliance; si ton cœur demeure insensible, je n'entreprendrai point de le forcer: mais au moins sois complaisante aux civilités qu'on te rend, & ne m'oblige point à faire les excuses de ta froideur. Traite ces princes avec l'estime que tu leur dois, reçoi avec reconnoissance les témoignages de leur zéle, & vien voir cette course où leur adresse va paroître.

THEOCLE *à la princesse.*

Tout le monde va faire des efforts pour remporter le prix de cette course. Mais, à vous dire vray, j'ai peu d'ardeur pour la victoire, puisque ce n'est pas votre cœur qu'on y doit disputer.

ARISTOMENE.

Pour moi, madame, vous êtes le seul prix que je me propose par tout. C'est vous que je crois disputer dans ces combats d'adresse, & je n'aspire maintenant à remporter l'honneur de cette course, que pour obtenir un dégré de gloire

qui m'approche de votre cœur.

EURIALE.

Pour moi, madame, je n'y vais point du tout avec cette penſée. Comme j'ai fait toute ma vie profeſſion de ne rien aimer, tous les ſoins que je prends ne vont point où tendent les autres. Je n'ai aucune prétention ſur votre cœur, & le ſeul honneur de la courſe eſt tout l'avantage où j'aſpire.

SCENE V.

LA PRINCESSE, AGLANTE, CINTHIE, PHILIS, MORON.

LA PRINCESSE.

D'Où ſort cette fierté où l'on ne s'attendoit point? Princeſſes, que dites-vous de ce jeune prince? Avez-vous remarqué de quel ton il l'a pris?

AGLANTE.

Il eſt vrai que cela eſt un peu fier.

MORON *à part.*

Ah! quelle brave botte il vient là de lui porter!

LA PRINCESSE.

Ne trouvez-vous pas qu'il y auroit plaiſir d'abbaiſſer ſon orgueil, & de ſoumettre un peu ce cœur qui tranche tant du brave?

CINTHIE.

Comme vous êtes accoutumée à ne jamais recevoir que des hommages & des adorations de tout le monde, un compliment

ment pareil au ſien doit vous ſurprendre, à la vérité.

LA PRINCESSE.

Je vous avouë que cela m'a donné de l'émotion, & que je ſouhaiterois fort de trouver les moyens de châtier cette hauteur. Je n'avois pas beaucoup d'envie de me trouver à cette courſe ; mais j'y veux aller exprès, & employer toute choſe pour lui donner de l'amour.

CINTHIE.

Prenez garde, madame. L'entrepriſe eſt périlleuſe, &, lorſqu'on veut donner de l'amour, on court riſque d'en recevoir.

LA PRINCESSE.

Ah ! N'appréhendez rien, je vous prie. Allons, je vous réponds de moi.

Fin du ſecond Acte.



SECOND INTERMEDE.

SCENE PREMIERE.

PHILIS, MORON.

MORON.

PHilis, demeure ici.

PHILIS.

Non. Laiſſe-moi ſuivre les autres.

MORON.

Ah ! Cruelle, ſi c'étoit Tircis qui t'en priât, tu demeurerois bien vîte.

PHILIS.

Cela ſe pourroit faire, & je demeure d'accord que je trouve bien mieux mon compte avec l'un qu'avec l'autre; car il me divertit avec ſa voix, & toi, tu m'étourdis de ton caquet. Lorſque tu chanteras auſſi bien que lui, je te promets de t'écouter.

MORON.

Hé ! Demeure un peu.

PHILIS.

Je ne ſçaurois.

MORON.

De grace.

PHILIS.

Point, te dis-je.

MORON *retenant Philis.*

Je ne te laisserai point aller.

PHILIS.

Ah! Que de façons!

MORON.

Je ne te demande qu'un moment à être avec toi.

PHILIS.

Hé bien, oui, j'y demeurerai, pourvû que tu me promettes une chose.

MORON.

Et quelle?

PHILIS.

De ne me parler point du tout.

MORON.

Hé! Philis.

PHILIS.

A moins que de cela, je ne demeurerai point avec toi.

MORON.

Veux-tu me...?

PHILIS.

Laisse-moi aller.

MORON.

Hé bien, oui, demeure. Je ne te dirai mot.

PHILIS.

Prends-y bien garde, au moins; car, à la moindre parole, je prends la fuite.

MORON.

Soit.

[*après avoir fait une ſcene de geſtes.*]
Ah! Philis... Hé...

SCENE II.

MORON *ſeul.*

ELle s'enſuit, & je ne ſçaurois l'attraper. Voilà ce que c'eſt. Si je ſçavois chanter, j'en ferois bien mieux mes affaires. La plûpart des femmes aujourd'hui ſe laiſſent prendre par les oreilles; elles ſont cauſe que tout le monde ſe mêle de muſique, & l'on ne réuſſit auprès d'elles que par les petites chanſons, & les petits vers qu'on leur fait entendre. Il faut que j'apprenne à chanter, pour faire comme les autres. Bon. Voici juſtement mon homme.

SCENE III.

UN SATYRE, MORON.

LE SATYRE *chante.*

LA, la, la.

MORON.

Ah! Satyre mon ami, tu ſçais bien ce que tu m'as promis, il y a long-tems. Appren-moi à chanter, je te prie.

LE SATYRE *en chantant.*

Je le veux. Mais, auparavant, écoute une chanſon que je viens de faire.

MORON *bas à part.*

Il eſt ſi accoutumé à chanter, qu'il ne ſçauroit parler d'autre façon. [*haut.*] Allons, chante, j'écoute.

LE SATYRE *chante.*

Je portois . . .

MORON.

Une chanſon, dis-tu?

LE SATYRE.

Je port . . .

MORON.

Une chanſon à chanter?

LE SATYRE.

Je port . . .

MORON.

Chanſon amoureuſe? Peſte!

LE SATYRE.

JE portois dans une cage
Deux moineaux que j'avois pris,
Lorſque la jeune Cloris
Fit dans un ſombre boccage
Briller, à mes yeux ſurpris,
Les fleurs de ſon beau viſage.
Hélas! dis-je aux moineaux, en recevant les coups
De ſes yeux ſi ſçavans à faire des conquêtes,
Conſolez-vous, pauvres petites bêtes,
Celui qui vous a pris eſt bien plus pris que vous.

Moron demande au Satyre une chanſon plus paſſionnée, & le prie de lui dire celle qu'il lui avoit oüi chanter quelques jours auparavant.

LE SATYRE *chante.*

DAns vos chants ſi doux,
Chantez à ma belle,
Oiſeaux, chantez tous
Ma peine mortelle.
Mais, ſi la cruelle
Se met en courroux
Au récit fidéle
Des maux que je ſens pour elle,
Oiſeaux, taiſez-vous.

MORON.

Ah! Qu'elle eſt belle! Appren-la moi.

LE SATYRE.

La, la, la, la.

MORON.

La, la, la, la.

LE SATYRE.

Fa, fa, fa, fa.

MORON.

Fat, toi-même.

ENTRÉE DE BALLET.

LE Satyre en colére menace Moron, & pluſieurs Satyres danſent une entrée plaiſante.

Fin du ſecond Interméde.



ACTE TROISIÉME.

SCENE PREMIERE.

LA PRINCESSE, AGLANTE, CINTHIE, PHILIS.

CINTHIE.


L eſt vray, Madame, que ce jeune prince a fait voir une adreſſe non commune, & que l'air dont il a paru, a été quelque choſe de ſurprenant. Il ſort vainqueur de cette courſe. Mais je doute fort qu'il en ſorte avec le même cœur qu'il y a porté; car enfin, vous lui avez tiré des traits dont il eſt difficile de ſe défendre, &, ſans parler de tout le reſte, la grace de votre danſe, & la douceur de votre voix ont eu des charmes aujourd'hui à toucher les plus inſenſibles.

LA PRINCESSE.

Le voici qui s'entretient avec Moron; nous ſçaurons un peu de quoi il lui parle. Ne rompons point encore leur entretien, & prenons cette route pour revenir à leur rencontre.

SCENE II.

EURIALE, ARBATE, MORON.

EURIALE.

AH! Moron, je te l'avouë. J'ai été enchanté, & jamais tant de charmes n'ont frappé tout enſemble mes yeux & mes oreilles. Elle eſt adorable en tout tems, il eſt vray ; mais ce moment l'a emporté ſur tous les autres, & des graces nouvelles ont redoublé l'éclat de ſes beautés. Jamais ſon viſage ne s'eſt paré de plus vives couleurs, ni ſes yeux ne ſe ſont armés de traits plus vifs & plus perçans. La douceur de ſa voix a voulu ſe faire paroître dans un air tout charmant qu'elle a daigné chanter, & les ſons merveilleux qu'elle formoit paſſoient juſqu'au fond de mon ame, & tenoient tous mes ſens dans un raviſſement à ne pouvoir en revenir. Elle a fait éclater enſuite une diſpoſition toute divine, & ſes piéds amoureux ſur l'émail d'un tendre gazon traçoient d'aimables caractéres qui m'enlevoient hors de moi-même, & m'attachoient par des nœuds invincibles aux doux & juſtes mouvemens dont tout ſon corps ſuivoit les mouvemens de l'harmonie. Enfin, jamais ame n'a eu de plus puiſſantes émotions que la mienne, & j'ai penſé plus de vingt fois oublier ma réſolution pour me jetter à ſes piéds, & lui faire un aveu ſincére de l'ardeur que je ſens pour elle.

MORON.

Donnez-vous en bien de garde, Seigneur, ſi vous m'en voulez

lez croire. Vous avez trouvé la meilleure invention du monde, & je me trompe fort si elle ne vous réussit. Les femmes sont des animaux d'un naturel bizarre, nous les gâtons par nos douceurs; & je crois tout de bon que nous les verrions nous courir, sans tous ces respects, & ces soumissions où les hommes les acoquinent.

ARBATE.

Seigneur, voici la princesse qui s'est un peu éloignée de sa suite.

MORON.

Demeurez ferme, au moins, dans le chemin que vous avez pris. Je m'en vais voir ce qu'elle me dira. Cependant promenez-vous ici dans ces petites routes, sans faire aucun semblant d'avoir envie de la joindre, &, si vous l'abordez, demeurez avec elle le moins qu'il vous sera possible.

SCENE III.

LA PRINCESSE, MORON.

LA PRINCESSE.

TU as donc familiarité, Moron, avec le prince d'Ithaque?

MORON.

Ah! madame, il y a long-tems que nous nous connoissons.

LA PRINCESSE.

D'où vient qu'il n'est pas venu jusqu'ici, & qu'il a pris cette autre route quand il m'a vûë?

MORON.

C'eſt un homme bizarre, qui ne ſe plaît qu'à entretenir ſes penſées.

LA PRINCESSE.

Etois-tu tantôt au compliment qu'il m'a fait?

MORON.

Oui, madame, j'y étois; & je l'ai trouvé un peu impertinent, n'en déplaiſe à ſa principauté.

LA PRINCESSE.

Pour moi, je le confeſſe, Moron. Cette fuite m'a choquée, & j'ai toutes les envies du monde de l'engager pour rabattre un peu ſon orgueil.

MORON.

Ma foi, madame, vous ne feriez pas mal, il le mériteroit bien; mais, à vous dire vray, je doute fort que vous y puiſſiez réuſſir.

LA PRINCESSE.

Comment?

MORON.

Comment? C'eſt le plus orgueilleux petit vilain que vous ayez jamais vû. Il lui ſemble qu'il n'y a perſonne au monde qui le mérite, & que la terre n'eſt pas digne de le porter.

LA PRINCESSE.

Mais encore, ne t'a-t-il point parlé de moi?

MORON.

Lui? Non.

LA PRINCESSE.

Il ne t'a rien dit de ma voix, & de ma danſe?

MORON.

Pas le moindre mot.

LA PRINCESSE.

Certes, ce mépris eſt choquant, & je ne puis ſouffrir cette hauteur étrange de ne rien eſtimer.

MORON.

Il n'eſtime & n'aime que lui.

LA PRINCESSE.

Il n'y a rien que je ne faſſe pour le ſoumettre comme il faut

MORON.

Nous n'avons point de marbre dans nos montagnes qui ſoit plus dur & plus inſenſible que lui.

LA PRINCESSE.

Le voilà.

MORON.

Voyez-vous comme il paſſe, ſans prendre garde à vous?

LA PRINCESSE.

De grace, Moron, va le faire aviſer que je ſuis ici, & l'oblige à me venir aborder.

SCENE IV.

LA PRINCESSE, EURIALE, ARBATE, MORON.

MORON *allant au devant d'Euriale, & lui parlant bas.*

SEigneur, je vous donne avis que tout va bien. La princeſſe ſouhaite que vous l'abordiez; mais ſongez bien à

continuer votre rôle, & de peur de l'oublier, ne ſoyez pas long-tems avec elle.

LA PRINCESSE.

Vous êtes bien ſolitaire, Seigneur, & c'eſt une humeur bien extraordinaire que la vôtre, de renoncer ainſi à notre ſexe, de fuir à votre âge cette galanterie, dont ſe piquent tous vos pareils.

EURIALE.

Cette humeur, madame, n'eſt pas ſi extraordinaire qu'on n'en trouvât des exemples ſans aller loin d'ici, & vous ne ſçauriez condamner la réſolution que j'ai priſe de n'aimer jamais rien, ſans condamner auſſi vos ſentimens.

LA PRINCESSE.

Il y a grande différence; & ce qui ſiéd bien à un ſexe, ne ſiéd pas bien à l'autre. Il eſt beau qu'une femme ſoit inſenſible, & conſerve ſon cœur éxemt des flâmes de l'amour; mais ce qui eſt vertu en elle, devient un crime dans un homme, &, comme la beauté eſt le partage de notre ſexe, vous ne ſçauriez ne nous point aimer, ſans nous dérober les hommages qui nous ſont dûs, & commettre une offenſe dont nous devons toutes nous reſſentir.

EURIALE.

Je ne vois pas, madame, que celles qui ne veulent point aimer, doivent prendre aucun intérêt à ces ſortes d'offenſes.

LA PRINCESSE.

Ce n'eſt pas une raiſon, Seigneur; &, ſans vouloir aimer, on eſt toujours bien aiſe d'être aimée.

EURIALE.

Pour moi, je ne ſuis pas de même, & dans le deſſein où je ſuis de ne rien aimer, je ſerois fâché d'être aimé.

LA PRINCESSE.

Et la raiſon?

EURIALE.

C'eſt qu'on a obligation à ceux qui nous aiment, & que je ſerois fâché d'être ingrat.

LA PRINCESSE.

Si bien donc que, pour fuir l'ingratitude, vous aimeriez qui vous aimeroit?

EURIALE.

Moi, madame? Point du tout. Je dis bien que je ſerois fâché d'être ingrat; mais je me réſoudrois plûtôt de l'être, que d'aimer.

LA PRINCESSE.

Telle perſonne vous aimeroit peut-être, que votre cœur...

EURIALE.

Non, madame. Rien n'eſt capable de toucher mon cœur. Ma liberté eſt la ſeule maîtreſſe à qui je conſacre mes vœux, &, quand le Ciel employeroit ſes ſoins à compoſer une beauté parfaite, quand il aſſembleroit en elle tous les dons les plus merveilleux & du corps & de l'ame, enfin, quand il expoſeroit à mes yeux un miracle d'eſprit, d'adreſſe & de beauté, & que cette perſonne m'aimeroit avec toutes les tendreſſes imaginables, je vous l'avouë franchement, je ne l'aimerois pas.

LA PRINCESSE *à part.*

A-t-on jamais rien vû de tel?

MORON *à la Princeſſe.*

Peſte ſoit du petit brutal ! J'aurois bien envie de lui bailler un coup de poing.

LA PRINCESSE *à part.*

Cet orgueil me confond ; & j'ai un tel dépit, que je ne me ſens pas.

MORON *bas au Prince.*

Bon. Courage, Seigneur. Voilà qui va le mieux du monde.

EURIALE *bas à Moron.*

Ah ! Moron, je n'en puis plus ; & je me ſuis fait des efforts étranges.

LA PRINCESSE *à Euriale.*

C'eſt avoir une inſenſibilité bien grande, que de parler comme vous faites.

EURIALE.

Le Ciel ne m'a pas fait d'une autre humeur. Mais, madame, j'interromps votre promenade, & mon reſpect doit m'avertir que vous aimez la ſolitude.

SCENE V.

LA PRINCESSE, MORON.

MORON.

IL ne vous en doit rien, madame, en dureté de cœur.

LA PRINCESSE.

Je donnerois volontiers tout ce que j'ai au monde, pour avoir l'avantage d'en triompher.

MORON.

Je le crois.

LA PRINCESSE.

Ne pourrois-tu pas, Moron, me ſervir dans un tel deſſein?

MORON.

Vous ſçavez bien, madame, que je ſuis tout à votre ſervice.

LA PRINCESSE.

Parle-lui de moi dans tes entretiens, vante-lui adroitement ma perſonne, & les avantages de ma naiſſance; & tâche d'ébranler ſes ſentimens par la douceur de quelque eſpoir. Je te permets de dire tout ce que tu voudras, pour tâcher à me l'engager.

MORON.

Laiſſez-moi faire.

LA PRINCESSE.

C'eſt une choſe qui me tient au cœur. Je ſouhaite ardemment qu'il m'aime.

MORON.

Il eſt bien fait, oui, ce petit pendard-là; il a bon air, bonne phyſionomie, & je crois qu'il ſeroit aſſez le fait d'une jeune princeſſe.

LA PRINCESSE.

Enfin, tu peux tout eſpérer de moi, ſi tu trouves moyen d'enflammer pour moi ſon cœur.

MORON.

Il n'y a rien qui ne ſe puiſſe faire. Mais, madame, s'il venoit à vous aimer, que feriez-vous, s'il vous plaît?

LA PRINCESSE.

Ah! Ce ſeroit lors que je prendrois plaiſir à triompher pleinement de ſa vanité, à punir ſon mepris par mes froideurs, & à exercer ſur lui toutes les cruautés que je pourrois imaginer.

MORON.

Il ne ſe rendra jamais.

LA PRINCESSE.

Ah! Moron, il faut faire en ſorte qu'il ſe rende.

MORON.

Non. Il n'en fera rien. Je le connois, ma peine ſeroit inutile.

LA PRINCESSE.

Si faut-il pourtant tenter toute choſe, & éprouver ſi ſon ame eſt entiérement inſenſible. Allons. Je veux lui parler, & ſuivre une penſée qui vient de me venir.

Fin du troiſiéme acte.



III. INTERMEDE.

SCENE PREMIERE.

PHILIS, TIRCIS.

PHILIS.

VIen, Tircis. Laiſſons-les aller, & me dis un peu ton martyre de la façon que tu ſçais faire. Il y a long-tems que tes yeux me parlent; mais je ſuis plus aiſe d'oüir ta voix.

TIRCIS *chante.*

TU m'écoutes, hélas! dans ma triſte langueur,
Mais je n'en ſuis pas mieux, ô beauté ſans pareille;
Et je touche ton oreille,
Sans que je touche ton cœur.

PHILIS.

Va, va, c'eſt déjà quelque choſe que de toucher l'oreille, & le tems améne tout. Chante-moi cependant quelque plainte nouvelle que tu ayes compoſée pour moi.

SCENE II.

MORON, PHILIS, TIRCIS.

MORON.

AH! Ah! Je vous y prends, cruelle. Vous vous écartez des autres pour oüir mon rival?

PHILIS.

Oui, je m'écarte pour cela. Je te le dis encore, je me plais

avec lui, & l'on écoute volontiers les amans, lorſqu'ils ſe plaignent auſſi agréablement qu'il fait. Que ne chantes-tu comme lui? Je prendrois plaiſir à t'écouter.

MORON.

Si je ne ſçais chanter, je ſçais faire autre choſe, & quand...

PHILIS.

Tai-toi. Je veux l'entendre. Di Tircis, ce que tu voudras.

MORON.

Ah! Cruelle....

PHILIS.

Silence, dis-je, ou je me mettrai en colére.

TIRCIS *chante.*

ARbres épais, & vous, prés émaillés,
La beauté dont l'hiver vous avoit dépouillés,
Par le printems vous eſt renduë.
Vous reprenez tous vos appas;
Mais mon ame ne reprend pas
La joye, hélas! que j'ai perduë.

MORON.

Morbleu, que n'ai-je de la voix! Ah! Nature marâtre! Pourquoi ne m'as-tu pas donné de quoi chanter comme à un autre?

PHILIS.

En vérité, Tircis, il ne ſe peut rien de plus agréable, & tu l'emportes ſur tous les rivaux que tu as.

MORON.

Mais pourquoi eſt-ce que je ne puis pas chanter? N'ai-je pas un eſtomac, un goſier, & une langue comme un au-

tre? Oui, oui. Allons. Je veux chanter auſſi, & te montrer que l'amour fait faire toutes choſes. Voici une chanſon que j'ai faite pour toi.

PHILIS.

Oui, di. Je veux bien t'écouter pour la rareté du fait.

MORON.

Courage, Moron. Il n'y a qu'à avoir de la hardieſſe.

[*Il chante.*]

TOn extrême rigueur
S'acharne ſur mon cœur,
Ah! Philis, je trépaſſe,
Daigne me ſecourir.
En ſeras-tu plus graſſe
De m'avoir fait mourir?

Vivat Moron.

PHILIS.

Voilà qui eſt le mieux du monde. Mais, Moron, je ſouhaiterois bien d'avoir la gloire que quelque amant fût mort pour moi. C'eſt un avantage dont je n'ai pas encore joui, & je trouve que j'aimerois de tout mon cœur une perſonne qui m'aimeroit aſſez pour ſe donner la mort.

MORON.

Tu aimerois une perſonne qui ſe tueroit pour toi?

PHILIS.

Oui.

MORON.

Il ne faut que cela pour te plaire?

PHILIS.

Non.

MORON.

Voilà qui eſt fait. Je veux te montrer que je me ſçais tuer quand je veux.

TIRCIS *chante.*

Ah! Quelle douceur extrême,
De mourir pour ce qu'on aime!

MORON *à Tircis.*

C'eſt un plaiſir que vous aurez quand vous voudrez.

TIRCIS *chante.*

Courage, Moron. Meurs promtement,
En généreux amant.

MORON *à Tircis.*

Je vous prie de vous mêler de vos affaires, & de me laiſſer tuer à ma fantaiſie. Allons. Je vais faire honte à tous les

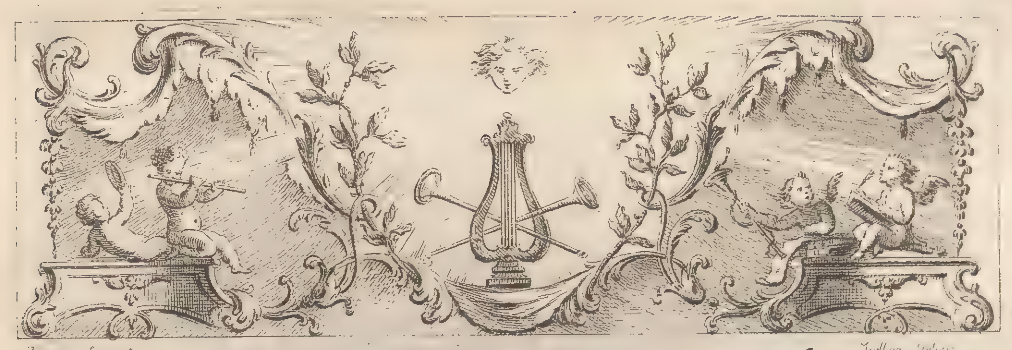
[*à Philis.*]

amans. Tien, je ne ſuis pas homme à faire tant de façons Voi ce poignard. Prend bien garde comme je vais me percer le cœur. Je ſuis votre ſerviteur. Quelque niais!

PHILIS.

Allons, Tircis. Vien-t-en me redire à l'écho, ce que tu m'as chanté.

Fin du troiſiéme Intermède.

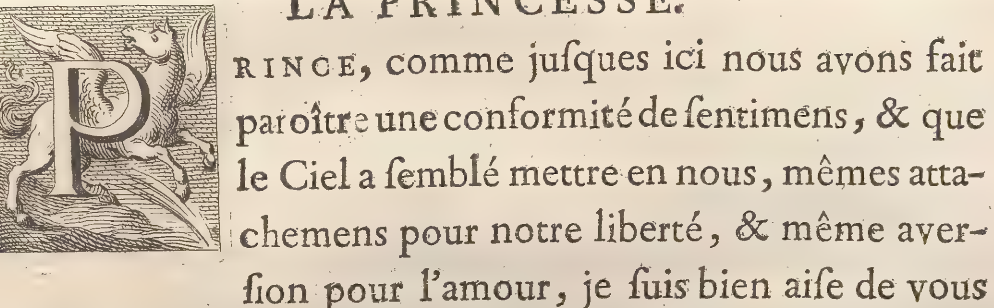


ACTE QUATRIÉME.

SCENE PREMIERE.

LA PRINCESSE, EURIALE, MORON.

LA PRINCESSE.



PRINCE, comme juſques ici nous avons fait paroître une conformité de ſentimens, & que le Ciel a ſemblé mettre en nous, mêmes attachemens pour notre liberté, & même averſion pour l'amour, je ſuis bien aiſe de vous ouvrir mon cœur, & de vous faire confidence d'un changement dont vous ſerez ſurpris. J'ai toujours regardé l'hymen comme une choſe affreuſe, & j'avois fait ſerment d'abandonner plûtôt la vie, que de me réſoudre jamais à perdre cette liberté, pour qui j'avois des tendreſſes ſi grandes; mais enfin, un moment a diſſipé toutes ces réſolutions. Le mérite d'un prince m'a frappé aujourd'hui les yeux, & mon ame tout d'un coup, comme par un miracle, eſt devenuë ſenſible aux traits de cette paſſion que j'avois toujours mépriſée. J'ai trouvé d'abord des raiſons pour autoriſer ce changement, & je puis l'appuyer de ma volonté de répondre aux ardentes

ſollicitations d'un pere, & aux vœux de tout un Etat; mais, à vous dire vray, je ſuis en peine du jugement que vous ferez de moi, & je voudrois ſçavoir ſi vous condamnerez, ou non, le deſſein que j'ai de me donner un époux.

EURIALE.

Vous pourriez faire un tel choix, madame, que je l'approuverois ſans doute.

LA PRINCESSE.

Qui croyez-vous, à votre avis, que je veuille choiſir?

EURIALE.

Si j'étois dans votre cœur, je pourrois vous le dire; mais, comme je n'y ſuis pas, je n'ai garde de vous répondre.

LA PRINCESSE.

Devinez pour voir, & nommez quelqu'un.

EURIALE.

J'aurois trop peur de me tromper.

LA PRINCESSE.

Mais encore, pour qui ſouhaiteriez-vous que je me déclaraſſe?

EURIALE.

Je ſçai bien, à vous dire vray, pour qui je le ſouhaiterois; mais, avant que de m'expliquer, je dois ſçavoir votre penſée.

LA PRINCESSE.

Hé bien, Prince, je veux bien vous la découvrir. Je ſuis ſûre que vous allez approuver mon choix, &, pour ne vous point tenir en ſuſpens davantage, le prince de Meſſéne eſt celui de qui le mérite s'eſt attiré mes vœux.

EURIALE *à part.*

O Ciel!

LA PRINCESSE *bas à Moron.*

Mon invention a réussi, Moron. Le voilà qui se trouble.

MORON *a la princesse.*

Bon, madame. [*au prince.*] Courage, Seigneur. [*à la princesse.*] Il en tient. [*au prince.*] Ne vous défaites pas.

LA PRINCESSE *à Euriale.*

Ne trouvez-vous pas que j'ai raison, & que ce prince a tout le mérite qu'on peut avoir?

MORON *bas au prince.*

Remettez-vous, & songez à répondre.

LA PRINCESSE.

D'où vient, Prince, que vous ne dites mot, & semblez interdit?

EURIALE.

Je le suis à la vérité; & j'admire, madame, comme le Ciel a pû former deux ames aussi semblables en tout que les nôtres; deux ames en qui l'on ait vû une plus grande conformité de sentimens, qui ayent fait éclater dans le même tems une résolution à braver les traits de l'amour, & qui, dans le même moment, ayent fait paroître une égale facilité à perdre le nom d'insensibles. Car enfin, madame, puisque votre exemple m'autorise, je ne feindrai point de vous dire que l'amour aujourd'hui s'est rendu maître de mon cœur, & qu'une des princesses vos cousines, l'aimable & belle Aglante, a renversé d'un coup d'œil tous les projets de ma fierté. Je suis ravi, madame, que par cette égalité de défaite,

nous n'ayons rien à nous reprocher l'un à l'autre, & je ne doute point que, comme je vous louë infiniment de votre choix, vous n'approuviez aussi le mien. Il faut que ce miracle éclate aux yeux de tout le monde, & nous ne devons point différer à nous rendre tous deux contens. Pour moi, madame, je vous sollicite de vos suffrages pour obtenir celle que je souhaite, & vous trouverez bon que j'aille de ce pas en faire la demande au prince votre pere.

MORON *bas à Euriale.*

Ah digne, ah brave cœur!

SCENE II.

LA PRINCESSE, MORON.

LA PRINCESSE.

AH! Moron, je n'en puis plus; & ce coup, que je n'attendois pas, triomphe absolument de toute ma fermeté.

MORON.

Il est vray que le coup est surprenant, & j'avois crû d'abord que votre stratagême avoit fait son effet.

LA PRINCESSE.

Ah! Ce m'est un dépit à me désespérer, qu'une autre ait l'avantage de soumettre ce cœur que je voulois soumettre.

SCENE

SCENE III.

LA PRINCESSE, AGLANTE, MORON.

LA PRINCESSE.

PRinceſſe, j'ai à vous prier d'une choſe qu'il faut abſolument que vous m'accordiez. Le prince d'Ithaque vous aime, & veut vous demander au prince mon pere.

AGLANTE.

Le prince d'Ithaque, Madame?

LA PRINCESSE.

Oui. Il vient de m'en aſſûrer lui-même, & m'a demandé mon ſuffrage pour vous obtenir; mais je vous conjure de rejetter cette propoſition, & de ne point prêter l'oreille à tout ce qu'il pourra vous dire.

AGLANTE.

Mais, Madame, s'il étoit vrai que ce Prince m'aimât effectivement, pourquoi, n'ayant aucun deſſein de vous engager, ne voudriez-vous pas ſouffrir...

LA PRINCESSE.

Non, Aglante. Je vous le demande. Faites-moi ce plaiſir, je vous prie, & trouvez bon que n'ayant pû avoir l'avantage de le ſoumettre, je lui dérobe la joye de vous obtenir.

AGLANTE.

Madame, il faut vous obéïr; mais je croirois que la conquête d'un tel cœur ne ſeroit pas une victoire à dédaigner.

LA PRINCESSE.

Non, non, il n'aura pas la joye de me braver entiérement.

SCENE IV.

LA PRINCESSE, ARISTOMENE, AGLANTE, MORON.

ARISTOMENE.

MAdame, je viens, à vos pieds, rendre grace à l'amour de mes heureux destins, & vous témoigner, avec mes transports, le ressentiment où je suis des bontés surprenantes dont vous daignez favoriser le plus soumis de vos captifs.

LA PRINCESSE.

Comment?

ARISTOMENE.

Le Prince d'Ithaque, Madame, vient de m'assûrer, tout-à-l'heure, que votre cœur avoit eu la bonté de s'expliquer en ma faveur, sur ce célébre choix qu'attend toute la Gréce.

LA PRINCESSE.

Il vous a dit qu'il tenoit cela de ma bouche?

ARISTOMENE.

Oui, Madame.

LA PRINCESSE.

C'est un étourdi, & vous êtes un peu trop crédule, Prince, d'ajouter foi si promtement à ce qu'il vous a dit. Une pareille nouvelle mériteroit bien, ce me semble, qu'on en dou-

tât un peu de tems, & c'est tout ce que vous pourriez faire de la croire, si je vous l'avois dite moi-même.

ARISTOMENE.

Madame, si j'ai été trop promt à me persuader...

LA PRINCESSE.

De grace, Prince, brisons-là ce discours; &, si vous voulez m'obliger, souffrez que je puisse jouir de deux momens de solitude.

SCENE V.

LA PRINCESSE, AGLANTE, MORON.

LA PRINCESSE.

AH! Qu'en cette avanture, le Ciel me traite avec une rigueur étrange! Au moins, Princesse, souvenez-vous de la priére que je vous ai faite.

AGLANTE.

Je vous l'ai dit déja, Madame, il faut vous obéïr.

SCENE VI.

LA PRINCESSE, MORON.

MORON.

MAis, Madame, s'il vous aimoit, vous n'en voudriez point, & cependant vous ne voulez pas qu'il soit à une autre. C'est faire justement comme le chien du jardinier.

LA PRINCESSE.

Non, je ne puis souffrir qu'il soit heureux avec une autre, &, si la chose étoit, je crois que j'en mourrois de déplaisir.

MORON.

Ma foi, Madame, avouons la dette. Vous voudriez qu'il fût à vous, &, dans toutes vos actions, il est aisé de voir que vous aimez un peu ce jeune prince.

LA PRINCESSE.

Moi, je l'aime? O Ciel! Je l'aime? Avez-vous l'insolence de prononcer ces paroles? Sortez de ma vûë, impudent, & ne vous présentez jamais devant moi.

MORON.

Madame....

LA PRINCESSE.

Retirez-vous d'ici, vous dis-je, ou je vous en ferai retirer d'une autre maniére.

MORON *bas à part.*

Ma foi, son cœur en a sa provision, &....

[*Il rencontre un regard de la princesse qui l'oblige à se retirer.*]

SCENE VII.

LA PRINCESSE *seule.*

De quelle émotion inconnuë sens-je mon cœur atteint, & quelle inquiétude secrette est venuë troubler tout d'un coup la tranquillité de mon ame? Ne seroit-ce point auf-

ſi ce qu'on vient de me dire, &, ſans en rien ſçavoir, n'aimerois-je point ce jeune prince? Ah! Si cela étoit, je ſerois perſonne à me déſeſpérer; mais il eſt impoſſible que cela ſoit, & je vois bien que je ne puis pas l'aimer. Quoi? Je ſerois capable de cette lâcheté? J'ai vû toute la terre à mes pieds avec la plus grande inſenſibilité du monde; les reſpects, les hommages & les ſoumiſſions n'ont jamais pû toucher mon ame, & la fierté & le dédain en auroient triomphé? J'ai mépriſé tous ceux qui m'ont aimée, & j'aimerois le ſeul qui me mépriſe? Non, non, je ſçais bien que je ne l'aime pas. Il n'y a pas de raiſon à cela. Mais ſi ce n'eſt pas de l'amour que ce que je ſens maintenant, qu'eſt-ce donc que ce peut être? Et d'où vient ce poiſon qui me court par toutes les veines, & ne me laiſſe point en repos avec moi-même? Sors de mon cœur, qui que tu ſois, ennemi qui te caches. Attaque-moi viſiblement, & deviens à mes yeux la plus affreuſe bête de tous nos bois, afin que mon dard & mes fléches me puiſſent défaire de toi.

Fin du quatriéme Acte.



IV. INTERMEDE.

SCENE PREMIERE.

LA PRINCESSE.

O Vous, admirables personnes, qui, par la douceur de vos chants, avez l'art d'adoucir les plus fâcheuses inquiétudes, approchez-vous d'ici, de grace; & tâchez de charmer avec votre musique le chagrin où je suis.

SCENE II.

LA PRINCESSE, CLIMENE, PHILIS.

CLIMENE *chante.*

Chére Philis, dis-moi, que crois-tu de l'amour?

PHILIS *chante.*

Toi-même, qu'en crois-tu, ma compagne fidéle?

CLIMENE.

On m'a dit que sa flâme est pire qu'un vautour,
Et qu'on souffre, en aimant, une peine cruelle.

PHILIS.

On m'a dit qu'il n'est point de passion plus belle,
Et que ne pas aimer, c'est renoncer au jour.

CLIMENE.

A qui des deux donnerons-nous victoire?

PHILIS.

Qu'en croirons-nous, ou le mal, ou le bien?

TOUTES DEUX ENSEMBLE.

Aimons, c'eſt le vrai moyen
De ſçavoir ce qu'on en doit croire.

PHILIS.

Cloris vante par tout l'amour & ſes ardeurs.

CLIMENE.

Amarante pour lui verſe en tous lieux des larmes.

PHILIS.

Si de tant de tourmens il accable les cœurs,
D'où vient qu'on aime à lui rendre les armes?

CLIMENE.

Si ſa flâme, Philis, eſt ſi pleine de charmes,
Pourquoi nous défend-on d'en goûter les douceurs?

PHILIS.

A qui des deux donnerons-nous victoire?

CLIMENE.

Qu'en croirons-nous, ou le mal, ou le bien?

TOUTES DEUX ENSEMBLE.

Aimons, c'eſt le vrai moyen
De ſçavoir ce qu'on en doit croire.

LA PRINCESSE.

Achevez ſeules, ſi vous voulez. Je ne ſçaurois demeurer en repos, &, quelque douceur qu'ayent vos chants, ils ne font que redoubler mon inquiétude.

Fin du quatriéme Interméde.



ACTE CINQUIÉME.

SCENE PREMIERE.

IPHITAS, EURIALE, AGLANTE, CINTHIE, MORON.

MORON *à Iphitas.*



OUI, Seigneur, ce n'eſt point raillerie, j'en ſuis ce qu'on appelle diſgracié. Il m'a fallu tirer mes chauſſes au plus vîte, & jamais vous n'avez vû un emportement plus bruſque que le ſien.

IPHITAS *à Euriale.*

Ah! Prince, que je devrai de graces à ce ſtratagême amoureux, s'il faut qu'il ait trouvé le ſecret de toucher ſon cœur!

EURIALE.

Quelque choſe, Seigneur, que l'on vienne de vous en dire, je n'oſe encore, pour moi, me flater de ce doux eſpoir; mais enfin, ſi ce n'eſt pas à moi trop de témérité que d'oſer aſpirer à l'honneur de votre alliance, ſi ma perſonne & mes Etats....

IPHITAS.

Prince, n'entrons point dans ces complimens. Je trouve en vous

vous de quoi remplir tous les ſouhaits d'un pere, &, ſi vous avez le cœur de ma fille, il ne vous manque rien.

SCENE II.

LA PRINCESSE, IPHITAS, EURIALE, AGLANTE, CINTHIE, MORON.

LA PRINCESSE.

O Ciel! Que vois-je ici?

IPHITAS *à Euriale.*

Oui, l'honneur de votre alliance m'eſt d'un prix très-conſidérable, & je ſouſcris aiſément de tous mes ſuffrages à la demande que vous me faites.

LA PRINCESSE *à Iphitas.*

Seigneur, je me jette à vos pieds pour vous demander une grace. Vous m'avez toujours témoigné une tendreſſe extrême, & je crois vous devoir bien plus par les bontés que vous m'avez fait voir, que par le jour que vous m'avez donné. Mais, ſi jamais vous avez eu de l'amitié pour moi, je vous en demande aujourd'hui la plus ſenſible preuve que vous me puiſſiez accorder; c'eſt de n'écouter point, Seigneur, la demande de ce prince, & de ne pas ſouffrir que la princeſſe Aglante ſoit unie avec lui.

IPHITAS.

Et par quelle raiſon, ma fille, voudrois-tu t'oppoſer à cette union?

LA PRINCESSE.

Par la raiſon que je hais ce prince, & que je veux, ſi je puis, traverſer ſes deſſeins.

IPHITAS.

Tu le hais, ma fille?

LA PRINCESSE.

Oui, & de tout mon cœur, je vous l'avouë.

IPHITAS.

Et que t'a-t'il fait?

LA PRINCESSE.

Il m'a mépriſée.

IPHITAS.

Et comment?

LA PRINCESSE.

Il ne m'a pas trouvée aſſez bien faite pour m'adreſſer ſes vœux.

IPHITAS.

Et quelle offenſe te fait cela? Tu ne veux accepter perſonne.

LA PRINCESSE.

N'importe. Il me devoit aimer comme les autres, & me laiſſer au moins la gloire de le refuſer. Sa déclaration me fait un affront, & ce m'eſt une honte ſenſible, qu'à mes yeux, & au milieu de votre cour, il ait recherché une autre que moi.

IPHITAS.

Mais quel intérêt dois-tu prendre à lui?

LA PRINCESSE.

J'en prends, Seigneur, à me venger de ſon mépris, &,

comme je sçais bien qu'il aime Aglante avec beaucoup d'ardeur, je veux empêcher, s'il vous plaît, qu'il ne soit heureux avec elle.

IPHITAS.

Cela te tient donc bien au cœur.

LA PRINCESSE.

Oui, Seigneur, sans doute, &, s'il obtient ce qu'il demande, vous me verrez expirer à vos yeux.

IPHITAS.

Va, va, ma fille, avouë franchement la chose. Le mérite de ce prince t'a fait ouvrir les yeux, & tu l'aimes enfin, quoique tu puisses dire.

LA PRINCESSE.

Moi, Seigneur?

IPHITAS.

Oui, tu l'aimes.

LA PRINCESSE.

Je l'aime, dites-vous, & vous m'imputez cette lâcheté? O Ciel! Quelle est mon infortune! Puis-je bien sans mourir, entendre ces paroles, & faut-il que je sois si malheureuse, qu'on me soupçonne de l'aimer? Ah! Si c'étoit un autre que vous, Seigneur, qui me tint ce discours, je ne sçais pas ce que je ne ferois point.

IPHITAS.

Hé bien, oui, tu ne l'aimes pas. Tu le hais, j'y consens, & je veux bien pour te contenter qu'il n'épouse pas la princesse Aglante.

LA PRINCESSE.

Ah! Seigneur, vous me donnez la vie.

IPHITAS.

Mais, afin d'empêcher qu'il ne puiſſe être jamais à elle, il faut que tu le prennes pour toi.

LA PRINCESSE.

Vous vous moquez, Seigneur, & ce n'eſt pas ce qu'il demande.

EURIALE.

Pardonnez-moi, Madame, je ſuis aſſez téméraire pour cela, & je prends à témoin le prince votre pere, ſi ce n'eſt pas vous que j'ai demandée. C'eſt trop vous tenir dans l'erreur, il faut lever le maſque, & dûſſiez-vous vous en prévaloir contre moi, découvrir à vos yeux les véritables ſentimens de mon cœur. Je n'ai jamais aimé que vous, & jamais je n'aimerai que vous. C'eſt vous, Madame, qui m'avez enlevé cette qualité d'inſenſible que j'avois toujours affectée, & tout ce que j'ai pû vous dire, n'a été qu'une feinte qu'un mouvement ſecret m'a inſpirée, & que je n'ai ſuivie qu'avec toutes les violences imaginables. Il falloit qu'elle ceſſât bientôt, ſans doute, & je m'étonne ſeulement qu'elle ait pû durer la moitié d'un jour; car enfin je mourois, je brûlois dans l'ame quand je vous déguiſois mes ſentimens, & jamais cœur n'a ſouffert une contrainte égale à la mienne. Que ſi cette feinte, Madame, a quelque choſe qui vous offenſe, je ſuis tout prêt de mourir pour vous en venger, vous n'avez qu'à parler, & ma main, ſur le champ, fera gloire d'exécuter l'arrêt que vous prononcerez.

LA PRINCESSE.

Non, non, Prince, je ne vous ſçais pas mauvais gré de m'avoir abuſée, &, tout ce que vous m'avez dit, je l'aime bien mieux une feinte, que non pas une vérité.

IPHITAS.

Si bien donc, ma fille, que tu veux bien accepter ce prince pour époux?

LA PRINCESSE.

Seigneur, je ne ſçais pas encore ce que je veux. Donnez-moi le tems d'y ſonger, je vous prie, & m'épargnez un peu la confuſion où je ſuis.

IPHITAS.

Vous jugez, Prince, ce que cela veut dire, & vous vous pouvez fonder là-deſſus.

EURIALE.

Je l'attendrai tant qu'il vous plaira, Madame, cet arrêt de ma deſtinée; &, s'il me condamne à la mort, je le ſuivrai ſans murmure.

IPHITAS.

Vien, Moron. C'eſt ici un jour de paix, & je te remets en grace avec la princeſſe.

MORON.

Seigneur, je ſerai meilleur courtiſan une autre fois, & je me garderai bien de dire ce que je penſe.

SCENE III.

ARISTOMENE, THEOCLE, IPHITAS, LA PRINCESSE, EURIALE, AGLANTE, CINTHIE, MORON.

IPHITAS *aux princes de Messéne & de Pyle.*

JE crains bien, Princes, que le choix de ma fille ne ſoit pas en votre faveur; mais voilà deux princeſſes qui peuvent bien vous conſoler de ce petit malheur.

ARISTOMENE.

Seigneur, nous ſçavons prendre notre parti, & ſi ces aimables princeſſes n'ont point trop de mépris pour des cœurs qu'on a rebutés, nous pouvons revenir par elles à l'honneur de votre alliance.

SCENE DERNIERE.

IPHITAS, LA PRINCESSE, AGLANTE, CINTHIE, PHILIS, EURIALE, ARISTOMENE, THEOCLE, MORON.

PHILIS *à Iphitas.*

SEigneur, la Déeſſe Vénus vient d'annoncer par tout, le changement du cœur de la princeſſe. Tous les paſteurs & toutes les bergéres en témoignent leur joye par des dan-

ſes & des chanſons; &, ſi ce n'eſt point un ſpectacle que vous mépriſiez, vous allez voir l'allégreſſe publique ſe répandre juſques ici.

Fin du cinquiéme Acte.



V. INTERMEDE.

BERGERS & BERGERES.

QUATRE BERGERS & DEUX BERGERES,

alternativement avec le chœur.

USez mieux, ô beautés fiéres,
Du pouvoir de tout charmer;
Aimez, aimables bergéres,
Nos cœurs ſont faits pour aimer.
Quelque fort qu'on s'en défende,
Il y faut venir un jour;
Il n'eſt rien qui ne ſe rende
Aux doux charmes de l'amour.
Songez de bonne heure à ſuivre
Le plaiſir de s'enflammer,
Un cœur ne commence à vivre,
Que du jour qu'il ſçait aimer.
Quelque fort qu'on s'en défende,
Il y faut venir un jour;
Il n'eſt rien qui ne ſe rende
Aux doux charmes de l'amour.

ENTRÉE DE BALLET.

QUatre Bergers, & quatre Bergéres danſent ſur le chant du chœur.

FIN.

LES



Inv. et dessiné par F. Boucher. *Gravé par Lau Cars*

LES PLAISIRS DE L'ISLE ENCHANTÉE

LES FESTES DE VERSAILLES,

en 1664.

LE Roi, voulant donner, aux Reines & à toute ſa cour, le plaiſir de quelques fêtes peu communes, dans un lieu orné de tous les agrémens qui peuvent faire admirer une maiſon de campagne, choiſit Verſailles à quatre lieuës de Paris. C'eſt un château qu'on peut nommer un palais enchanté, tant les ajuſtemens de l'art ont bien ſecondé les ſoins que la nature a pris pour le rendre parfait. Il charme de toutes maniéres, tout y rit dehors & dedans, l'or & le marbre y diſputent de beauté & d'éclat; &, quoiqu'il n'y ait pas cette grande étenduë qui ſe remarque en quelques autres palais de ſa Majeſté, toutes choſes y ſont ſi polies, ſi bien entenduës & ſi achevées, que rien ne les peut égaler. Sa ſymétrie, la richeſſe de ſes meubles, la beauté de ſes promenades, & le nombre infini de ſes fleurs, comme de ſes orangers, rendent les environs de ce lieu dignes de ſa rareté ſinguliére. La diverſité des bêtes contenuës dans les deux parcs, & dans la ménagerie, où pluſieurs cours en étoiles ſont accompagnées de viviers pour les animaux aquatiques, avec de grands bâtimens, joignent le plaiſir avec la magnificence, & en font une maiſon accomplie.

PREMIERE JOURNÉE.

LES PLAISIRS DE L'ISLE ENCHANTE'E.

CE fut en ce beau lieu, où toute la cour se rendit le cinquiéme mai, que le Roi traita plus de six cent personnes jusqu'au quatorziéme, outre une infinité de gens nécessaires à la danse & à la comédie, & d'artisans de toutes sortes, venus de Paris; si bien que cela paroissoit une petite armée.

Le Ciel même sembla favoriser les desseins de sa Majesté, puisqu'en une saison presque toujours pluvieuse, on en fut quitte pour un peu de vent, qui sembla n'avoir augmenté, qu'afin de faire voir que la prévoyance & la puissance du Roi étoient à l'épreuve des plus grandes incommodités. De hautes toiles, des bâtimens de bois faits presque en un instant, & un nombre prodigieux de flambeaux de cire blanche, pour suppléer à plus de quatre mille bougies chaque journée, résistérent à ce vent, qui, par tout ailleurs, eût rendu ces divertissemens comme impossibles à achever. Monsieur de Vigarani, gentilhomme modénois, fort sçavant en toutes ces choses, inventa & proposa celles-ci; & le Roi commanda au duc de saint-Aignan, qui se trouva lors en fonction de premier gentilhomme de sa chambre, & qui avoit déja donné plusieurs sujets de ballets fort agréa-

bles, de faire un dessein où elles fussent toutes comprises avec liaison & avec ordre; de sorte qu'elles ne pouvoient manquer de bien réussir.

Il prit pour sujet le palais d'Alcine, qui donna lieu au titre des plaisirs de l'isle enchantée; puisque, selon l'Arioste, le brave Roger & plusieurs autres bons chevaliers y furent retenus par les doubles charmes de la beauté, quoiqu'empruntée, & du sçavoir de cette magicienne, & en furent délivrés, après beaucoup de tems consommé dans les délices, par la bague qui détruisoit les enchantemens. C'étoit celle d'Angélique, que Mélisse, sous la forme du vieux Atlas, mit enfin au doigt de Roger.

On fit donc en peu de jours orner un rond, où quatre grandes allées aboutissent entre de hautes palissades, de quatre portiques de trente-cinq pieds d'élévation & de vingt-deux en quarré d'ouverture, & de plusieurs festons enrichis d'or & de diverses peintures avec les armes de sa Majesté.

Toute la cour s'y étant placée le septiéme, il entra dans la place sur les six heures du soir un héraut d'armes, représenté par m. des Bardins, vêtu d'un habit à l'antique, couleur de feu en broderie d'argent, & fort bien monté.

Il étoit suivi de trois pages. Celui du Roi, (m. d'Artagnan) marchoit à la tête de deux autres, fort richement habillé de couleur de feu, livrée de sa Majesté, portant sa lance & son écu, dans lequel brilloit un soleil de pierreries, avec ces mots,

Nec cesso, nec erro.

faisant allusion à l'attachement de sa Majesté aux affaires de

ſon Etat, & à la maniére avec laquelle il agit. Ce qui étoit encore repréſenté par ces quatre vers du préſident de Périgny, auteur de la même deviſe.

CE n'eſt pas ſans raiſon que la terre & les Cieux,
Ont tant d'étonnement pour un objet ſi rare,
Qui, dans ſon cours pénible, autant que glorieux,
Jamais ne ſe repoſe, & jamais ne s'égare.

Les deux autres pages étoient aux ducs de ſaint-Aignan & de Noailles; le premier maréchal de camp, & l'autre juge des courſes.

Celui du duc de ſaint-Aignan portoit l'écu de ſa deviſe, & étoit habillé de ſa livrée de toile d'argent enrichie d'or, avec des plumes incarnates & noires, & les rubans de même. Sa deviſe étoit un timbre d'horloge, avec ces mots,

De mis golpes mi ruido.

Le page du duc de Noailles étoit vêtu de couleur de feu, argent & noir, & le reſte de la livrée ſemblable. La deviſe qu'il portoit dans ſon écu, étoit un aigle avec ces mots,

Fidelis & audax.

Quatre trompettes & deux timballiers marchoient après ces pages, habillés de ſatin couleur de feu & argent; leurs plumes de la même livrée, & les caparaçons de leurs chevaux couverts d'une pareille broderie, avec des ſoleils d'or fort éclatans aux banderolles des trompettes, & aux couvertures des timballes.

Le duc de ſaint-Aignan, maréchal de camp, marchoit après eux armé, à la grecque, d'une cuiraſſe de toile d'argent, couverte de petites écailles d'or, auſſi-bien que ſon

bas de ſoye; & ſon caſque étoit orné d'un dragon, & d'un grand nombre de plumes blanches, mêlées d'incarnat & de noir. Il montoit un cheval blanc, bardé de même, & repréſentoit Guidon le ſauvage.

Pour le duc de SAINT-AIGNAN, *repréſentant Guidon le ſauvage.*

LEs combats que j'ai faits en l'iſle dangereuſe,
Quand de tant de guerriers je demeurai vainqueur,
Suivis d'une épreuve amoureuſe,
Ont ſignalé ma force auſſi bien que mon cœur.
La vigueur qui fait mon eſtime,
Soit qu'elle embraſſe un parti légitime,
Ou qu'elle vienne à s'échaper,
Fait dire pour ma gloire, aux deux bouts de la terre,
Qu'on n'en voit point, en toute guerre,
Ni plus ſouvent, ni mieux frapper.

POUR LE MESME.

SEul contre dix guerriers, ſeul contre dix pucelles,
C'eſt avoir ſur les bras deux étranges querelles.
Qui ſort à ſon honneur de ce double combat,
Doit être, ce me ſemble, un terrible ſoldat.

Huit trompettes & deux timballiers, vêtus comme les premiers, marchoient après le maréchal de camp.

Le Roi, repréſentant Roger, les ſuivoit, montant un des plus beaux chevaux du monde, dont le harnois couleur de feu éclatoit d'or, d'argent & de pierreries. Sa Majeſté étoit armée à la façon des grecs comme tous ceux de ſa quadrille, & portoit une cuiraſſe de lames d'argent, couverte d'une

riche broderie d'or & de diamans. Son port & toute ſon action étoient dignes de ſon rang; ſon caſque, tout couvert de plumes couleur de feu, avoit une grace incomparable, & jamais un air plus libre, ni plus guerrier, n'a mis un mortel au-deſſus des autres hommes.

Pour le ROI, *repréſentant* ROGER.

Quelle taille, quel port a ce fier conquerant!
Sa perſonne éblouit quiconque l'examine;
Et, quoique par ſon poſte il ſoit déja ſi grand,
Quelque choſe de plus éclate dans ſa mine.

Son front de ſes deſtins eſt l'auguſte garant,
Par delà ſes ayeux ſa vertu l'achemine,
Il fait qu'on les oublie; &, de l'air qu'il s'y prend,
Bien loin derriere lui, laiſſe ſon origine.

De ce cœur généreux c'eſt l'ordinaire emploi
D'agir plus volontiers pour autrui que pour ſoi;
Là principalement ſa force eſt occupée:

Il efface l'éclat des héros anciens,
N'a que l'honneur en vûe, & ne tire l'épée
Que pour des intérêts qui ne ſont pas les ſiens.

Le duc de Noailles, juge du camp, ſous le nom d'Oger le Danois, marchoit après le Roi, portant la couleur de feu & le noir ſous une riche broderie d'argent; & ſes plumes, auſſi-bien que tout le reſte de ſon équipage, étoient de cette même livrée.

Pour le Duc de NOAILLES, *juge du camp, représentant Oger le danois.*

CE paladin, s'applique à cette ſeule affaire,
De ſervir dignement le plus puiſſant des rois.
Comme, pour bien juger, il faut ſçavoir bien faire,
Je doute que perſonne appelle de ſa voix.

Le duc de Guiſe & le comte d'Armagnac marchoient enſemble après lui. Le premier portant le nom d'Aquilant le noir, avoit un habit de cette couleur en broderie d'or & de geais, ſes plumes, ſon cheval & ſa lance aſſortiſſoient à ſa livrée; & l'autre, repréſentant Griffon le blanc, portoit, ſur un habit de toile d'argent, pluſieurs rubis, & montoit un cheval blanc bardé de la même couleur.

Pour le duc de GUISE, *repréſentant Aquilan le noir.*

LA nuit a ſes beautés, de même que le jour,
Le noir eſt ma couleur, je l'ai toujours aimée;
Et, ſi l'obſcurité convient à mon amour,
Elle ne s'étend pas juſqu'à ma renommée.

Pour le comte d'ARMAGNAC, *repréſentant Griffon le blanc.*

VOyez quelle candeur en moi le Ciel a mis,
Auſſi nulle beauté ne s'en verra trompée;
Et, quand il ſera tems d'aller aux ennemis,
C'eſt où je me ferai tout blanc de mon épée.

Les ducs de Foix & de Coaſlin, qui paroiſſoient enſuite, étoient vêtus, l'un d'incarnat avec or & argent, & l'autre de vert, blanc & argent. Toute leur livrée & leurs chevaux étant dignes du reſte de leur équipage.

Pour le duc de FOIX, *représentant Renaud.*

IL porte un nom célebre, il est jeune, il est sage,
A vous dire le vray, c'est pour aller bien haut;
Et, c'est un grand bonheur que d'avoir, à son âge,
La chaleur nécessaire, & le flegme qu'il faut.

Pour le duc de COASLIN, *représentant Dudon.*

TRop avant dans la gloire on ne peut s'engager.
J'aurai vaincu sept rois, &, par mon grand courage,
Les verrai tous soumis au pouvoir de Roger,
Que je ne serai pas content de mon ouvrage.

Après eux, marchoient le comte du Lude & le prince de Marsillac. Le premier vêtu d'incarnat & blanc; & l'autre de jaune, blanc & noir; enrichis de broderie d'argent, leur livrée de même, & fort bien montés.

Pour le comte du LUDE, *représentant Astolphe.*

DE tous les paladins qui sont dans l'univers,
Aucun n'a pour l'amour l'ame plus échauffée;
Entreprenant toujours mille projets divers,
Et toujours enchanté par quelque jeune fée.

Pour le prince de MARSILLAC, *représentant Brandimart.*

MEs vœux seront contens, mes souhaits accomplis,
Et ma bonne fortune à son comble arrivée,
Quand vous sçaurez mon zéle, aimable Fleur de lys
Au milieu de mon cœur profondément gravée.

Les marquis de Villequier & de Soyecourt marchoient ensuite. L'un portoit le bleu & argent, & l'autre le bleu, blanc & noir, avec or & argent; leurs plumes, & les harnois de leurs chevaux étoient de la même couleur, & d'une pareille richesse.

Pour

Pour le marquis de VILLEQUIER, *représentant Richardet.*

PErsonne, comme moi, n'est sorti galamment
D'une intrigue où sans doute il falloit quelque adresse;
Personne, à mon avis, plus agréablement
N'est demeuré fidéle en trompant sa maîtresse.

Pour le marquis de SOYECOURT, *représentant Olivier.*

VOici l'honneur du siécle, auprès de qui nous sommes,
Et même les géans, de médiocres hommes;
Et ce franc chevalier, à tout venant tout prêt,
Toujours pour quelque joûte a la lance en arrêt.

Les marquis d'Humiéres & de la Valliére les suivoient. Ce premier portant la couleur de chair & argent, l'autre le gris de lin, blanc & argent; toute leur livrée étant la plus riche, & la mieux assortie du monde.

Pour le marquis D'HUMIERES, *représentant Ariodant.*

JE tremble dans l'accès de l'amoureuse fiévre,
Ailleurs, sans vanité, je ne tremblai jamais;
Et ce charmant objet, l'adorable Genévre,
Est l'unique vainqueur à qui je me soumets.

Pour le marquis de LA VALLIERE, *représentant Zerbin.*

QUelques beaux sentimens que la gloire nous donne,
Quand on est amoureux au souverain degré,
Mourir entre les bras d'une belle personne,
Est de toutes les morts la plus douce à mon gré.

Monsieur le Duc marchoit seul, portant pour sa livrée la couleur de feu, blanc & argent. Un grand nombre de diamans étoient attachés sur la magnifique broderie dont sa cuirasse & son bas de soye étoient couverts, son casque & le

harnois de ſon cheval en étant auſſi enrichis.

Pour monſieur le Duc, *repréſentant Roland.*

ROland fera bien loin ſon grand nom retentir,
La gloire deviendra ſa fidéle compagne.
Il eſt ſorti d'un ſang qui brûle de ſortir,
Quand il eſt queſtion de ſe mettre en campagne;
Et, pour ne vous en point mentir,
C'eſt le pur ſang de Charlemagne.

UN char de dix-huit pieds de haut, de vingt-quatre de long, & de quinze de large, paroiſſoit enſuite, éclatant d'or & de diverſes couleurs. Il repréſentoit celui d'Apollon, en l'honneur duquel ſe célébroient autrefois les jeux pythiens, que ces chevaliers s'étoient propoſés d'imiter en leurs courſes & en leur équipage. Cette Divinité brillante de lumiere, étoit aſſiſe au plus haut du char, ayant à ſes pieds les quatre Ages ou Siécles, diſtingués par de riches habits, & par ce qu'ils portoient à la main.

Le Siécle d'or, orné de ce précieux métal, étoit encore paré de diverſes fleurs, qui faiſoient un des principaux ornemens de cet heureux âge. Ceux d'argent & d'airain avoient auſſi leurs marques particuliéres. Et celui de fer étoit repréſenté par un guerrier d'un regard terrible, portant d'une main l'épée, & de l'autre le bouclier.

Pluſieurs autres grandes figures de relief, paroient les côtés du char magnifique. Les monſtres céleſtes, le ſerpent Python, Daphné, Hyacinte, & les autres figures qui conviennent à Apollon, avec un Atlas portant le globe du monde, y

étoient aussi relevés d'une agréable sculpture. Le Tems, représenté par le sieur Millet, avec sa faulx, ses aîles, & cette vieillesse décrépite dont on le peint toujours accablé, en étoit le conducteur. Quatre chevaux d'une taille & d'une beauté peu commune, couverts de grandes housses semées de soleils d'or, & attelés de front, tiroient cette machine. Les douze Heures du jour, & les douze Signes du zodiaque, habillés fort superbement, comme les poëtes les dépeignent, marchoient en deux files aux deux côtés de ce char.

Tous les pages des chevaliers le suivoient deux à deux, après celui de monsieur le Duc, fort proprement vêtus de leurs livrées, avec quantité de plumes, portant les lances de leurs maîtres, & les écus de leurs devises.

Le duc de Guise, représentant Aquilant le noir, ayant pour devise un lion qui dort, avec ces mots,

Et quiescente pavescunt.

Le comte d'Armagnac, représentant Griffon le blanc, ayant pour devise une hermine, avec ces mots,

Ex candore decus.

Le duc de Foix, représentant Renaud, ayant pour devise un vaisseau dans la mer, avec ces mots,

Longe levis aura feret.

Le duc de Coaslin, représentant Dudon, ayant pour devise un soleil, & l'héliotrope ou tournesol, avec ces mots,

Splendor ab obsequio.

Le comte du Lude, représentant Astolphe, ayant pour devise un chiffre en forme de nœud, avec ces mots,

Non sia mai sciolto.

Le prince de Marsillac, représentant Brandimart, ayant pour devise une montre en relief, dont on voit tous les ressorts, avec ces mots,

Quieto fuor, commoto dentro.

Le marquis de Villequier, représentant Richardet, ayant pour devise un aigle qui plane devant le soleil, avec ces mots,

Uni militat astro.

Le marquis de Soyecourt, représentant Olivier, ayant pour devise la massuë d'Hercule, avec ces mots,

Vix æquat fama labores.

Le marquis d'Humiéres, représentant Ariodant, ayant pour devise toutes sortes de couronnes, avec ces mots,

No quiero menos.

Le marquis de la Valliére, représentant Zerbin, ayant pour devise un phœnix sur un bûcher allumé par le soleil, avec ces mots,

Hoc juvat uri.

Monsieur le duc, représentant Roland, ayant pour devise un dard entortillé de lauriers, avec ces mots,

Certe ferit.

VIngt pasteurs chargés des diverses piéces de la barriére qui devoit être dressée pour la course de bague, formoient la derniere troupe qui entra dans la lice. Ils portoient des vestes couleur de feu, enrichies d'argent, & des coëffures de même.

Aussi-tôt que ces troupes furent entrées dans le camp, elles

en firent le tour, & après avoir ſalué les Reines, elles ſe ſéparérent, & prirent chacune leur poſte. Les pages à la tête, les trompettes & les timballiers ſe croiſant, s'allérent poſter ſur les aîles. Le Roi, s'avançant au milieu, prit ſa place vis-à-vis du haut dais, monſieur le Duc proche de ſa Majeſté, les ducs de Saint-Aignan & de Noailles à droit & à gauche, les dix chevaliers en haye aux deux côtés du char, leurs pages au même ordre derriére eux, les Signes & les Heures comme ils étoient entrés.

Lorſqu'on eut fait alte en cet état, un profond ſilence, cauſé tout enſemble par l'attention & par le reſpect, donna le moyen à mademoiſelle de Brie, qui repréſentoit le ſiécle d'airain, de commencer ces vers à la louange de la Reine, adreſſés à Apollon, repréſenté par le ſieur la Grange.

LE SIECLE D'AIRAIN *à Apollon.*

BRillant pere du jour, toi, de qui la puiſſance,
Par ſes divers aſpects, nous donna la naiſſance,
Toi, l'eſpoir de la terre, & l'ornement des Cieux,
Toi, le plus néceſſaire & le plus beau des Dieux,
Toi, dont l'activité, dont la bonté ſuprême
Se fait voir & ſentir en tous lieux par ſoi-même,
Di-nous par quel deſtin, ou par quel nouveau choix,
Tu célébres tes jeux aux rivages françois?

APOLLON.

Si ces lieux fortunés ont tout ce qu'eut la Gréce
De gloire, de valeur, de mérite & d'adreſſe,
Ce n'eſt pas ſans raiſon qu'on y voit transférés
Ces jeux qu'à mon honneur la terre a conſacrés.

J'ai toujours pris plaiſir à verſer ſur la France,
De mes plus doux rayons la bénigne influence;
Mais le charmant objet qu'hymen y fait régner,
Pour elle maintenant me fait tout dédaigner.
Depuis un ſi long-tems que pour le bien du monde
Je fais l'immenſe tour de la terre & de l'onde,
Jamais je n'ai rien vû ſi digne de mes feux,
Jamais un ſang ſi noble, un cœur ſi généreux,
Jamais tant de lumiére avec tant d'innocence,
Jamais tant de jeuneſſe avec tant de prudence,
Jamais tant de grandeur avec tant de bonté,
Jamais tant de ſageſſe avec tant de beauté.
Mille climats divers qu'on vit ſous la puiſſance
De tous les demi-Dieux dont elle prit naiſſance,
Cédant à ſon mérite autant qu'à leur devoir,
Se trouveront un jour unis ſous ſon pouvoir.
Ce qu'eurent de grandeur & la France & l'Eſpagne,
Les droits de Charles-Quint, les droits de Charlemagne,
En elle avec leur ſang heureuſement tranſmis,
Rendront tout l'univers à ſon trône ſoumis.
Mais un titre plus grand, un plus noble partage
Qui l'éléve plus haut, qui lui plaît davantage,
Un nom qui tient en ſoi les plus grands noms unis,
C'eſt le nom glorieux d'épouſe de Louis.

LE SIECLE D'ARGENT.

Quel deſtin fait briller, avec tant d'injuſtice,
Dans le ſiécle de fer, un aſtre ſi propice?

LE SIECLE D'OR.

Ah! Ne murmure point contre l'ordre des Dieux.
Loin de s'enorgueillir d'un don si précieux,
Ce siécle, qui du Ciel a mérité la haine,
En devroit augurer sa ruine prochaine,
Et voir qu'une vertu qu'il ne peut suborner,
Vient moins pour l'anoblir que pour l'exterminer.
Si-tôt qu'elle paroît dans cette heureuse terre,
Voi comme elle en bannit les fureurs de la guerre;
Comme, depuis ce jour, d'infatigables mains
Travaillent sans relâche au bonheur des humains,
Par quels secrets ressorts, un héros se prépare
A chasser les horreurs d'un siécle si barbare,
Et me faire revivre avec tous les plaisirs
Qui peuvent contenter les innocens désirs.

LE SIECLE DE FER.

Je sçais quels ennemis ont entrepris ma perte,
Leurs desseins sont connus, leur trame est découverte;
Mais mon cœur n'en est pas à tel point abbatu....

APOLLON.

Contre tant de grandeur, contre tant de vertu,
Tous les monstres d'enfer, unis pour ta défense,
Ne feroient qu'une foible & vaine résistance.
L'univers opprimé de ton joug rigoureux,
Va goûter, par ta fuite, un destin plus heureux.
Il est tems de céder à la loi souveraine,
Que t'imposent les vœux de cette auguste Reine;
Il est tems de céder aux travaux glorieux

D'un Roi favorisé de la terre & des Cieux.
Mais ici trop long-tems ce différend m'arrête ;
A de plus doux combats cette lice s'apprête,
Allons la faire ouvrir, & ployons des lauriers
Pour couronner le front de nos fameux guerriers.

TOus ces récits achevés, la course de bague commença, en laquelle, après que le Roi eut fait admirer l'adresse & la grace qu'il a en cet exercice, comme en tous les autres, & après plusieurs belles courses de tous les chevaliers, le duc de Guise, les marquis de Soyecourt & de la Valliére demeurérent à la dispute, dont ce dernier emporta le prix, qui fut une épée d'or enrichie de diamans, avec des boucles de baudrier de grande valeur, que donna la Reine mere, & dont elle l'honora de sa main.

La nuit vint cependant à la fin des courses, par la justesse qu'on avoit euë à les commencer; & un nombre infini de lumiéres ayant éclairé tout ce beau lieu, l'on vit entrer dans la même place trente-quatre concertans fort bien vêtus, qui devoient précéder les Saisons, & faisoient le plus agréable concert du monde.

Pendant que les Saisons se chargeoient des mets délicieux qu'elles devoient porter, pour servir devant leurs Majestés la magnifique collation qui étoit préparée, les douze Signes du zodiaque, & les quatre Saisons dansérent dans le rond une des plus belles entrées de ballet qu'on eût encore vûë.

Le Printems parut ensuite sur un cheval d'Espagne, représenté par mademoiselle du Parc, qui, avec le sexe & les

avantages d'une femme, faisoit voir l'adresse d'un homme. Son habit étoit vert, en broderie d'argent & de fleurs au naturel.

L'Eté le suivoit, représenté par le sieur du Parc, sur un éléphant couvert d'une riche housse.

L'automne, aussi avantageusement vêtu, représenté par le sieur la Thorilliére, venoit après, monté sur un chameau.

L'Hiver, représenté par le sieur Béjart, suivoit sur un ours.

Leur suite étoit composée de quarante-huit personnes, qui portoient toutes sur leurs têtes de grands bassins pour la collation.

Les douze premiers couverts de fleurs, portoient, comme des jardiniers, des corbeilles peintes de vert & d'argent, garnies d'un grand nombre de porcelaines, si remplies de confitures & d'autres choses délicieuses de la saison, qu'ils étoient courbés sous cet agréable faix.

Douze autres, comme moissonneurs, vêtus d'habits conformes à cette profession, mais fort riches, portoient des bassins de cette couleur incarnate, qu'on remarque au soleil levant, & suivoient l'Eté.

Douze vêtus en vandangeurs, étoient couverts de feuilles de vignes, & de grappes de raisins; & portoient dans des paniers feuille-morte, remplis de petits bassins de cette même couleur, divers autres fruits & confitures, à la suite de l'Automne.

Les douze derniers, étoient des vieillards gelés, dont les fourrures & la démarche marquoient la froidure & la foiblesse, portant dans des bassins couverts d'une glace & d'une

neige, ſi bien contrefaites qu'on les eût priſes pour la choſe même, ce qu'ils devoient contribuer à la collation, & ſuivoient l'Hiver.

Quatorze concertans de Pan & de Diane, précédoient ces deux Divinités, avec une agréable harmonie de flûtes & de muſettes.

Elles venoient enſuite ſur une machine fort ingénieuſe, en forme d'une petite montagne ou roche ombragée de pluſieurs arbres; mais ce qui étoit plus ſurprenant, c'eſt qu'on la voyoit portée en l'air, ſans que l'artifice qui la faiſoit mouvoir, ſe pût découvrir à la vûë.

Vingt autres perſonnes les ſuivoient, portant des viandes de la ménagerie de Pan, & de la chaſſe de Diane.

Dix-huit pages du Roi, fort richement vêtus, qui devoient ſervir les dames à table, faiſoient les derniers de cette troupe; laquelle étant rangée, Pan, Diane & les Saiſons ſe préſentant devant la Reine, le Printems lui adreſſa le premier ces vers.

LE PRINTEMS, A LA REINE.

ENtre toutes les fleurs nouvellement écloſes
Dont mes jardins ſont embellis,
Mépriſant les jaſmins, les œillets, & les roſes,
Pour payer mon tribut, j'ai fait choix de ces lys
Que dès vos premiers ans vous avez tant chéris.
Louis les fait briller du couchant à l'aurore,
Tout l'univers charmé les reſpecte & les craint;
Mais leur régne eſt plus doux & plus puiſſant encore,
Quand ils brillent ſur votre teint.

L'ETÉ.

Surpris, un peu trop promtement,
J'apporte à cette fête un leger ornement;
Mais, avant que ma ſaiſon paſſe,
Je ferai faire à vos guerriers,
Dans les campagnes de la Thrace,
Une ample moiſſon de lauriers.

L'AUTOMNE.

Le Printems orgueilleux de la beauté des fleurs
Qui lui tombérent en partage,
Prétend de cette fête avoir tout l'avantage,
Et nous croit obſcurcir par ſes vives couleurs;
Mais vous vous ſouviendrez, Princeſſe ſans ſeconde,
De ce fruit précieux qu'a produit ma ſaiſon,
Et qui croît dans votre maiſon,
Pour faire quelque jour les délices du monde.

L'HIVER.

La neige, les glaçons que j'apporte en ces lieux,
Sont des mets les moins précieux;
Mais ils ſont des plus néceſſaires
Dans une fête où mille objets charmans,
De leurs œillades meurtriéres,
Font naître tant d'embrazemens.

DIANE.

Nos bois, nos rochers, nos montagnes,
Tous nos chaſſeurs, & mes compagnes
Qui m'ont toujours rendu des honneurs ſouverains,
Depuis que parmi nous ils vous ont vû paroître,

Ne veulent plus me reconnoître ;
Et, chargés de présens, viennent avecque moi,
Vous porter ce tribut pour marque de leur foi.
Les habitans legers de cet heureux boccage,
De tomber dans vos rets sont leur sort le plus doux,
Et n'estiment rien davantage,
Que l'heur de périr de vos coups.
Amour, dont vous avez la grace & le visage,
A le même secret que vous.

PAN.

Jeune Divinité, ne vous étonnez pas,
Lorsque nous vous offrons, en ce fameux repas,
L'élite de nos bergeries.
Si nos troupeaux goûtent en paix
Les herbages de nos prairies,
Nous devons ce bonheur à vos divins attraits.

CEs récits achevés, une grande table, en forme de croissant, ronde du côté où l'on devoit couvrir, & garnie de fleurs de celui où elle étoit creuse, vint à se découvrir.

Trente-six violons, très-bien vétus, parurent derriére sur un petit théatre, pendant que messieurs de la Marche & Parfait pere, frere & fils, contrôleurs généraux, sous les noms de l'Abondance, de la Joye, de la Propreté, & de la Bonne Chere, la firent couvrir par les Plaisirs, par les Jeux, par les Ris, & par les Délices.

Leurs Majestés s'y mirent en cet ordre, qui prévint tous les

embarras qui eussent pû naître pour les rangs.
La Reine mere étoit assise au milieu de la table, & avoit à sa main droite,

LE ROI.

Mademoiselle d'Alençon.
Madame la Princesse.
Mademoiselle d'Elbœuf.
Madame de Bethune.
Madame la duchesse de Créqui.

MONSIEUR.

Madame la duchesse de Saint-Aignan.
Madame la maréchale du Plessis.
Madame la maréchale d'Etampes.
Madame de Gourdon.
Madame de Montespan.
Madame d'Humiéres.
Mademoiselle de Brancas.
Madame d'Armagnac.
Madame la comtesse de Soissons.
Madame la princesse de Bade.
Mademoiselle de Grançai.

De l'autre côté étoient assises,

LA REINE.

Madame de Carignan.
Madame de Flaix.
Madame la duchesse de Foix.
Madame de Brancas.
Madame de Froulay.

Madame la ducheſſe de Navailles.
Mademoiſelle d'Ardennes.
Mademoiſelle de Coetlogon.
Madame de Cruſſol.
Madame de Montauſier.

MADAME.

Madame la princeſſe Bénédictine.
Madame la Ducheſſe.
Madame de Rouvroy.
Mademoiſelle de la Mothe.
Madame de Marſé.
Mademoiſelle de la Valliére.
Mademoiſelle d'Artigny.
Mademoiſelle du Bellay.
Mademoiſelle de Dampierre.
Mademoiſelle de Fiennes.

La ſomptuoſité de cette collation paſſoit tout ce qu'on en pourroit écrire, tant par l'abondance que par la délicateſſe des choſes qui y furent ſervies. Elle faiſoit auſſi le plus bel objet qui puiſſe tomber ſous les ſens; puiſque, dans la nuit, auprès de la verdure de ces hautes paliſſades, un nombre infini de chandeliers peints de vert & d'argent, portant chacun vingt-quatre bougies, & deux cens flambeaux de cire blanche, tenus par autant de perſonnes vêtuës en maſques, rendoient une clarté preſque auſſi grande & plus agréable que celle du jour. Tous les Chevaliers, avec leurs caſques couverts de plumes de différentes couleurs, & leurs habits de la courſe, étoient appuyés ſur la barriére; & ce

grand nombre d'officiers richement vêtus qui ſervoient, en augmentoient encore la beauté, & rendoient ce rond une choſe enchantée, duquel, après la collation, leurs Majeſtés & toute la cour ſortirent par le portique oppoſé à la barriére, & dans un grand nombre de caléches fort ajuſtées, reprirent le chemin du château.



II. JOURNÉE.

SUITE DES PLAISIRS DE L'ISLE ENCHANTÉE.

LOrſque la nuit du ſecond jour fut venuë, leurs Majeſtés ſe rendirent dans un autre rond, environné de paliſſades comme le premier & ſur la même ligne, s'avançant toujours vers le lac où l'on feignoit que le palais d'Alcine étoit bâti. Le deſſein de cette ſeconde fête étoit que Roger & les chevaliers de ſa quadrille, après avoir fait des merveilles aux courſes, que par l'ordre de la belle magicienne ils avoient faites en faveur de la Reine, continuoient en ce même deſſein pour le divertiſſement ſuivant; & que, l'iſle flottante n'ayant point éloigné le rivage de la France, ils donnoient à ſa Majeſté le plaiſir d'une comédie dont la ſcéne étoit en Élide.

Le Roi fit donc couvrir de toiles, en ſi peu de tems qu'on avoit lieu de s'en étonner, tout ce rond d'une eſpéce de dôme, pour défendre contre le vent le grand nombre de flambeaux & de bougies qui devoient éclairer le théatre, dont la décoration étoit fort agréable.

Auſſi-tôt qu'on eut levé la toile, un grand concert de pluſieurs inſtrumens ſe fit entendre, & l'Aurore ouvrit la ſcéne. On y repréſenta la princeſſe d'Elide, comédie-ballet, avec un prologue & des intermédes.

NOMS

NOMS DES PERSONNES QUI ONT RECITÉ. dansé & chanté dans la comédie de la princesse d'Elide,

DANS LE PROLOGUE.

L'Aurore, *mademoiselle Hilaire.* Lyciscas, *le sieur Moliere.* Valets de chiens chantans, *les sieurs Estival, Don, Blondel.* Valets de chiens dansans, *les sieurs Paysan, Chicaneau, Noblet, Pesan, Bonard, la Pierre.*

DANS LA COMÉDIE.

Iphitas, *le sieur Hubert.* La princesse d'Elide, *mademoiselle Moliere.* Euriale, *le sieur la Grange.* Aristoméne, *le sieur du Croisy.* Théocle, *le sieur Bejart.* Aglante, *mademoiselle du Parc.* Cinthie, *mademoiselle de Brie.* Arbate, *le sieur la Thorilliere.* Philis, *mademoiselle Bejart.* Moron, *le sieur Moliere.* Lycas, *le sieur Prevost.*

DANS LES INTERMÉDES.

Dans le I. Chasseurs dansans, *les sieurs Manceau, Chicanneau, Balthazard, Noblet, Bonard, Magny, la Pierre.*
Satyre chantant, dans le II. *le sieur Estival.*
Satyres dansans....
Berger chantant, dans le III. *le sieur Blondel.*
Dans le IV. Philis, *mademoiselle Bejart.* Climene, *mademoiselle....*
Bergers chantans, dans le V. *les sieurs le Gros, Estival, Don, Blondel.*
Bergéres chantantes, *mesdemoiselles Hilaire & la Barre.*
Tous six se prenant par la main chantérent une chanson à

danser à laquelle les autres bergers répondirent en chœur. Pendant les danses, il sortit de dessous le théatre la machine d'un grand arbre chargé de seize Faunes, dont huit jouoient de la flûte, & les autres du violon, avec un concert le plus agréable du monde. Trente violons leur répondoient de l'orchestre, avec six autres concertans de clavessins & de théorbes qui étoient *les sieurs d'Anglebert, Richard, Itier, la Barre le cadet, Tissu, & le Moine*; & quatre bergers, & quatre bergéres vinrent danser une très-belle entrée, à laquelle les Faunes descendant de l'arbre se mêlérent de tems en tems. Les bergers étoient *les sieurs Chicanneau, du Pron, Noblet, la Pierre*; les bergéres étoient *les sieurs Balthazard, Magny, Arnald, Bonard.*

Toute cette scene fut si grande, si remplie & si agréable, qu'il ne s'étoit encore rien vû de plus beau en ballet; aussi fit-elle une si avantageuse conclusion aux divertissemens de ce jour, que toute la cour ne le loua pas moins que celui qui l'avoit précédé, se retirant avec une satisfaction qui lui fit bien espérer de la suite d'une fête si complette.

III. JOURNÉE.

SUITE ET CONCLUSION
DES PLAISIRS
DE L'ISLE ENCHANTÉE.

PLus on s'avançoit vers le grand rond d'eau, qui repréſentoit le lac ſur lequel étoit autrefois bâti le palais d'Alcine, plus on s'approchoit de la fin des divertiſſemens de l'iſle enchantée, comme s'il n'eût pas été juſte que tant de braves chevaliers demeuraſſent plus long-tems dans une oiſiveté qui eût fait tort à leur gloire.

On feignoit donc, ſuivant toujours le premier deſſein, que le Ciel ayant réſolu de donner la liberté à ces guerriers, Alcine en eut des preſſentimens qui la remplirent de terreur & d'inquiétudes. Elle voulut apporter tous les remédes poſſibles pour prévenir ce malheur, & fortifier en toutes maniéres un lieu qui pût renfermer tout ſon repos & ſa joye.

On fit paroître ſur ce rond d'eau, dont l'étenduë & la forme ſont extraordinaires, un rocher ſitué au milieu d'une iſle couverte de divers animaux, comme s'ils euſſent voulu en défendre l'entrée.

Deux autres iſles plus longues, mais d'une moindre largeur, paroiſſoient aux deux côtés de la premiére, & toutes trois auſſi-bien que les bords du rond d'eau étoient ſi fort éclairées, que ces lumiéres faiſoient naître un nouveau jour dans

l'obſcurité de la nuit. Leurs Majeſtés, étant arrivées, n'eurent pas plûtôt pris leurs places, que l'une des deux iſles qui paroiſſoient aux côtés de la premiére, fut toute couverte de violons fort bien vêtus. L'autre, qui étoit oppoſée, le fut en même tems de trompettes & de timballiers, dont les habits n'étoient pas moins riches.

Mais ce qui ſurprit davantage, fut de voir ſortir Alcine de derriére le rocher, portée par un monſtre marin d'une grandeur prodigieuſe.

Deux des nymphes de ſa ſuite, ſous les noms de Célie & de Dircé, parûrent au même tems à ſa ſuite; &, ſe mettant à ſes côtés ſur de grandes baleines, elles s'approchérent du bord du rond d'eau, & Alcine commença des vers, auxquels ſes compagnes répondirent, & qui furent à la louange de la Reine, mere du Roi.

ALCINE, CELIE, DIRCÉ.

ALCINE.

Vous, à qui je fis part de ma félicité,
Pleurez avecque moi dans cette extrémité.

CELIE.

Quel eſt donc le ſujet des ſoudaines alarmes
Qui de vos yeux charmans font couler tant de larmes?

ALCINE.

Si je penſe en parler, ce n'eſt qu'en frémiſſant.
Dans les ſombres horreurs d'un ſonge menaçant,
Un ſpectre m'avertit, d'une voix éperduë,
Que pour moi des enfers la force eſt ſuſpenduë,

Qu'un céleste pouvoir arrête leur secours,
Et que ce jour sera le dernier de mes jours.
Ce que versa de triste au point de ma naissance,
Des astres ennemis la maligne influence,
Et tout ce que mon art m'a prédit de malheurs,
En ce songe fut peint de si vives couleurs,
Qu'à mes yeux éveillés sans cesse il représente
Le pouvoir de Mélisse, & l'heur de Bradamante.
J'avois prévû ces maux; mais les charmans plaisirs
Qui sembloient en ces lieux prévenir nos désirs,
Nos superbes palais, nos jardins, nos campagnes,
L'agréable entretien de nos chéres compagnes,
Nos jeux & nos chansons, les concerts des oiseaux,
Le parfum des zéphirs, le murmure des eaux,
De nos tendres amours les douces avantures,
M'avoient fait oublier ces funestes augures,
Quand le songe cruel dont je me sens troubler,
Avec tant de fureur les vint renouveller.
Chaque instant, je crois voir mes forces terrassées,
Mes gardes égorgés, & mes prisons forcées;
Je crois voir mille amans, par mon art transformés,
D'une égale fureur à ma perte animés,
Quitter, en même tems leurs troncs & leurs feuillages,
Dans le juste dessein de venger leurs outrages;
Et je crois voir enfin mon aimable Roger,
De ses fers méprisés prêt à se dégager.

CELIE.

La crainte en votre eſprit s'eſt acquis trop d'empire.
Vous régnez ſeule ici, pour vous ſeule on ſoupire;
Rien n'interrompt le cours de vos contentemens
Que les accents plaintifs de vos triſtes amans;
Logiſtille & ſes gens, chaſſés de nos campagnes,
Tremblent encor de peur, cachés dans leurs montagnes;
Et le nom de Méliſſe, en ces lieux inconnu,
Par vos augures ſeuls juſqu'à nous eſt venu.

DIRCÉ.

Ah! Ne nous flatons point. Ce fantôme effroyable
M'a tenu, cette nuit, un diſcours tout ſemblable.

ALCINE.

Hélas! De nos malheurs, qui peut encor douter?

CELIE.

J'y vois un grand remède, & facile à tenter;
Une Reine paroît, dont le ſecours propice
Nous ſçaura garantir des efforts de Méliſſe.
Par tout de cette Reine on vante la bonté;
Et l'on dit que ſon cœur, de qui la fermeté
Des flots les plus mutins mépriſa l'inſolence,
Contre les vœux des ſiens, eſt toujours ſans défenſe.

ALCINE.

Il eſt vray, je la vois. En ce preſſant danger,
A nous donner ſecours tâchons de l'engager.
Diſons-lui qu'en tous lieux la voix publique étale
Les charmantes beautés de ſon ame royale;

Diſons que ſa vertu, plus haute que ſon rang,
Sçait relever l'éclat de ſon auguſte ſang,
Et que, de notre ſexe, elle a porté la gloire
Si loin que l'avenir aura peine à le croire;
Que du bonheur public ſon grand cœur amoureux
Fit toujours, des périls, un mépris généreux;
Que de ſes propres maux ſon ame à peine atteinte,
Pour les maux de l'Etat garda toute ſa crainte.
Diſons que ſes bienfaits, verſés à pleines mains,
Lui gagnent le reſpect & l'amour des humains,
Et qu'au moindre danger dont elle eſt menacée,
Toute la terre en deuil ſe montre intéreſſée.
Diſons qu'au plus haut point de l'abſolu pouvoir,
Sans faſte & ſans orgueil, ſa grandeur s'eſt fait voir;
Qu'aux tems les plus fâcheux ſa ſageſſe conſtante,
Sans crainte, a ſoutenu l'autorité panchante,
Et, dans le calme heureux par ſes travaux acquis,
Sans regret, la remit dans les mains de ſon fils.
Diſons par quels reſpects, par quelle complaiſance,
De ce fils glorieux l'amour la récompenſe;
Vantons les longs travaux, vantons les juſtes loix
De ce fils reconnu pour le plus grand des rois,
Et comment cette mere, heureuſement féconde,
Ne donnant que deux fois, a donné tant au monde.
Enfin, faiſons parler nos ſoupirs & nos pleurs
Pour la rendre ſenſible à nos vives douleurs,
Et nous pourrons trouver, au fort de notre peine,
Un refuge paiſible aux piéds de cette Reine.

DIRCE'.

Je ſçais bien que ſon cœur, noblement généreux,
Ecoute avec plaiſir la voix des malheureux;
Mais on ne voit jamais éclater ſa puiſſance
Qu'à repouſſer le tort qu'on fait à l'innocence.
Je ſçais qu'elle peut tout; mais je n'oſe penſer
Que, juſqu'à nous défendre, on la vît s'abaiſſer.
De nos douces erreurs elle peut être inſtruite,
Et rien n'eſt plus contraire à ſa rare conduite.
Son zéle, ſi connu, pour le culte des Dieux
Doit rendre à ſa vertu nos reſpects odieux;
Et, loin qu'à ſon abord mon effroi diminuë,
Malgré moi, je le ſens qui redouble à ſa vûë.

ALCINE.

Ah! Ma propre frayeur ſuffit pour m'affliger.
Loin d'aigrir mon ennui, cherche à le ſoulager;
Et tâche de fournir à mon ame oppreſſée
De quoi parer aux maux dont elle eſt menacée.
Redoublons cependant les gardes du palais,
Et, s'il n'eſt point pour nous d'azyle déſormais,
Dans notre déſeſpoir, cherchons notre défenſe;
Et ne nous rendons pas au moins ſans réſiſtance.

Alcine, mademoiſelle du Parc.
Célie, mademoiſelle de Brie.
Dircé mademoiſelle Moliere.

Lorſqu'elles

LOrsqu'elles eurent achevé, & qu'Alcine se fut retirée pour aller redoubler les gardes du Palais, le concert des violons se fit entendre, pendant que, le frontispice du palais venant à s'ouvrir avec un merveilleux artifice, & des tours venant à s'élever à vûë d'œil, quatre géans d'une grandeur démesurée vinrent à paroître avec quatre nains qui, par l'opposition de leur petite taille, faisoient paroître celle des géans encore plus excessive. Ces colosses étoient commis à la garde du palais, & ce fut par eux que commença la premiére entrée du ballet.



BALLET DU PALAIS D'ALCINE.

PREMIERE ENTRÉE.

GEans. Les ſieurs Manceau, Vagnard, Peſan, & Joubert.

Nains. Les deux petits des-Airs, le petit Vagnard, & le petit Tutin.

DEUXIÉME ENTRÉE.

HUit maures, chargés par Alcine de la garde du dedans, en ſont une exacte viſite avec, chacun, deux flambeaux.

Maures. Les ſieurs d'Heureux, Beauchamp, Moliere, la Marre, le Chantre, de Gan, du Pron & Mercier.

TROISIÉME ENTRÉE.

CEpendant un dépit amoureux oblige ſix des chevaſiers qu'Alcine retenoit auprès d'elle, à tenter la ſortie de ce palais; mais, la fortune ne ſecondant pas les efforts qu'ils ſont dans leur déſeſpoir, ils ſont vaincus après un grand combat par autant de monſtres qui les attaquent.

Chevaliers. Monſieur de Souville, les ſieurs Raynal, des-Airs l'aîné, des-Airs le ſecond, de Lorge, & Balthazard.
Monſtres. Les ſieurs Chicanneau, Noblet, Arnald, Deſbroſſes, Deſonets, & la Pierre.

QUATRIÉME ENTRÉE.

ALcine alarmée de cet accident, invoque de nouveau tous ſes eſprits, & leur demande ſecours : il s'en préſente deux à elle, qui font des ſauts avec une force & une agilité merveilleuſe.
Démons agiles. Les ſieurs ſaint André & Magny.

CINQUIÉME ENTRÉE.

D'Autres démons viennent encore, & ſemblent aſſûrer la magicienne qu'ils n'oublieront rien pour ſon repos.
Démons ſauteurs. Les ſieurs Tutin, la Brodiere, Peſan, & Bureau.

SIXIÉME ET DERNIERE ENTRÉE.

MAis à peine commence-t-elle à ſe raſſûrer, qu'elle voit paroître auprès de Roger & de quelques chevaliers de ſa ſuite, la ſage Méliſſe ſous la forme d'Atlas. Elle

court aussi-tôt pour empêcher l'effet de son intention; mais elle arrive trop tard. Mélisse a déjà mis au doigt de ce brave chevalier la fameuse bague qui détruit les enchantemens. Lors un coup de tonnerre, suivi de plusieurs éclairs, marque la destruction du palais, qui est aussi-tôt réduit en cendres par un feu d'artifice, qui met fin à cette avanture, & aux divertissemens de l'isle enchantée.

Alcine. Mademoiselle du Parc. *Mélisse*. Le sieur de Lorge.

Roger. Le sieur Beauchamp.

Chevaliers. Les sieurs d'Heureux, Raynal, du Pron, & Desbrosses.

Ecuyer. Les sieurs la Marre, le Chantre, de Gan, & Mercier.

Fin du Ballet.

IL sembloit que le Ciel, la terre & l'eau fussent tout en feu, & que la destruction du superbe palais d'Alcine, comme la liberté des chevaliers qu'elle y retenoit en prison, ne se pût accomplir que par des prodiges & des miracles. La hauteur & le nombre des fusées volantes, celles qui rouloient sur le rivage, & celles qui ressortoient de l'eau après s'y être enfoncées, faisoient un spectacle si grand & si magnifique, que rien ne pouvoit mieux terminer les enchantemens qu'un si beau feu d'artifice; lequel ayant enfin cessé après un bruit & une longueur extraordinaire, les coups de boëtes qui l'avoient commencé redoublérent encore.

Alors toute la cour, se retirant, confessa qu'il ne se pouvoit

rien voir de plus achevé que ces trois fêtes ; & c'eſt aſſez avouer qu'il ne s'y pouvoit rien ajouter, que de dire que, les trois journées ayant eu chacune ſes partiſans, comme chacune ſes beautés particuliéres, on ne convint pas du prix qu'elles devoient emporter entr'elles, bien qu'on demeurât d'accord qu'elles pouvoient juſtement le diſputer à toutes celles qu'on avoit vûës juſqu'alors, & les ſurpaſſer peut-être.

IV. JOURNÉE.

MAis, quoique les fêtes comprises dans le sujet des plaisirs de l'isle enchantée fussent terminées, tous les divertissemens de Versailles ne l'étoient pas; & la magnificence & la galanterie du Roi en avoit encore réservé pour les autres jours, qui n'étoient pas moins agréables.

Le samedi, dixiéme, sa Majesté voulut courre les têtes. C'est un exercice, que peu de gens ignorent, & dont l'usage est venu d'Allemagne, fort bien inventé pour faire voir l'adresse d'un chevalier, tant à bien mener son cheval dans les passades de guerre, qu'à bien se servir d'une lance, d'un dard, & d'une épée. Si quelqu'un ne les a pas vû courre, il en trouvera ici la description, étant moins commune que la bague, & seulement ici depuis peu d'années; & ceux qui en ont eu le plaisir, ne s'ennuyeront pas d'une narration si peu étenduë.

Les chevaliers entrent, l'un après l'autre, dans la lice, la lance à la main, & un dard sous la cuisse droite; & après que l'un d'eux a couru & emporté une tête de gros carton peinte, & de la forme de celle d'un turc, il donne sa lance à un page, &, faisant la demi-volte, il revient, à toute bride, à la seconde tête qui a la couleur & la forme d'un maure, l'emporte avec le dard qu'il lui jette en passant; puis, reprenant une javeline peu différente de la forme du dard, dans une troisiéme passade, il la darde dans un bou-

clier où est peinte une tête de Méduse, &, achevant sa demi-volte, il tire l'épée, dont il emporte, en passant toujours à toute bride, une tête élevée à un demi piéd de terre; puis, faisant place à un autre, celui qui, en ses courses, en a emporté le plus, gagne le prix.

Toute la cour s'étant placée sur une balustrade de fer doré, qui regnoit autour de l'agréable maison de Versailles, & qui regarde sur le fossé, dans lequel on avoit dressé la lice avec des barriéres, le Roi s'y rendit, suivi des mêmes chevaliers qui avoient couru la bague; les ducs de Saint-Aignan & de Noailles y continuant leurs premiéres fonctions, l'un de maréchal de camp, & l'autre de juge des courses. Il s'en fit plusieurs fort belles & heureuses; mais l'adresse du Roi lui fit emporter hautement, ensuite du prix de la course des dames, encore celui que donnoit la Reine. C'étoit une rose de diamans de grand prix, que le Roi, après l'avoir gagnée, redonna libéralement à courre aux autres chevaliers, & que le marquis de Coaslin disputa contre le marquis de Soyecourt, & gagna.

V. JOURNÉE.

LE dimanche, au lever du Roi, quaſi toute la converſation tourna ſur les belles courſes du jour précédent, & donna lieu à un grand défi, entre le duc de Saint-Aignan qui n'avoit point encore couru, & le marquis de Soyecourt, qui fut remis au lendemain, pour ce que le maréchal duc de Grammont, qui parioit pour ce marquis, étoit obligé de partir pour Paris, d'où il ne devoit revenir que le jour d'après.

Le Roi mena toute la cour, cette après-dinée, à ſa ménagerie, dont on admira les beautés particuliéres, & le nombre preſque incroyable d'oiſeaux de toutes ſortes, parmi leſquels il y en a beaucoup de fort rares. Il ſeroit inutile de parler de la collation qui ſuivit ce divertiſſement, puiſque, huit jours durant, chaque repas pouvoit paſſer pour un feſtin des plus grands qu'on puiſſe faire.

Le ſoir, Sa Majeſté fit repréſenter, ſur l'un de ces théatres doubles de ſon ſalon, que ſon eſprit univerſel a lui-même inventés, la comédie des fâcheux, faite par le ſieur Moliere, mêlée d'entrées de ballet, & fort ingénieuſe.

VI. JOURNÉE.

LE bruit du défi, qui ſe devoit courir le lundi, douziéme, fit faire une infinité de gageures d'aſſez grande valeur, quoique celle des deux chevaliers ne fût que de cent piſtoles; &, comme le duc, par une heureuſe audace, donnoit une tête à ce marquis fort adroit, beaucoup tenoient pour ce dernier, qui s'étant rendu un peu plus tard chez le Roi, y trouva un cartel pour le preſſer, lequel, pour n'être qu'en proſe, on n'a point mis en ce diſcours.

Le duc de Saint-Aignan avoit auſſi fait voir à quelques-uns de ſes amis, comme un heureux préſage de ſa victoire, ces quatre vers,

AUX DAMES.

BElles, vous direz en ce jour,
Si vos ſentimens ſont les nôtres,
Qu'être vainqueur du grand Soyecourt,
C'eſt être vainqueur de dix autres.

faiſant toujours alluſion à ſon nom de Guidon le ſauvage, que l'avanture de l'iſle périlleuſe rendit victorieux de dix chevaliers. Auſſi-tôt que le Roi eut dîné, il conduiſit les Reines, monſieur, madame, & toutes les dames dans un lieu où l'on devoit tirer une lotterie, afin que rien ne manquât à la galanterie de ces fêtes. C'étoient des pierreries, des ameublemens, de l'argenterie, & autres choſes ſemblables; &, quoique le ſort ait accoutumé de décider de ces

préſens, il s'accorda ſans doute avec le déſir de ſa Majeſté, quand il fit tomber le gros lot entre les mains de la Reine; chacun ſortant de ce lieu-là fort content, pour aller voir les courſes qui s'alloient commencer.

Enfin Guidon & Olivier parurent ſur les rangs, à cinq heures du ſoir, fort proprement vêtus & bien montés.

Le Roi avec toute la cour les honora de ſa préſence; & ſa Majeſté lut même les articles des courſes, afin qu'il n'y eût aucune conteſtation entr'eux. Le ſuccès en fut heureux au duc de Saint-Aignan qui gagna le défi.

Le ſoir, ſa Majeſté fit jouer les trois premiers actes d'une comédie, nommée Tartuffe, que le ſieur Moliere avoit faite contre les hypocrites; mais, quoiqu'elle eût été trouvée fort divertiſſante, le Roi connut tant de conformité entre ceux qu'une véritable dévotion met dans le chemin du Ciel, & ceux qu'une vaine oſtentation des bonnes œuvres, n'empêche pas d'en commettre de mauvaiſes, que ſon extrême délicateſſe pour les choſes de la religion, eut de la peine à ſouffrir cette reſſemblance du vice avec la vertu; &, quoiqu'on ne doutât point des bonnes intentions de l'auteur, il défendit cette comédie pour le public, juſqu'à ce qu'elle fût entiérement achevée, & examinée par des gens capables d'en juger, pour n'en pas laiſſer abuſer à d'autres moins capables d'en faire un juſte diſcernement.

VII. JOURNÉE.

LE mardi treiziéme, le Roi voulut encore courre les têtes, comme à un jeu ordinaire que devoit gagner celui qui en feroit le plus. Sa Majeſté eut encore le prix de la courſe des dames, le duc de Saint-Aignan celui du jeu; &, ayant eu l'honneur d'entrer pour le ſecond à la diſpute avec ſa Majeſté, l'adreſſe incomparable du Roi lui fit encore avoir ce prix, & ce ne fut pas ſans un étonnement, duquel on ne pouvoit ſe défendre, qu'on en vit gagner quatre à ſa Majeſté en deux fois qu'elle avoit couru les têtes.

On joua le même ſoir la comédie du mariage forcé, encore de la façon du même ſieur Moliere, mêlée d'entrées de ballet & de récits; puis le Roi prit le chemin de Fontainebleau le mercredi quatorziéme. Toute la cour ſe trouva ſi ſatisfaite de ce qu'elle avoit vû, que chacun crut qu'on ne pouvoit ſe paſſer de le mettre par écrit, pour en donner la connoiſſance à ceux qui n'avoient pû voir des fêtes ſi diverſifiées & ſi agréables, où l'on a pû admirer tout à la fois le projet avec le ſuccès, la libéralité avec la politeſſe, le grand nombre avec l'ordre, & la ſatisfaction de tous; où les ſoins infatigables de monſieur Colbert s'employérent en tous ces divertiſſemens, malgré ſes importantes affaires; où le duc de Saint-Aignan joignit l'action à l'invention du deſſein; où les beaux vers du préſident de Périgny à la louange des Reines, furent ſi juſtement penſés, ſi agréablement tournés,

& récités avec tant d'art ; où ceux que monſieur de Benſſerade fit pour les chevaliers eurent une approbation générale ; où la vigilance exacte de monſieur Bontemps, & l'application de monſieur de Launay, ne laiſſérent manquer d'aucunes des choſes néceſſaires : enfin, où chacun a marqué ſi avantageuſement ſon deſſein de plaire au Roi, dans le tems où ſa Majeſté ne penſoit elle-même qu'à plaire, & où ce qu'on a vû ne ſçauroit jamais ſe perdre dans la mémoire des ſpectateurs, quand on n'auroit pas pris le ſoin de conſerver par écrit le ſouvenir de toutes ces merveilles.

FIN.



LE MARIAGE FORCÉ,

COMÉDIE.

ACTEURS.

SGANARELLE, amant de Doriméne.

GERONIMO, ami de Sganarelle.

DORIMÉNE, fille d'Alcantor.

ALCANTOR, pere de Doriméne.

ALCIDAS, frere de Doriméne.

LYCASTE, amant de Doriméne.

PANCRACE, docteur aristotélicien.

MARPHURIUS, docteur pyrrhonien.

DEUX BOHÉMIENNES

La scene est dans une place publique.



Inv. et dessiné par F. Boucher. *Gravé par Lau. Cars.*

LE MARIAGE FORCÉ



LE MARIAGE FORCÉ, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

SGANARELLE *parlant à ceux qui ſont dans ſa maiſon.*



E ſuis de retour dans un moment. Que l'on ait bien ſoin du logis, & que tout aille comme il faut. Si l'on m'apporte de l'argent, que l'on me vienne querir vîte chez le ſeigneur Géronimo ; &, ſi l'on vient m'en demander, qu'on diſe que je ſuis ſorti, & que je ne dois revenir de toute la journée.

SCENE II.

SGANARELLE, GERONIMO.

GERONIMO *ayant entendu les derniéres paroles de Sganarelle.*

VOilà un ordre fort prudent.

SGANARELLE.

Ah! Seigneur Géronimo, je vous trouve à propos; & j'allois chez vous, vous chercher.

GERONIMO.

Et pour quel ſujet, s'il vous plaît?

SGANARELLE.

Pour vous communiquer une affaire que j'ai en tête, & vous prier de m'en dire votre avis.

GERONIMO.

Très-volontiers. Je ſuis bien aiſe de cette rencontre, & nous pouvons parler ici en toute liberté.

SGANARELLE.

Mettez donc deſſus, s'il vous plaît. Il s'agit d'une choſe de conſéquence, que l'on m'a propoſée; & il eſt bon de ne rien faire ſans le conſeil de ſes amis.

GERONIMO.

Je vous ſuis obligé de m'avoir choiſi pour cela. Vous n'avez qu'à me dire ce que c'eſt.

SGANARELLE.

Mais, auparavant, je vous conjure de ne me point flater du

tout

tout, & de me dire nettement votre penſée.

GERONIMO.

Je le ferai, puiſque vous le voulez.

SGANARELLE.

Je ne vois rien de plus condamnable, qu'un ami qui ne nous parle pas franchement.

GERONIMO.

Vous avez raiſon.

SGANARELLE.

Et, dans ce ſiécle, on trouve peu d'amis ſincéres.

GERONIMO.

Cela eſt vray.

SGANARELLE.

Promettez-moi donc, Seigneur Géronimo, de me parler avec toute ſorte de franchiſe.

GERONIMO.

Je vous le promets.

SGANARELLE.

Jurez-en votre foi.

GERONIMO.

Oui, foi d'ami. Dites-moi ſeulement votre affaire.

SGANARELLE.

C'eſt que je veux ſçavoir de vous, ſi je ferai bien de me marier.

GERONIMO.

Qui? Vous?

SGANARELLE.

Oui, moi-même, en propre perſonne. Quel eſt votre avis là-deſſus?

GERONIMO.

Je vous prie, auparavant, de me dire une chose.

SGANARELLE.

Et quoi?

GERONIMO.

Quel âge pouvez-vous bien avoir maintenant?

SGANARELLE.

Moi?

GERONIMO.

Oui.

SGANARELLE.

Ma foi, je ne sçais; mais je me porte bien.

GERONIMO.

Quoi! Vous ne sçavez pas, à peu près, votre âge?

SGANARELLE.

Non. Est-ce qu'on songe à cela?

GERONIMO.

Hé, dites-moi un peu, s'il vous plaît, combien aviez-vous d'années, lorsque nous fîmes connoissance?

SGANARELLE.

Ma foi, je n'avois que vingt ans alors.

GERONIMO.

Combien fûmes nous ensemble à Rome?

SGANARELLE.

Huit ans.

GERONIMO.

Quel tems avez-vous demeuré en Angleterre?

SGANARELLE.

Sept ans.

GERONIMO.

Et en Hollande, où vous fûtes ensuite?

SGANARELLE.

Cinq ans, & demi.

GERONIMO.

Combien y a-t-il que vous êtes revenu ici?

SGANARELLE.

Je revins en cinquante-deux.

GERONIMO.

De cinquante-deux à soixante-quatre, il y a douze ans, ce me semble. Cinq ans en Hollande, font dix-sept, sept ans en Angleterre, font vingt-quatre; huit dans notre séjour, à Rome, font trente-deux; & vingt que vous aviez lorsque nous nous connûmes, cela fait justement cinquante-deux. Si bien, seigneur Sganarelle, que, sur votre propre confession, vous êtes environ à votre cinquante-deuxiéme, ou cinquante-troisiéme année.

SGANARELLE.

Qui? Moi? Cela ne se peut pas.

GERONIMO.

Mon Dieu! Le calcul est juste; & là-dessus, je vous dirai franchement & en ami, comme vous m'avez fait promettre de vous parler, que le mariage n'est guéres votre fait. C'est une chose à laquelle il faut que les jeunes gens pensent bien mûrement avant que de la faire; mais les gens de votre âge n'y doivent point penser du tout; &, si l'on dit que la plus

grande de toutes les folies eſt celle de ſe marier, je ne vois rien de plus mal-à-propos, que de la faire, cette folie, dans la ſaiſon où nous devons être plus ſages. Enfin je vous en dis nettement ma penſée. Je ne vous conſeille point de ſonger au mariage; je vous trouverois le plus ridicule du monde, ſi, ayant été libre juſqu'à cette heure, vous alliez vous charger maintenant de la plus peſante des chaînes.

SGANARELLE.

Et moi, je vous dis que je ſuis réſolu de me marier; & que je ne ſerai point ridicule en épouſant la fille que je recherche.

GERONIMO.

Ah! C'eſt une autre choſe. Vous ne m'aviez pas dit cela.

SGANARELLE.

C'eſt une fille, qui me plaît, & que j'aime de tout mon cœur.

GERONIMO.

Vous l'aimez de tout votre cœur?

SGANARELLE.

Sans doute; & je l'ai demandée à ſon pere.

GERONIMO.

Vous l'avez demandée?

SGANARELLE.

Oui. C'eſt un mariage qui ſe doit conclure ce ſoir; & j'ai donné ma parole.

GERONIMO.

Oh! Mariez-vous donc. Je ne dis plus mot.

SGANARELLE.

Je quitterois le deſſein que j'ai fait? Vous ſemble-t-il, ſeigneur Geronimo, que je ne ſois plus propre à ſonger à une

femme? Ne parlons point de l'âge que je puis avoir; mais regardons ſeulement les choſes. Y a-t-il homme de trente ans qui paroiſſe plus frais, & plus vigoureux que vous me voyez? N'ai-je pas tous les mouvemens de mon corps auſſi bons que jamais, & voit-on que j'aye beſoin de caroſſe ou de chaiſe pour cheminer? N'ai-je pas encore toutes mes dents les meil-
[*Il montre ſes dents.*]
leures du monde? Ne fai-je pas vigoureuſement mes quatre repas par jour, & peut-on voir un eſtomac qui ait plus de
[*Il touſſe.*]
force que le mien? Hem, hem, hem. Hé? Qu'en dites-vous?

GERONIMO.

Vous avez raiſon, je m'étois trompé. Vous ferez bien de vous marier.

SGANARELLE.

J'y ai répugné autrefois: mais j'ai maintenant de puiſſantes raiſons pour cela. Outre la joye que j'aurai de poſſéder une belle femme qui me dorlotera, & me viendra frotter lorſque je ſerai las, outre cette joye, dis-je, je conſidére, qu'en demeurant comme je ſuis, je laiſſe périr dans le monde la race des Sganarelles; &, qu'en me mariant, je pourrai me voir revivre en d'autres moi-même; que j'aurai le plaiſir de voir des créatures, qui ſeront ſorties de moi, de petites figures qui me reſſembleront comme deux gouttes d'eau, qui ſe joueront continuellement dans la maiſon, qui m'appelleront leur papa quand je reviendrai de la ville, & me diront de petites folies les plus agréables du monde. Tenez, il me ſemble déjà que j'y ſuis, & que j'en vois une demi-douzaine autour de moi.

GERONIMO.

Il n'y a rien de plus agréable que cela ; & je vous conſeille de vous marier le plus vîte que vous pourrez.

SGANARELLE.

Tout de bon ? Vous me le conſeillez ?

GERONIMO.

Aſſûrément. Vous ne ſçauriez mieux faire.

SGANARELLE.

Vrayment, je ſuis ravi que vous me donniez ce conſeil en véritable ami.

GERONIMO.

Hé quelle eſt la perſonne, s'il vous plaît, avec qui vous allez vous marier ?

SGANARELLE.

Doriméne.

GERONIMO.

Cette jeune Doriméne, ſi galante, & ſi bien parée ?

SGANARELLE.

Oui.

GERONIMO.

Fille du Seigneur Alcantor ?

SGANARELLE.

Juſtement.

GERONIMO.

Et ſœur d'un certain Alcidas, qui ſe mêle de porter l'épée ?

SGANARELLE.

C'eſt cela.

GERONIMO.

Vertu de ma vie!

SGANARELLE.

Qu'en dites-vous?

GERONIMO.

Bon parti! Mariez-vous promtement.

SGANARELLE.

N'ai-je pas raiſon d'avoir fait ce choix?

GERONIMO.

Sans doute. Ah! Que vous ſerez bien marié! Dépêchez-vous de l'être.

SGANARELLE.

Vous me comblez de joye, de me dire cela. Je vous remercie de votre conſeil, & je vous invite ce ſoir à mes nôces.

GERONIMO.

Je n'y manquerai pas, & je veux y aller en maſque, afin de les mieux honorer.

SGANARELLE.

Serviteur.

GERONIMO *à part.*

La jeune Doriméne, fille du ſeigneur Alcantor, avec le ſeigneur Sganarelle, qui n'a que cinquante-trois ans! O le beau mariage! O le beau mariage!

[*Ce qu'il répéte pluſieurs fois en s'en allant.*]

SCENE III.

SGANARELLE *seul.*

CE mariage doit être heureux, car il donne de la joye à tout le monde; & je fais rire tous ceux à qui j'en parle. Me voilà maintenant le plus content des hommes.

SCENE IV.

DORIMENE, SGANARELLE.

DORIMENE *dans le fond du théatre à un petit laquais qui la suit.*

ALlons, petit garçon, qu'on tienne bien ma queuë, & qu'on ne s'amuse pas à badiner.

SGANARELLE *à part, appercevant Doriméne.*

Voici ma maîtresse, qui vient. Ah! Qu'elle est agréable! Quel air, & quelle taille! Peut-il y avoir un homme, qui n'ait, en la voyant, des demangeaisons de se marier?

[*à Doriméne.*]

Où allez-vous, belle mignonne, chére épouse future de votre époux futur?

DORIMENE.

Je vais faire quelques emplettes.

SGANARELLE.

Hé bien, ma belle, c'est maintenant que nous allons être heureux l'un & l'autre. Vous ne serez plus en droit de me rien refuser

refuſer, & je pourrai faire avec vous tout ce qu'il me plaira, ſans que perſonne s'en ſcandaliſe. Vous allez être à moi depuis la tête juſqu'aux piéds, & je ſerai maître de tout: de vos petits yeux éveillés, de votre petit néz fripon, de vos lévres appétiſſantes, de vos oreilles amoureuſes, de votre petit menton joli, de vos petits tetons rondelets, de votre... Enfin, toute votre perſonne ſera à ma diſcrétion, & je ſerai à même, pour vous careſſer comme je voudrai. N'êtes-vous pas bien aiſe de ce mariage, mon aimable pouponne?

DORIMENE.

Tout-à-fait aiſe, je vous jure. Car enfin la ſévérité de mon pere m'a tenuë juſques-ici dans une ſujettion la plus fâcheuſe du monde. Il y a je ne ſçais combien que j'enrage du peu de liberté qu'il me donne, & j'ai cent fois ſouhaité qu'il me mariât, pour ſortir promtement de la contrainte où j'étois avec lui, & me voir en état de faire ce que je voudrai. Dieu merci, vous êtes venu heureuſement pour cela, & je me prépare déſormais à me donner du divertiſſement, & à réparer, comme il faut, le tems que j'ai perdu. Comme vous êtes un fort galant homme, & que vous ſçavez comme il faut vivre, je crois que nous ferons le meilleur ménage du monde enſemble, & que vous ne ſerez point de ces maris incommodes, qui veulent que leurs femmes vivent comme des loups-garous. Je vous avouë que je ne m'accomoderois pas de cela, & que la ſolitude me déſeſpére. J'aime le jeu, les viſites, les aſſemblées, les cadeaux, & les promenades; en un mot, toutes les choſes de plaiſir: & vous devez être ravi

d'avoir une femme de mon humeur. Nous n'aurons jamais aucun démêlé ensemble, & je ne vous contraindrai point dans vos actions, comme j'espére que, de votre côté, vous ne me contraindrez point dans les miennes; car, pour moi, je tiens qu'il faut avoir une complaisance mutuelle, & qu'on ne se doit point marier pour se faire enrager l'un l'autre. Enfin, nous vivrons, étant mariés, comme deux personnes qui sçavent leur monde. Aucun soupçon jaloux ne nous troublera la cervelle; & c'est assez que vous serez assûré de ma fidélité, comme je serai persuadée de la vôtre. Mais qu'avez-vous? Je vous vois tout changé de visage.

SGANARELLE.

Ce sont quelques vapeurs qui me viennent de monter à la tête.

DORIMENE.

C'est un mal aujourd'hui qui attaque beaucoup de gens; mais notre mariage vous dissipera tout cela. Adieu. Il me tarde déjà que je n'aye des habits raisonnables, pour quitter vîte ces guenilles. Je m'en vais de ce pas achever d'acheter toutes les choses qu'il me faut, & je vous envoyerai les marchands.

SCENE V.

GERONIMO, SGANARELLE.

GERONIMO.

AH! Seigneur Sganarelle, je ſuis ravi de vous trouver encore ici, & j'ai rencontré un orfévre qui, ſur le bruit que vous cherchiez quelque beau diamant en bague pour faire un préſent à votre épouſe, m'a fort prié de vous venir parler pour lui, & de vous dire qu'il en a un à vendre, le plus parfait du monde

SGANARELLE.

Mon dieu! Cela n'eſt pas preſſé.

GERONIMO.

Comment? Que veut dire cela? Où eſt l'ardeur que vous montriez tout-à-l'heure?

SGANARELLE.

Il m'eſt venu, depuis un moment, de petits ſcrupules ſur le mariage. Avant que de paſſer plus avant, je voudrois bien agiter à fond cette matiére, & que l'on m'expliquât un ſonge que j'ai fait cete nuit, & qui vient tout-à-l'heure de me revenir dans l'eſprit. Vous ſçavez que les ſonges ſont comme des miroirs, où l'on découvre quelquefois tout ce qui nous doit arriver. Il me ſembloit que j'étois dans un vaiſſeau, ſur une mer bien agitée; & que....

GERONIMO.

Seigneur Sganarelle, j'ai maintenant quelque petite affaire,

qui m'empêche de vous oüir. Je n'entends rien du tout aux ſonges, &, quant au raiſonnement du mariage, vous avez deux ſçavans, deux philoſophes vos voiſins, qui ſont gens à vous débiter tout ce qu'on peut dire ſur ce ſujet. Comme ils ſont de ſectes différentes, vous pouvez examiner leurs diverſes opinions là-deſſus. Pour moi, je me contente de ce que je vous ai dit tantôt, & demeure votre ſerviteur.

SGANARELLE *ſeul.*

Il a raiſon. Il faut que je conſulte un peu ces gens-là ſur l'incertitude où je ſuis.

SCENE VI.

PANCRACE, SGANARELLE.

PANCRACE *ſe tournant du côté par où il eſt entré, & ſans voir Sganarelle.*

ALlez, vous êtes un impertinent, mon ami, un homme ignare de toute bonne diſcipline, banniſſable de la république des lettres.

SGANARELLE.

Ah! Bon. En voici un fort à propos.

PANCRACE *de même, ſans voir Sganarelle.*

Oui, je te ſoutiendrai par vives raiſons, je te montrerai par Ariſtote, le philoſophe des philoſophes, que tu es un ignorant, ignorantiſſime, ignorantifiant & ignorantifié par tous les cas, & modes imaginables.

SGANARELLE *à part.*

[*à Pancrace.*]

Il a pris querelle contre quelqu'un. Seigneur....

PANCRACE *de même, ſans voir Sganarelle.*

Tu te veux mêler de raiſonner, & tu ne ſçais pas ſeulement les élémens de la raiſon.

SGANARELLE *à part.*

[*à Pancrace.*]

La colére l'empêche de me voir. Seigneur...

PANCRACE *de même, ſans voir Sganarelle.*

C'eſt une propoſition condamnable dans toutes les terres de la philoſophie.

SGANARELLE *à part.*

[*à Pancrace.*]

Il faut qu'on l'ait fort irrité. Je...

PANCRACE *de même, ſans voir Sganarelle.*

Toto cœlo, totâ viâ aberras.

SGANARELLE.

Je baiſe les mains à monſieur le docteur.

PANCRACE.

Serviteur.

SGANARELLE.

Peut-on....

PANCRACE *ſe retournant vers l'endroit par où il eſt entré.*

Sçais-tu bien ce que tu as fait? Un ſyllogiſme *in balordo.*

SGANARELLE.

Je vous...

PANCRACE *de même.*

La majeure en eſt inepte, la mineure impertinente, & la concluſion ridicule.

SGANARELLE.

Je...

PANCRACE *de même.*

Je creverois plutôt que d'avouer ce que tu dis; & je ſoutiendrai mon opinion juſqu'à la derniére goutte de mon encre.

SGANARELLE.

Puis-je...

PANCRACE *de même.*

Oui, je défendrai cette propoſition, *pugnis & calcibus, unguibus & roſtro.*

SGANARELLE.

Seigneur Ariſtote, peut-on ſçavoir ce qui vous met ſi fort en colére?

PANCRACE.

Un ſujet le plus juſte du monde.

SGANARELLE.

Et quoi encore?

PANCRACE.

Un ignorant m'a voulu ſoutenir une propoſition erronée, une propoſition épouvantable, effroyable, exécrable.

SGANARELLE.

Puis-je demander ce que c'eſt?

PANCRACE.

Ah! Seigneur Sganarelle, tout eſt renverſé aujourd'hui, &

le monde eſt tombé dans une corruption générale. Une licence épouvantable régne par tout ; & les magiſtrats, qui ſont établis pour maintenir l'ordre dans cet Etat, devroient mourir de honte, en ſouffrant un ſcandale auſſi intolérable que celui dont je veux parler.

SGANARELLE.

Quoi donc ?

PANCRACE.

N'eſt-ce pas une choſe horrible, une choſe qui crie vengeance au Ciel, que d'endurer qu'on diſe publiquement la forme d'un chapeau ?

SGANARELLE.

Comment ?

PANCRACE.

Je ſoutiens qu'il faut dire la figure d'un chapeau, & non pas la forme. D'autant qu'il y a cette différence entre la forme & la figure, que la forme eſt la diſpoſition extérieure des corps qui ſont animés, & la figure, la diſpoſition extérieure des corps qui ſont inanimés ; &, puiſque le chapeau eſt un corps inanimé, il faut dire la figure d'un chapeau, & non

[*ſe retournant encore du côté par où il eſt entré.*]

pas la forme. Oui, ignorant que vous êtes, c'eſt ainſi qu'il faut parler, & ce ſont les termes exprès d'Ariſtote dans le chapitre de la qualité.

SGANARELLE *à part.*

[*à Pancrace.*]

Je penſois que tout fût perdu. Seigneur docteur, ne ſongez plus à tout cela Je...

PANCRACE.

Je ſuis dans une colére que je ne me ſens pas.

SGANARELLE.

Laiſſez la forme & le chapeau en paix. J'ai quelque choſe à vous communiquer. Je...

PANCRACE.

Impertinent!

SGANARELLE.

De grace, remettez-vous. Je...

PANCRACE.

Ignorant!

SGANARELLE.

Hé, mon Dieu! Je...

PANCRACE.

Me vouloir ſoutenir une propoſition de la ſorte!

SGANARELLE.

Il a tort. Je....

PANCRACE.

Une propoſition condamnée par Ariſtote!

SGANARELLE.

Cela eſt vray. Je...

PANCRACE.

En termes exprès!

SGANARELLE.

[*ſe tournant du côté par où Pancrace eſt entré.*]

Vous avez raiſon. Oui, vous êtes un ſot, & un impudent, de vouloir diſputer contre un docteur qui ſçait lire, & écrire. Voilà qui eſt fait. Je vous prie de m'écouter. Je viens vous conſulter

consulter sur une affaire qui m'embarrasse. J'ai dessein de prendre une femme, pour me tenir compagnie dans mon ménage. La personne est belle & bien faite; elle me plaît beaucoup, & est ravie de m'épouser. Son pere me l'a accordée; mais je crains un peu, ce que vous sçavez, la disgrace dont on ne plaint personne; & je voudrois bien vous prier, comme philosophe, de me dire votre sentiment. Hé? Quel est votre avis là-dessus?

PANCRACE.

Plûtôt que d'accorder qu'il faille dire la forme d'un chapeau, j'accorderois que *datur vacuum in rerum naturâ*, & que je ne suis qu'une bête.

SGANARELLE *à part.*

[*à Pancrace.*]

La peste soit de l'homme. Hé, monsieur le docteur, écoutez un peu les gens. On vous parle une heure durant, & vous ne répondez point à ce qu'on vous dit.

PANCRACE.

Je vous demande pardon. Une juste colére m'occupe l'esprit.

SGANARELLE.

Hé, laissez tout cela; & prenez la peine de m'écouter.

PANCRACE.

Soit. Que voulez-vous me dire?

SGANARELLE.

Je veux vous parler de quelque chose.

PANCRACE.

Et de quelle langue voulez-vous vous servir avec moi?

SGANARELLE.

De quelle langue ?

PANCRACE.

Oui.

SGANARELLE.

Parbleu, de la langue que j'ai dans ma bouche. Je crois que je n'irai pas emprunter celle de mon voisin.

PANCRACE.

Je vous dis, de quel idiome, de quel langage?

SGANARELLE.

Ah! C'est une autre affaire.

PANCRACE.

Voulez-vous me parler Italien ?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Espagnol ?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Allemand ?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Anglois ?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Latin?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Grec?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Hébreu?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Syriaque?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Turc?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Arabe?

SGANARELLE.

Non, non, françois, françois, françois.

PANCRACE.

Ah! François.

SGANARELLE.

Fort bien.

PANCRACE.

Paſſez donc de l'autre côté. Car cette oreille-ci eſt deſtinée pour les langues ſcientifiques & étrangéres; & l'autre eſt pour la vulgaire & la maternelle.

SGANARELLE *à part.*

Il faut bien des cérémonies avec ces ſortes de gens-ci.

PANCRACE.

Que voulez-vous?

SGANARELLE.

Vous conſulter ſur une petite difficulté.

PANCRACE.

Ah, ah! Sur une difficulté de philoſophie, ſans doute?

SGANARELLE.

Pardonnez-moi. Je....

PANCRACE.

Vous voulez peut-être ſçavoir, ſi la ſubſtance & l'accident ſont termes ſynonimes, ou équivoques à l'égard de l'être.

SGANARELLE.

Point du tout. Je....

PANCRACE.

Si la logique eſt un art, ou une ſcience.

SGANARELLE.

Ce n'eſt pas cela. Je....

PANCRACE.

Si elle a pour objet les trois opérations de l'eſprit, ou la troiſiéme ſeulement.

SGANARELLE.

Non. Je....

PANCRACE.

S'il y a dix cathégories, ou s'il n'y en a qu'une.

SGANARELLE.

Point. Je....

PANCRACE.

Si la conclusion est de l'essence du syllogisme.

SGANARELLE.

Nenni. Je....

PANCRACE.

Si l'essence du bien est mise dans l'appétibilité, ou dans la convenance.

SGANARELLE.

Non. Je....

PANCRACE.

Si le bien se réciproque avec la fin.

SGANARELLE.

Hé! Non. Je....

PANCRACE.

Si la fin nous peut émouvoir par son être réel, ou par son être intentionnel.

SGANARELLE.

Non, non, non, non, non, de par tous les diables, non.

PANCRACE.

Expliquez donc votre pensée; car je ne puis pas la deviner.

SGANARELLE.

Je vous la veux expliquer aussi; mais il faut m'écouter.

[*pendant que Sganarelle dit,*]

L'affaire que j'ai à vous dire, c'est que j'ai envie de me ma-

rier avec une fille qui eſt jeune & belle. Je l'aime fort, & l'ai demandée à ſon pere; mais comme j'appréhende...

PANCRACE *dit en même-tems ſans écouter Sganarelle.*
La parole a été donnée à l'homme, pour expliquer ſes penſées; &, tout ainſi que les penſées ſont les portraits des choſes, de même nos paroles ſont-elles les portraits de nos penſées.

[*Sganarelle impatienté ferme la bouche du docteur avec ſa main, à pluſieurs repriſes; & le docteur continue de parler, d'abord que Sganarelle ôte ſa main.*]

Mais ces portraits different des autres portraits, en ce que les autres portraits ſont diſtingués par tout de leurs originaux, & que la parole enferme en ſoi ſon original, puiſqu'elle n'eſt autre choſe que la penſée expliquée par un ſigne extérieur; d'où vient que ceux qui penſent bien ſont auſſi ceux qui parlent le mieux. Expliquez-moi donc votre penſée par la parole, qui eſt le plus intelligible de tous les ſignes.

SGANARELLE *pouſſe le docteur dans ſa maiſon, & tire la porte pour l'empêcher de ſortir.*
Peſte de l'homme!

PANCRACE *au dedans de ſa maiſon.*
Oui, la parole eſt, *animi index & ſpeculum.* C'eſt le truchement du cœur, c'eſt l'image de l'ame.

[*Il monte à la fenêtre & continue.*]

C'eſt un miroir qui nous repréſente naïvement les ſecrets les plus arcanes de nos individus; &, puiſque vous avez la faculté de ratiociner, & de parler tout enſemble, à quoi tient-il que vous ne vous ſerviez de la parole, pour me faire entendre votre penſée?

SGANARELLE.

C'est ce que je veux faire; mais vous ne voulez pas m'écouter.

PANCRACE.

Je vous écoute, parlez.

SGANARELLE.

Je dis donc, monsieur le docteur, que....

PANCRACE.

Mais, sur tout, soyez bref.

SGANARELLE.

Je le serai.

PANCRACE.

Evitez la prolixité.

SGANARELLE.

Hé! Monsi....

PANCRACE.

Tranchez-moi votre discours d'un apophtegme à la laconienne.

SGANARELLE.

Je vous....

PANCRACE.

Point d'ambages, de circonlocution.

[*Sganarelle de dépit de ne pouvoir parler, ramasse des pierres pour en casser la tête du docteur.*]

PANCRACE.

Hé quoi? Vous vous emportez au lieu de vous expliquer? Allez, vous êtes plus impertinent que celui qui m'a voulu soutenir qu'il faut dire la forme d'un chapeau, & je vous prouverai, en toute rencontre, par raisons démonstratives &

convaincantes, & par argumens *in barbara*, que vous n'êtes & ne ſerez jamais qu'une pécore, & que je ſuis, & je ſerai toujours, *in utroque jure*, le docteur Pancrace.

SGANARELLE.

Quel diable de babillard !

PANCRACE *en rentrant ſur le théatre.*

Homme de lettres, homme d'érudition.

SGANARELLE.

Encore ?

PANCRACE.

Homme de ſuffiſance, homme de capacité. [*s'en allant.*] Homme conſommé dans toutes les ſciences naturelles, morales & politiques. [*revenant.*] Homme ſçavant, ſçavantiſſime, *per omnes modos & caſus.* [*s'en allant.*] Homme qui poſſéde *ſuperlative*, fables, mythologies & hiſtoires. [*revenant.*] grammaire, poëſie, rhétorique, dialectique & ſophiſtique. [*s'en allant.*] mathématique, arithmétique, optique, onirocritique, phyſique & mathématique. [*revenant.*] coſmométrie, géométrie, architecture, ſpéculoire & ſpéculatoire. [*s'en allant.*] médecine, aſtronomie, aſtrologie, phyſionomie, métopoſcopie, chiromancie, géomancie, &c.

SCENE VII.

SGANARELLE *ſeul.*

AU diable les ſçavans, qui ne veulent point écouter les gens ! On me l'avoit bien dit, que ſon maître Ariſtote n'étoit rien qu'un bavard. Il faut que j'aille trouver

l'autre

l'autre, peut-être qu'il ſera plus poſé, & plus raiſonnable. Holà.

SCENE VIII.

MARPHURIUS, SGANARELLE.

MARPHURIUS.

QUe voulez-vous de moi, ſeigneur Sganarelle?

SGANARELLE.

Seigneur docteur, j'aurois beſoin de votre conſeil ſur une petite affaire dont il s'agit, & je ſuis venu ici pour cela.

[*à part.*]

Ah! Voilà qui va bien. Il écoute le monde, celui-ci.

MARPHURIUS.

Seigneur Sganarelle, changez, s'il vous plaît, cette façon de parler. Notre philoſophie ordonne de ne point énonçer de propoſition déciſive, de parler de tout avec incertitude, de ſuſpendre toujours ſon jugement; &, par cette raiſon, vous ne devez pas dire, je ſuis venu, mais il me ſemble que je ſuis venu.

SGANARELLE.

Il me ſemble?

MARPHURIUS.

Oui.

SGANARELLE.

Parbleu, il faut bien qu'il me ſemble, puiſque cela eſt.

MARPHURIUS.

Ce n'eſt pas une conſéquence; & il peut vous le ſembler, ſans que la choſe ſoit véritable.

SGANARELLE.

Comment? Il n'eſt pas vrai que je ſuis venu?

MARPHURIUS.

Cela eſt incertain, & nous devons douter de tout.

SGANARELLE.

Quoi? Je ne ſuis pas ici? Et vous ne me parlez pas?

MARPHURIUS.

Il m'apparoît que vous êtes-là, & il me ſemble que je vous parle; mais il n'eſt pas aſſûré que cela ſoit.

SGANARELLE.

Hé, que diable! Vous vous moquez. Me voilà, & vous voilà bien nettement, & il n'y a point de, me ſemble, à tout cela. Laiſſons ces ſubtilités, je vous prie, & parlons de mon affaire. Je viens vous dire que j'ai envie de me marier.

MARPHURIUS.

Je n'en ſçais rien.

SGANARELLE.

Je vous le dis.

MARPHURIUS.

Il ſe peut faire.

SGANARELLE.

La fille que je veux prendre, eſt fort jeune & fort belle.

MARPHURIUS.

Il n'eſt pas impoſſible.

SGANARELLE.

Ferai-je bien, ou mal, de l'épouser?

MARPHURIUS.

L'un ou l'autre.

SGANARELLE *à part.*

[*à Marphurius.*]

Ah! Ah! Voici une autre musique. Je vous demande, si je ferai bien d'épouser la fille dont je vous parle.

MARPHURIUS.

Selon la rencontre.

SGANARELLE.

Ferai-je mal?

MARPHURIUS.

Par avanture.

SGANARELLE.

De grace, répondez-moi comme il faut.

MARPHURIUS.

C'est mon dessein.

SGANARELLE.

J'ai une grande inclination pour la fille.

MARPHURIUS.

Cela peut être.

SGANARELLE.

Le pere me l'a accordée.

MARPHURIUS.

Il se pourroit.

SGANARELLE.

Mais, en l'épousant, je crains d'être cocu.

MARPHURIUS.

La chofe eft faifable.

SGANARELLE.

Qu'en penfez-vous ?

MARPHURIUS.

Il n'y a pas d'impoffibilité.

SGANARELLE.

Mais que feriez-vous, fi vous étiez à ma place ?

MARPHURIUS.

Je ne fçais.

SGANARELLE.

Que me confeillez-vous de faire ?

MARPHURIUS.

Ce qui vous plaira.

SGANARELLE.

J'enrage.

MARPHURIUS.

Je m'en lave les mains.

SGANARELLE.

Au diable foit le rêveur !

MARPHURIUS.

Il en fera ce qui pourra.

SGANARELLE *à part.*

La pefte du bourreau ! Je te ferai changer de note, chien de philofophe enragé.

[*Il donne des coups de bâton à Marphurius.*]

MARPHURIUS.

Ah, ah, ah !

SGANARELLE.

Te voilà payé de ton galimathias, & me voilà content.

MARPHURIUS.

Comment! Quelle insolence! M'outrager de la sorte! Avoir eu l'audace de battre un philosophe comme moi!

SGANARELLE.

Corrigez, s'il vous plaît, cette maniére de parler. Il faut douter de toutes choses; & vous ne devez pas dire que je vous ai battu, mais qu'il vous semble que je vous ai battu.

MARPHURIUS.

Ah! Je m'en vais faire ma plainte au commissaire du quartier des coups que j'ai reçûs.

SGANARELLE.

Je m'en lave les mains.

MARPHURIUS.

J'en ai les marques sur ma personne.

SGANARELLE.

Il se peut faire.

MARPHURIUS.

C'est toi qui m'as traité ainsi.

SGANARELLE.

Il n'y a pas d'impossibilité.

MARPHURIUS.

J'aurai un décret contre toi.

SGANARELLE.

Je n'en sçais rien.

MARPHURIUS.

Et tu seras condamné en justice.

SGANARELLE.

Il en ſera ce qui pourra.

MARPHURIUS.

Laiſſe-moi faire.

SCENE IX.

SGANARELLE *ſeul.*

COmment? On ne ſçauroit tirer une parole de ce chien d'homme-là, & l'on eſt auſſi ſçavant à la fin, qu'au commencement. Que dois-je faire dans l'incertitude des ſuites de mon mariage? Jamais homme ne fut plus embarraſſé que je ſuis. Ah! Voici des bohémiennes : il faut que je me faſſe dire par elles ma bonne avanture.

SCENE X.

DEUX BOHEMIENNES, SGANARELLE.

[*Les deux bohémiennes, avec leurs tambours de baſque, entrent en chantant & en danſant.*]

SGANARELLE.

ELles ſont gaillardes. Ecoutez, vous autres, y a-t-il moyen de me dire ma bonne fortune?

I. BOHEMIENNE.

Oui, mon beau monſieur, nous voici deux qui te la dirons.

2. BOHEMIENNE.

Tu n'as ſeulement qu'à nous donner ta main, avec la croix dedans; & nous te dirons quelque choſe pour ton bon profit.

SGANARELLE.

Tenez. Les voilà toutes deux avec ce que vous demandez.

1. BOHEMIENNE.

Tu as une bonne phyſionomie, mon bon monſieur, une bonne phyſionomie.

2. BOHEMIENNE.

Oui, une bonne phyſionomie. Phyſionomie d'un homme qui ſera un jour quelque choſe.

1. BOHEMIENNE.

Tu ſeras marié avant qu'il ſoit peu, mon bon monſieur, tu ſeras marié avant qu'il ſoit peu.

2. BOHEMIENNE.

Tu épouſeras une femme gentille, une femme gentille.

1. BOHEMIENNE.

Oui, une femme qui ſera chérie & aimée de tout le monde.

2. BOHEMIENNE.

Une femme qui te fera beaucoup d'amis, mon bon monſieur, qui te fera beaucoup d'amis.

1. BOHEMIENNE.

Une femme qui fera venir l'abondance chez toi.

2. BOHEMIENNE.

Une femme qui te donnera une grande réputation.

1. BOHEMIENNE.

Tu ſeras conſidéré par elle, mon bon monſieur, tu ſeras conſidéré par elle.

SGANARELLE.

Voilà qui eſt bien. Mais dites-moi un peu, ſuis-je menacé d'être cocu?

2. BOHEMIENNE.

Cocu?

SGANARELLE.

Oui.

1. BOHEMIENNE.

Cocu?

SGANARELLE.

Oui, ſi je ſuis menacé d'être cocu.

[*Les deux bohémiennes chantent & danſent.*]

SGANARELLE.

Que diable! Ce n'eſt pas-là me répondre. Venez-çà. Je vous demande à toutes deux ſi je ſerai cocu.

2. BOHEMIENNE.

Cocu? Vous?

SGANARELLE.

Oui, ſi je ſerai cocu?

1. BOHEMIENNE.

Vous cocu?

SGANARELLE.

Oui, ſi je le ſerai, ou non.

[*Les deux bohémiennes ſortent en chantant & en danſant.*]

SCENE XI.

SGANARELLE *ſeul.*

PEſte ſoit des carognes, qui me laiſſent dans l'inquiétude! Il faut abſolument que je ſçache la deſtinée de mon mariage; &, pour cela, je veux aller trouver ce grand magicien dont tout le monde parle tant, & qui, par ſon art admirable, fait voir tout ce que l'on ſouhaite. Ma foi, je crois que je n'ai que faire d'aller au magicien, & voici qui me montre tout ce que je puis demander.

SCENE XII.

DORIMENE, LYCASTE, SGANARELLE *retiré dans un coin du théatre ſans être vû.*

LYCASTE.

QUoi! Belle Doriméne, c'eſt ſans raillerie que vous parlez?

DORIMENE.

Sans raillerie.

LYCASTE.

Vous vous mariez tout de bon?

DORIMENE.

Tout de bon.

LYCASTE.

Et vos nôces se feront des ce soir?

DORIMENE.

Dès ce soir.

LYCASTE.

Et vous pouvez, cruelle que vous êtes, oublier de la sorte l'amour que j'ai pour vous, & les obligeantes paroles que vous m'aviez données?

DORIMENE.

Moi? Point du tout. Je vous considére toujours de même; & ce mariage ne doit point vous inquiéter. C'est un homme que je n'épouse point par amour, & sa seule richesse me fait résoudre à l'accepter. Je n'ai point de bien, vous n'en avez point aussi, & vous sçavez que sans cela on passe mal le tems au monde, &, qu'à quelque prix que ce soit, il faut tâcher d'en avoir. J'ai embrassé cette occasion-ci de me mettre à mon aise; & je l'ai fait sur l'espérance de me voir bien-tôt délivrée du barbon que je prends. C'est un homme qui mourra avant qu'il soit peu, & qui n'a, tout au plus, que six mois dans le ventre. Je vous le garantis défunt dans le tems que je dis; & je n'aurai pas longuement à demander pour moi au Ciel l'heureux état de veuve.

[*à Sganarelle qu'elle apperçoit.*]

Ah! Nous parlions de vous, & nous en disions tout le bien qu'on en sçauroit dire.

LYCASTE.

Est-ce là monsieur......

DORIMENE.

Oui, c'eſt monſieur qui me prend pour femme.

LYCASTE.

Agréez, monſieur, que je vous félicite de votre mariage, & vous préſente en même tems mes très-humbles ſervices. Je vous aſſûre que vous épouſez-là une très-honnête perſonne; & vous, mademoiſelle, je me réjouis, avec vous auſſi, de l'heureux choix que vous avez fait. Vous ne pouviez pas mieux trouver, & monſieur a toute la mine d'être un fort bon mari. Oui, monſieur, je veux faire amitié avec vous, & lier enſemble un petit commerce de viſites & de divertiſſemens.

DORIMENE.

C'eſt trop d'honneur que vous nous faites à tous deux. Mais allons, le tems me preſſe, & nous aurons tout le loiſir de nous entretenir enſemble.

SCENE XIII.

SGANARELLE *ſeul.*

ME voilà tout-à-fait dégoûté de mon mariage; & je crois que je ne ferai pas mal de m'aller dégager de ma parole. Il m'en a couté quelque argent; mais il vaut mieux encore perdre cela, que de m'expoſer à quelque choſe de pis. Tâchons adroitement de nous débaraſſer de cette affaire. Holà.

[*Il frappe à la porte de la maiſon d'Alcantor.*]

SCENE XIV.

ALCANTOR, SGANARELLE.

ALCANTOR.

AH ! Mon gendre, ſoyez le bien venu.

SGANARELLE.

Monſieur, votre ſerviteur.

ALCANTOR.

Vous venez pour conclure le mariage?

SGANARELLE.

Excuſez-moi.

ALCANTOR.

Je vous promets que j'en ai autant d'impatience que vous.

SGANARELLE.

Je viens ici pour un autre ſujet.

ALCANTOR.

J'ai donné ordre à toutes les choſes néceſſaires pour cette fête.

SGANARELLE.

Il n'eſt pas queſtion de cela.

ALCANTOR.

Les violons ſont retenus, le feſtin eſt commandé, & ma fille eſt parée pour vous recevoir.

SGANARELLE

Ce n'eſt pas ce qui m'améne.

ALCANTOR.

Enfin, vous allez être ſatisfait; & rien ne peut retarder votre contentement.

SGANARELLE.

Mon Dieu! C'eſt autre choſe.

ALCANTOR.

Allons. Entrez-donc, mon gendre.

SGANARELLE.

J'ai un petit mot à vous dire.

ALCANTOR.

Ah, mon Dieu! Ne faiſons point de cérémonie. Entrez vîte s'il vous plaît.

SGANARELLE.

Non, vous dis-je. Je veux vous parler auparavant.

ALCANTOR.

Vous voulez me dire quelque choſe?

SGANARELLE.

Oui.

ALCANTOR.

Et quoi?

SGANARELLE.

Seigneur Alcantor, j'ai demandé votre fille en mariage, il eſt vray, & vous me l'avez accordée; mais je me trouve un peu avancé en âge pour elle, & je conſidére que je ne ſuis point du tout ſon fait.

ALCANTOR.

Pardonnez-moi. Ma fille vous trouve bien, comme vous êtes; & je ſuis ſûr qu'elle vivra fort contente avec vous.

SGANARELLE.

Point. J'ai par fois des bizarreries épouvantables, & elle auroit trop à ſouffrir de ma mauvaiſe humeur.

ALCANTOR.

Ma fille a de la complaiſance, & vous verrez qu'elle s'accommodera entiérement à vous.

SGANARELLE.

J'ai quelques infirmités ſur mon corps, qui pourroient la dégoûter.

ALCANTOR.

Cela n'eſt rien. Une honnête femme ne ſe dégoûte jamais de ſon mari.

SGANARELLE.

Enfin, voulez-vous que je vous diſe? Je ne vous conſeille point de me la donner.

ALCANTOR.

Vous moquez-vous? J'aimerois mieux mourir, que d'avoir manqué à ma parole.

SGANARELLE.

Mon Dieu! Je vous en diſpenſe, & je....

ALCANTOR.

Point du tout. Je vous l'ai promiſe; & vous l'aurez, en dépit de tout ceux qui y prétendent.

SGANARELLE *à part.*

Que diable!

ALCANTOR.

Voyez-vous? J'ai une eſtime, & une amitié pour vous toute particuliére; & je refuſerois ma fille à un prince pour vous la donner.

SGANARELLE.

Seigneur Alcantor, je vous ſuis obligé de l'honneur que

vous me faites; mais je vous déclare que je ne veux point me marier.

ALCANTOR.

Qui? Vous?

SGANARELLE.

Oui, moi.

ALCANTOR.

Et la raiſon?

SGANARELLE.

La raiſon? C'eſt que je ne me ſens point propre pour le mariage; & que je veux imiter mon pere, & tous ceux de ma race, qui ne ſe ſont jamais voulu marier.

ALCANTOR.

Ecoutez. Les volontés ſont libres; & je ſuis homme à ne contraindre jamais perſonne. Vous vous êtes engagé avec moi, pour épouſer ma fille, & tout eſt préparé pour cela; mais, puiſque vous voulez retirer votre parole, je vais voir ce qu'il y a à faire; & vous aurez bien-tôt de mes nouvelles.

SCENE XV.

SGANARELLE *ſeul.*

ENcore eſt-il plus raiſonnable que je ne penſois, & je croyois avoir bien plus de peine à m'en dégager. Ma foi, quand j'y ſonge, j'ai fait fort ſagement de me tirer de cette affaire; & j'allois faire un pas, dont je me ſerois peut-être long-tems repenti. Mais voici le fils qui me vient rendre réponſe.

SCENE XVI.

ALCIDAS, SGANARELLE.

ALCIDAS *parlant d'un ton doucereux.*

Monsieur, je suis votre serviteur très-humble.

SGANARELLE.

Monsieur, je suis le vôtre de tout mon cœur.

ALCIDAS *toujours avec le même ton.*

Mon pere m'a dit, monsieur, que vous vous étiez venu dégager de la parole que vous aviez donnée.

SGANARELLE.

Oui, monsieur. C'est avec regret; mais...

ALCIDAS.

Oh! Monsieur, il n'y a pas de mal à cela.

SGANARELLE.

J'en suis fâché, je vous assûre; & je souhaiterois....

ALCIDAS.

Cela n'est rien, vous dis-je.

[*Alcidas présente à Sganarelle deux épées.*]

Monsieur, prenez la peine de choisir, de ces deux épées, laquelle vous voulez.

SGANARELLE.

De ces deux épées?

ALCIDAS.

Oui, s'il vous plaît.

SGANARELLE.

SGANARELLE.

A quoi bon?

ALCIDAS.

Monſieur, comme vous refuſez d'épouſer ma ſœur après la parole donnée, je crois que vous ne trouverez pas mauvais le petit compliment que je viens vous faire.

SGANARELLE.

Comment?

ALCIDAS.

D'autres gens feroient plus de bruit, & s'emporteroient contre vous; mais nous ſommes perſonnes à traiter les choſes dans la douceur, & je viens vous dire civilement qu'il faut, ſi vous le trouvez bon, que nous nous coupions la gorge enſemble.

SGANARELLE.

Voilà un compliment fort mal tourné.

ALCIDAS.

Allons, monſieur, choiſiſſez, je vous prie.

SGANARELLE.

Je ſuis votre valet, je n'ai point de gorge à couper.

[*à part.*]

La vilaine façon de parler que voilà!

ALCIDAS.

Monſieur, il faut que cela ſoit, s'il vous plaît.

SGANARELLE.

Hé, monſieur, rengaînez ce compliment, je vous prie.

ALCIDAS.

Dépêchons vîte, monſieur. J'ai une petite affaire qui m'attend.

SGANARELLE.

Je ne veux point de cela, vous dis-je.

ALCIDAS.

Vous ne voulez pas vous battre?

SGANARELLE.

Nenni, ma foi.

ALCIDAS.

Tout de bon?

SGANARELLE.

Tout de bon.

ALCIDAS *après lui avoir donné des coups de bâton.*

Au moins, monſieur, vous n'avez pas lieu de vous plaindre; vous voyez que je fais les choſes dans l'ordre. Vous nous manquez de parole, je me veux battre contre vous, vous refuſez de vous battre, je vous donne des coups de bâton, tout cela eſt dans les formes; & vous êtes trop honnête homme, pour ne pas approuver mon procédé.

SGANARELLE *à part.*

Quel diable d'homme eſt-ce-ci!

ALCIDAS *lui repréſente encore les deux épées.*

Allons, monſieur, faites les choſes galamment, & ſans vous faire tirer l'oreille.

SGANARELLE.

Encore?

ALCIDAS.

Monſieur, je ne contrains perſonne; mais il faut que vous vous battiez, ou que vous épouſiez ma ſœur.

SGANARELLE.

Monſieur, je ne puis faire ni l'un, ni l'autre, je vous aſſûre.

ALCIDAS.

Aſſûrément?

SGANARELLE.

Aſſûrément.

ALCIDAS.

Avec votre permiſſion donc....

[*Alcidas lui donne encore des coups de bâton.*]

SGANARELLE.

Ah! Ah! Ah!

ALCIDAS.

Monſieur, j'ai tous les regrets du monde d'être obligé d'en uſer ainſi avec vous; mais je ne ceſſerai point, s'il vous plaît, que vous n'ayez promis de vous battre ou d'épouſer ma ſœur.

[*Il léve le bâton.*]

SGANARELLE.

Hé bien, j'épouſerai, j'épouſerai.

ALCIDAS.

Ah! Monſieur, je ſuis ravi que vous vous mettiez à la raiſon, & que les choſes ſe paſſent doucement. Car enfin, vous êtes l'homme du monde que j'eſtime le plus, je vous jure; & j'aurois été au déſeſpoir, que vous m'euſſiez contraint à vous maltraiter. Je vais appeller mon pere, pour lui dire que tout eſt d'accord.

[*Il va frapper à la porte d'Alcantor.*]

SCENE DERNIERE.

ALCANTOR, DORIMENE, ALCIDAS, SGANARELLE.

ALCIDAS.

MOn pere, voilà monſieur qui eſt tout-à-fait raiſonnable. Il a voulu faire les choſes de bonne grace, & vous pouvez lui donner ma ſœur.

ALCANTOR.

Monſieur, voilà ſa main, vous n'avez qu'à donner la vôtre. Loué ſoit le Ciel ! M'en voilà déchargé, & c'eſt vous déſormais que regarde le ſoin de ſa conduite. Allons nous réjouir, & célébrer cet heureux mariage.

FIN.



LE
MARIAGE
FORCÉ,
BALLET DU ROI.

AVERTISSEMENT.

LA comédie du mariage forcé parut pour la premiere fois au Louvre le 29. Janvier 1664. en trois actes, avec des récits de musique & des entrées de ballet, sous le titre de ballet du roi. Le Roi y dansoit une entrée.

Quand l'auteur fit représenter cette comédie sur le théatre du palais royal, au mois de Novembre de la même année, il supprima les récits & les entrées de ballet, & réduisit sa piéce en un acte, en y faisant quelques changemens.

Le plus considérable est la scene entre Lycaste & Doriméne, scene ajoutée pour suppléer à celle du magicien chantant, & à l'entrée des démons, qui déterminoient Sganarelle à rompre son mariage. Dans le ballet qui fut imprimé dans le tems (in-4°. par Robert Ballard) il ne nous reste des demandes de Sganarelle au magicien, que ce qu'on appelle en termes de théatre, *les répliques ;* on a ajouté deux ou trois mots pour y donner un sens.

En faisant imprimer les récits, les entrées de ballet, & la distribution des scenes de la comédie du mariage forcé en trois actes, on a supprimé les argumens de la comédie & des scenes, comme étant inutiles, peu exacts & assez mal faits.

NOMS DES ACTEURS DE LA COMEDIE.

Sganarelle, *le ſieur Moliere*. Géronimo, *le ſieur la Thorilliere*. Doriméne, *mademoiſelle du Parc*. Alcantor, *le ſieur Bejart*. Lycaſte, *le ſieur la Grange*. La I. Bohémienne, *mademoiſelle Bejart*. La II. Bohémienne, *mademoiſelle de Brie*. Le I. docteur, *le ſieur Brecourt*. Le II. docteur, *le ſieur du Croiſy*.

LE MARIAGE FORCÉ,

BALLET DU ROI.

Dansé par sa Majesté le 29. Janvier 1664.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SGANARELLE.

SCENE II.

SGANARELLE, GERONIMO.

SCENE III.

SGANARELLE *seul.*

SCENE IV.

DORIMENE, SGANARELLE.

SCENE V.

SGANARELLE *seul.*

Il se plaignoit d'une pesanteur de tête insupportable, & se mettoit dans un coin du théatre pour dormir. Pendant son sommeil, il voyoit en songe ce qui forme les deux premieres entrées du balet.

LA BEAUTÉ [*mademoiselle Hilaire*] chante.

SI l'amour vous soumet à ses loix inhumaines,
Choisissez, en aimant, un objet plein d'appas;
Portez, au moins, de belles chaînes,
Et, puisqu'il faut mourir, mourez d'un beau trépas.

Si l'objet de vos feux ne mérite vos peines,
Sous l'empire d'amour ne vous engagez pas;
Portez, au moins, d'aimables chaînes,
Et, puisqu'il faut mourir, mourez d'un beau trépas.

PREMIERE ENTRÉE.

La Jalousie, les Chagrins, les Soupçons.

La jalousie, le sieur Dolivet.
Les chagrins, les sieurs saint André, & Desbrosses.
Les soupçons, les sieurs de lorge, & le Chantre.

II. ENTRÉE.

Quatre plaisans ou goguenards, Le comte d'Armagnac, les sieurs d'Heureux, Beauchamp, & des-Airs le jeune.

ACTE SECOND.

Au commencement de cet acte, Géronimo venoit éveiller Sganarelle.

SCENE PREMIERE.

SGANARELLE, GERONIMO.

SCENE II.

SGANARELLE *seul.*

SCENE III.

SGANARELLE, PANCRACE.

SCENE IV.

SGANARELLE *seul.*

SCENE V.

SGANARELLE, MARPHURIUS.

SCENE VI.

SGANARELLE *seul.*

SCENE VII.

SGANARELLE, DEUX BOHEMIENNES.

III. ENTRÉE.

Egiptiens & Egiptiennes dansans.

Egiptiens, le Roy, le marquis de Villeroy.

Egiptiennes, le marquis de Rassan, les sieurs Reynal, Noblet, la Pierre.

SCENE VIII.

SGANARELLE *seul.*

Il alloit frapper à la porte du magicien.

SCENE IX.

SGANARELLE, UN MAGICIEN.
[*le sieur d'Estival.*]

LE MAGICIEN *chante.*

HOlà.

Qui va là?

Di-moi vîte quel ſouci
Te peut amener ici.

SGANARELLE.

Il conſultoit le magicien ſur ſon mariage.

LE MAGICIEN.

Ce ſont de grands myſtéres
Que ces ſortes d'affaires.

SGANARELLE.

Il demandoit quelle ſeroit ſa deſtinée.

LE MAGICIEN.

Je te vais, pour cela, par mes charmes profonds,
Faire venir quatre démons.

SGANARELLE.

Il marquoit la peur qu'il auroit de voir des démons.

LE MAGICIEN.

Non, non, n'ayez aucune peur,
Je leur ôterai la laideur.

SGANARELLE.

Il conſentoit à les voir.

LE MAGICIEN.

Des Puiſſances invincibles
Rendent depuis long-tems tous les démons muets;
Mais, par ſignes intelligibles,
Ils répondront à tes ſouhaits.

SCENE X.

SGANARELLE, LE MAGICIEN.

IV. ENTRÉE.

Magicien & Démons.

Magicien, le ſieur Beauchamp.

Démons, les ſieurs d'Heureux, de Lorge, des-Airs l'aîné, le Mercier.

Sganarelle interroge les démons. Ils répondent par ſigne, & ſortent en lui faiſant les cornes.

ACTE TROISIÉME.

SCENE PREMIERE.

SGANARELLE *ſeul.*

SCENE II.

SGANARELLE, ALCANTOR.

SCENE III.

SGANARELLE *ſeul.*

SCENE IV.

SGANARELLE, ALCIDAS.

SCENE V.

SGANARELLE, ALCANTOR, DORIMENE, ALCIDAS.

SCENE VI.

V. ENTRÉE.

Un maître à danser [le sieur Dolivet] *venoit enseigner une courante à Sganarelle.*

SCENE VII.

SGANARELLE, GERONIMO.

Géronimo venoit se réjouir avec Sganarelle, & lui disoit que les jeunes gens de la ville avoient préparé une mascarade pour honorer ses nôces.

CONCERT ESPAGNOL chanté par

SEÑORA ANA BERGEROTE,
BORDIGONI,
CHIARINI,
JUAN AUGUSTIN,
TALLAVACA,
ANGEL-MIGUEL,

CIego me tienes Belisa,
Mas bien tus rigores veo;
Porque es tu desden tan clavo,
Que pueden verlos los çiegos.

Aunque mi amor es tan grande
Como mi dolor no es menos
Si calla el uno dormido,
Sé que ya es el otro despierto.

Favores tuyos Belisa
Tu vieralos yo secretos
Mas ya de dolores mios
No puedo hazer lo que quiero.

VI. ENTRÉE.

Deux Espagnols, messieurs Dupile & Tartas.
Deux Espagnoles, messieurs de Lanne & de saint André.

VII.

VII. ENTRÉE.

Un charivari groteſque.

Les ſieurs Lully, Baltazard, Vagnac, Bonnard, la Pierre, des Côteaux, & les trois Hotteterre, freres.

DERNIERE ENTRÉE.

Quatre galans cajollans la femme de Sganarelle. Monſieur le Duc, monſieur le duc de ſaint-Aignan, les ſieurs Beauchamp & Raynal.

FIN.



LE FESTIN DE PIERRE,

COMÉDIE.

ACTEURS.

DOM JUAN, fils de Dom Louis.

ELVIRE, femme de Dom Juan.

DOM CARLOS, } freres d'Elvire.
DOM ALONSE, }

DOM LOUIS, pere de Dom Juan.

FRANCISQUE, pauvre.

CHARLOTTE, } payſannes.
MATHURINE, }

PIERROT, payſan.

LA STATUE DU COMMANDEUR.

GUSMAN, écuyer d'Elvire.

SGANARELLE, }
LA VIOLETTE, } valets de Dom Juan.
RAGOTIN, }

MONSIEUR DIMANCHE, marchand.

LA RAMÉE, ſpadaſſin.

UN SPECTRE.

La ſcene eſt en Sicile.



Inv. et dessiné par F. Boucher. *Gravé par Lau. Cars.*

DOM JUAN.

ou le festin de Pierre.



LE FESTIN DE PIERRE, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SGANARELLE, GUSMAN.

SGANARELLE *tenant une tabatiére.*



Uoi que puisse dire Aristote, & toute la philosophie, il n'est rien d'égal au tabac ; c'est la passion des honnêtes gens, & qui vit sans tabac, n'est pas digne de vivre. Non seulement il réjouit, & purge les cerveaux humains, mais encore il instruit les âmes à la vertu, & l'on apprend avec lui à devenir honnête homme. Ne voyez-vous

pas bien, dès qu'on en prend, de quelle maniére obligeante on en uſe avec tout le monde, & comme on eſt ravi d'en donner à droit & à gauche, par tout où l'on ſe trouve? On n'attend pas même que l'on en demande, & l'on court au devant du ſouhait des gens; tant il eſt vray que le tabac inſpire des ſentimens d'honneur & de vertu à tous ceux qui en prennent. Mais c'eſt aſſez de cette matiére, reprenons un peu notre diſcours. Si bien donc, cher Guſman, que Done Elvire ta maîtreſſe, ſurpriſe de notre départ, s'eſt miſe en campagne après nous, & ſon cœur, que mon maître a ſçû toucher trop fortement, n'a pû vivre, dis-tu, ſans le venir chercher ici. Veux-tu qu'entre nous je te diſe ma penſée? J'ai peur qu'elle ne ſoit mal payée de ſon amour, que ſon voyage en cette ville ne produiſe peu de fruit, & que vous n'euſſiez autant gagné à ne bouger de là.

GUSMAN.

Et la raiſon encore? Di-moi, je te prie, Sganarelle, qui peut t'inſpirer une peur d'un ſi mauvais augure. Ton maître t'a-t-il ouvert ſon cœur là-deſſus, & t'a-t-il dit qu'il eût pour nous quelque froideur qui l'ait obligé à partir?

SGANARELLE.

Non pas; mais, à vûë de pays, je connois à peu près le train des choſes, &, ſans qu'il m'ait encore rien dit, je gagerois preſque que l'affaire va là. Je pourrois peut-être me tromper; mais enfin, ſur de tels ſujets, l'expérience m'a pû donner quelques lumiéres.

GUSMAN.

Quoi! Ce départ ſi peu prévû ſeroit une infidélité de Dom

Juan? Il pourroit faire cette injure aux chaſtes feux de Done Elvire?

SGANARELLE.

Non, c'eſt qu'il eſt jeune encore, & qu'il n'a pas le courage.....

GUSMAN.

Un homme de ſa qualité feroit une action ſi lâche?

SGANARELLE.

Hé, oui, ſa qualité! La raiſon en eſt belle, & c'eſt par là qu'il s'empêcheroit des choſes.....

GUSMAN.

Mais les ſaints nœuds du mariage le tiennent engagé.

SGANARELLE.

Hé! Mon pauvre Guſman, mon ami, tu ne ſçais pas encore, croi-moi, quel homme eſt Dom Juan.

GUSMAN.

Je ne ſçais pas, de vray, quel homme il peut être, s'il faut qu'il nous ait fait cette perfidie; & je ne comprends point comme, après tant d'amour & tant d'impatience témoignée, tant d'hommages preſſans de vœux, de ſoupirs & de larmes, tant de lettres paſſionnées, de proteſtations ardentes, & de ſermens réitérés, tant de tranſports enfin, & tant d'emportemens qu'il a fait paroître, juſqu'à forcer dans ſa paſſion l'obſtacle ſacré d'un couvent, pour mettre Done Elvire en ſa puiſſance, je ne comprends pas, dis-je, comme, après tout cela, il auroit le cœur de pouvoir manquer à ſa parole.

SGANARELLE.

Je n'ai pas grande peine à le comprendre, moi, & ſi tu

connoiſſois le pelerin, tu trouverois la choſe aſſez facile pour lui. Je ne dis pas qu'il ait changé de ſentimens pour Done Elvire, je n'en ai point de certitude encore. Tu ſçais que, par ſon ordre, je partis avant lui, & depuis ſon arrivée il ne m'a point entretenu; mais, par précaution, je t'apprends, *inter nos*, que tu vois, en Dom Juan mon maître, le plus grand ſcélérat que la terre ait jamais porté; un enragé, un chien, un démon, un turc, un hérétique qui ne croit ni Ciel ni enfer, ni diable, qui paſſe cette vie en véritable bête brute, un pourceau d'Epicure, un vray Sardanapale, qui ferme l'oreille à toutes les remontrances qu'on lui peut faire, & traite de billevezées tout ce que nous croyons. Tu me dis qu'il a épouſé ta maîtreſſe; croi qu'il auroit plus fait pour ſa paſſion, & qu'avec elle il auroit encore épouſé toi, ſon chien, & ſon chat. Un mariage ne lui coûte rien à contracter; il ne ſe ſert point d'autres piéges pour attraper les belles, & c'eſt un épouſeur à toutes mains. Dame, demoiſelle, bourgeoiſe, payſanne, il ne trouve rien de trop chaud, ni de trop froid pour lui; &, ſi je te diſois le nom de toutes celles qu'il a épouſées en divers lieux, ce ſeroit un chapitre à durer juſques au ſoir. Tu demeures ſurpris, & changes de couleur à ce diſcours; ce n'eſt-là qu'une ébauche du perſonnage; &, pour en achever le portrait, il faudroit bien d'autres coups de pinceau. Suffit qu'il faut que le courroux du Ciel l'accable quelque jour; qu'il me vaudroit bien mieux d'être au diable, que d'être à lui; & qu'il me fait voir tant d'horreurs, que je ſouhaiterois qu'il fût déjà je ne ſçais où; mais un grand ſeigneur, méchant homme, eſt une terrible choſe; il faut

que

que je lui ſois fidéle en dépit que j'en aye, la crainte en moi fait l'office du zéle, bride mes ſentimens, & me réduit d'applaudir bien ſouvent à ce que mon ame déteſte. Le voilà qui vient, ſe promener dans ce palais, ſéparons-nous. Ecoute au moins; je t'ai fait cette confidence avec franchiſe, & cela m'eſt ſorti un peu bien vîte de la bouche; mais, s'il falloit qu'il en vînt quelque choſe à ſes oreilles, je dirois hautement que tu aurois menti.

SCENE II.

D. JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN.

Quel homme te parloit-là? Il a bien de l'air, ce me ſemble, du bon Guſman de Done Elvire!

SGANARELLE.

C'eſt quelque choſe auſſi à peu près de cela.

D. JUAN.

Quoi! C'eſt lui?

SGANARELLE.

Lui-même.

D. JUAN.

Et depuis quand eſt-il en cette ville?

SGANARELLE.

D'hier au ſoir.

D. JUAN.

Et quel ſujet l'améne?

SGANARELLE.

Je crois que vous jugez aſſez ce qui le peut inquiéter.

D. JUAN.

Notre départ, ſans doute?

SGANARELLE.

Le bon homme en eſt tout mortifié, & m'en demandoit le ſujet.

D. JUAN.

Et quelle réponſe as-tu faite?

SGANARELLE.

Que vous ne m'en avez rien dit.

D. JUAN.

Mais encore, quelle eſt ta penſée là-deſſus? Que t'imagines-tu de cette affaire?

SGANARELLE.

Moi? je crois, ſans vous faire tort, que vous avez quelque nouvel amour en tête.

D. JUAN.

Tu le crois?

SGANARELLE.

Oui.

D. JUAN.

Ma foi, tu ne te trompes pas, & je dois t'avouer qu'un autre objet a chaſſé Elvire de ma penſée.

SGANARELLE.

Hé, mon Dieu! Je ſçais mon Dom Juan ſur le bout du doigt, & connois votre cœur pour le plus grand coureur du monde; il ſe plaît à ſe promener de liens en liens, & n'aime guéres à demeurer en place.

D. JUAN.

Et ne trouves-tu pas, di-moi, que j'ai raiſon d'en uſer de la ſorte?

SGANARELLE.

Hé, monſieur....

D. JUAN.

Quoi? Parle.

SGANARELLE.

Aſſûrément que vous avez raiſon, ſi vous le voulez. On ne peut pas aller là contre; mais, ſi vous ne vouliez pas, ce ſeroit peut-être une autre affaire.

D. JUAN.

Hé bien, je te donne la liberté de parler, & de me dire tes ſentimens.

SGANARELLE.

En ce cas, monſieur, je vous dirai franchement que je n'approuve point votre méthode; & que je trouve fort vilain d'aimer de tous côtés comme vous faites.

D. JUAN.

Quoi? Tu veux qu'on ſe lie à demeurer au premier objet qui nous prend, qu'on renonce au monde pour lui, & qu'on n'ait plus d'yeux pour perſonne? La belle choſe de vouloir ſe piquer d'un faux honneur d'être fidéle, de s'enſevelir pour toujours dans une paſſion, & d'être mort dès ſa jeuneſſe à toutes les autres beautés qui nous peuvent frapper les yeux! Non, non, la conſtance n'eſt bonne que pour des ridicules; toutes les belles ont droit de nous charmer, & l'avantage d'être rencontrée la premiére, ne doit point dérober aux autres les juſtes

prétentions qu'elles ont toutes ſur nos cœurs. Pour moi, la beauté me ravit par tout où je la trouve, & je céde facilement à cette douce violence dont elle nous entraîne. J'ai beau être engagé, l'amour que j'ai pour une belle, n'engage point mon ame à faire injuſtice aux autres; je conſerve des yeux pour voir le mérite de toutes, & rends à chacune les hommages, & les tributs où la nature nous oblige. Quoi qu'il en ſoit, je ne puis refuſer mon cœur à tout ce que je vois d'aimable, & dès qu'un beau viſage me le demande, ſi j'en avois dix mille, je les donnerois tous. Les inclinations naiſſantes, après tout, ont des charmes inexplicables, & tout le plaiſir de l'amour eſt dans le changement. On goûte une douceur extrême à réduire par cent hommages le cœur d'une jeune beauté, à voir de jour en jour les petits progrès qu'on y fait, à combattre, par des tranſports, par des larmes & des ſoupirs, l'innocente pudeur d'une ame qui a peine à rendre les armes, à forcer pied à pied toutes les petites réſiſtances qu'elle nous oppoſe, à vaincre les ſcrupules dont elle ſe fait un honneur, & la mener doucement, où nous avons envie de la faire venir. Mais lorſqu'on en eſt maître une fois, il n'y a plus rien à ſouhaiter; tout le beau de la paſſion eſt fini, & nous nous endormons dans la tranquillité d'un tel amour, ſi quelque objet nouveau ne vient réveiller nos déſirs, & préſenter à notre cœur les charmes attrayans d'une conquête à faire. Enfin, il n'eſt rien de ſi doux, que de triompher de la réſiſtance d'une belle perſonne, & j'ai ſur ce ſujet l'ambition des conquérans, qui volent perpétuellement de victoire en victoire, & ne peuvent ſe réſoudre à borner leurs

ſouhaits. Il n'eſt rien qui puiſſe arrêter l'impétuoſité de mes déſirs, je me ſens un cœur à aimer toute la terre, &, comme Alexandre, je ſouhaiterois qu'il y eût d'autres mondes, pour y pouvoir étendre mes conquêtes amoureuſes.

SGANARELLE.

Vertu de ma vie, comme vous débitez ! Il ſemble que vous ayez appris cela par cœur, & vous parlez tout comme un livre.

D. JUAN.

Qu'as-tu à dire là-deſſus ?

SGANARELLE.

Ma foi, j'ai à dire... Je ne ſçais que dire ; car vous tournez les choſes d'une maniére, qu'il ſemble que vous ayez raiſon ; & cependant il eſt vray que vous ne l'avez pas. J'avois les plus belles penſées du monde, & vos diſcours m'ont brouillé tout cela. Laiſſez faire ; une autre fois, je mettrai mes raiſonnemens par écrit, pour diſputer avec vous.

D. JUAN.

Tu feras bien.

SGANARELLE.

Mais, monſieur, cela ſeroit-il de la permiſſion que vous m'avez donnée, ſi je vous diſois que je ſuis tant ſoit peu ſcandaliſé de la vie que vous menez ?

D. JUAN.

Comment ? Quelle vie eſt-ce que je méne ?

SGANARELLE.

Fort bonne. Mais, par exemple, de vous voir tous les mois vous marier comme vous faites ?

D. JUAN.

Y a-t-il rien de plus agréable?

SGANARELLE.

Il est vray. Je conçois que cela est fort agréable, & fort divertissant, & je m'en accomoderois assez moi, s'il n'y avoit point de mal; mais, monsieur, se jouer ainsi du mariage, qui....

D. JUAN.

Va, va, c'est une affaire que je sçaurai bien démêler, sans que tu t'en mettes en peine.

SGANARELLE.

Ma foi, monsieur, vous faites une méchante raillerie.

D. JUAN.

Holà, maître sot. Vous sçavez que je vous ai dit que je n'aime pas les faiseurs de remontrances.

SGANARELLE.

Je ne parle pas aussi à vous, Dieu m'en garde. Vous sçavez ce que vous faites, vous; &, si vous êtes libertin, vous avez vos raisons; mais il y a de certains petits impertinens dans le monde, qui le sont, sans sçavoir pourquoi, qui font les esprits forts, parce qu'ils croyent que cela leur sied bien; &, si j'avois un maître comme cela, je lui dirois nettement, le regardant en face: C'est bien à vous, petit ver de terre, petit mirmidon que vous êtes, (je parle au maître que j'ai dit,) c'est bien à vous à vouloir vous mêler de tourner en raillerie, ce que tous les hommes révérent. Pensez-vous que pour être de qualité, pour avoir une perruque blonde & bien frisée, des plumes à votre chapeau, un habit bien doré, & des

rubans couleur de feu, (ce n'eſt pas à vous que je parle, c'eſt à l'autre;) penſez-vous, dis-je, que vous en ſoyez plus habile homme, que tout vous ſoit permis, & qu'on n'oſe vous dire vos vérités ? Apprenez de moi, qui ſuis votre valet, que les libertins ne ſont jamais une bonne fin, & que...

D. JUAN.

Paix.

SGANARELLE.

De quoi eſt-il queſtion ?

D. JUAN.

Il eſt queſtion de te dire qu'une beauté me tient au cœur, & qu'entraîné par ſes appas, je l'ai ſuivie juſqu'en cette ville.

SGANARELLE.

Et ne craignez-vous rien, monſieur, de la mort de ce commandeur que vous tuâtes il y a ſix mois ?

D. JUAN.

Et pourquoi craindre ? Ne l'ai-je pas bien tué ?

SGANARELLE.

Fort bien, le mieux du monde, & il auroit tort de ſe plaindre.

D. JUAN.

J'ai eu ma grace de cette affaire.

SGANARELLE.

Oui; mais cette grace n'éteint pas peut-être le reſſentiment des parens & des amis, &...

D. JUAN.

Ah ! N'allons point ſonger au mal qui nous peut arriver, & ſongeons ſeulement à ce qui peut donner du plaiſir. La perſonne dont je te parle, eſt une jeune fiancée, la plus agréa-

ble du monde, qui a été conduite ici par celui même qu'elle y vient épouser, & le hazard me fit voir ce couple d'amans, trois ou quatre jours avant leur voyage. Jamais je n'ai vû deux personnes être si contentes l'une de l'autre, & faire éclater plus d'amour. La tendresse visible de leurs mutuelles ardeurs me donna de l'émotion ; j'en fus frappé au cœur, & mon amour commença par la jalousie. Oui, je ne pus souffrir d'abord de les voir si bien ensemble, le dépit alluma mes désirs, & je me figurai un plaisir extrême à pouvoir troubler leur intelligence, & rompre cet attachement dont la délicatesse de mon cœur se tenoit offensée; mais, jusques ici, tous mes efforts ont été inutiles, & j'ai recours au dernier reméde. Cet époux prétendu doit aujourd'hui régaler sa maîtresse d'une promenade sur mer. Sans t'en avoir rien dit, toutes choses sont préparées pour satisfaire mon amour, & j'ai une petite barque, & des gens, avec quoi, fort facilement, je prétends enlever la belle.

SGANARELLE.

Ah! monsieur....

D. JUAN.

Hé?

SGANARELLE.

C'est fort bien fait à vous, & vous le prenez comme il faut. Il n'est rien tel en ce monde que de se contenter.

D. JUAN.

Prépare-toi donc à venir avec moi, & prend soin toi-même [*il apperçoit Done Elvire.*] d'apporter toutes mes armes, afin que... Ah! Rencontre fâcheuse

cheuſe! Traître, tu ne m'avois pas dit qu'elle étoit ici elle-même.

SGANARELLE.

Monſieur, vous ne me l'avez pas demandé.

D. JUAN.

Eſt-elle folle de n'avoir pas changé d'habit, & de venir en ce lieu-ci, avec ſon équipage de campagne?

SCENE III.

D. ELVIRE, D. JUAN, SGANARELLE.

D. ELVIRE.

ME ſerez-vous la grace, Dom Juan, de vouloir bien me reconnoître, & puis-je au moins eſpérer que vous daigniez tourner le viſage de ce côté?

D. JUAN.

Madame, je vous avoue que je ſuis ſurpris, & que je ne vous attendois pas ici.

D. ELVIRE.

Oui, je vois bien que vous ne m'y attendiez pas; & vous êtes ſurpris à la vérité, mais tout autrement que je ne l'eſpérois, & la maniére dont vous le paroiſſez, me perſuade pleinement ce que je refuſois de croire. J'admire ma ſimplicité, & la foibleſſe de mon cœur, à douter d'une trahiſon que tant d'apparences me confirmoient. J'ai été aſſez bonne, je le confeſſe, ou plutôt aſſez ſotte, pour me vouloir tromper moi-même, & travailler à démentir mes yeux

& mon jugement. J'ai cherché des raisons, pour excuser à ma tendresse le relâchement d'amitié qu'elle voyoit en vous; & je me suis forgé exprès cent sujets légitimes d'un départ si précipité, pour vous justifier du crime dont ma raison vous accusoit. Mes justes soupçons chaque jour avoient beau me parler, j'en rejettois la voix qui vous rendoit criminel à mes yeux, & j'écoutois avec plaisir mille chiméres ridicules, qui vous peignoient innocent à mon cœur; mais enfin cet abord ne me permet plus de douter, & le coup d'œil qui m'a reçûë, m'apprend bien plus de choses que je ne voudrois en sçavoir. Je serai bien aise pourtant d'oüir de votre bouche les raisons de votre départ. Parlez, Dom Juan, je vous prie, & voyons de quel air vous sçaurez vous justifier.

D. JUAN.

Madame, voilà Sganarelle qui sçait pourquoi je suis parti.

SGANARELLE *bas à Dom Juan.*

Moi, Monsieur? Je n'en sçais rien, s'il vous plaît.

D. ELVIRE.

Hé bien, Sganarelle, parlez. Il n'importe de quelle bouche j'entende ses raisons.

D. JUAN *faisant signe à Sganarelle d'approcher.*

Allons, parle donc à madame.

SGANARELLE *bas à Dom Juan.*

Que voulez-vous que je dise?

D. ELVIRE.

Approchez, puisqu'on le veut ainsi; & me dites un peu les causes d'un départ si promt.

D. JUAN.

Tu ne répondras pas?

SGANARELLE *bas à Dom Juan.*

Je n'ai rien à répondre. Vous vous moquez de votre serviteur.

D. JUAN.

Veux-tu répondre, te dis-je?

SGANARELLE.

Madame . . . .

D. ELVIRE.

Quoi?

SGANARELLE *se retournant vers son maître.*

Monsieur.

D. JUAN *en le menaçant.*

Si . . . .

SGANARELLE.

Madame, les conquérans, Alexandre, & les autres mondes sont cause de notre départ. Voilà, Monsieur, tout ce que je puis dire.

D. ELVIRE.

Vous plaît-il, Dom Juan, nous éclaircir ces beaux mystéres?

D. JUAN.

Madame, à vous dire la vérité . . . .

D. ELVIRE.

Ah! Que vous sçavez mal vous défendre pour un homme de cour, & qui doit être accoutumé à ces sortes de choses! J'ai pitié de vous voir la confusion que vous avez. Que ne vous armez-vous le front d'une noble effronterie? Que ne

me jurez-vous que vous êtes toujours dans les mêmes ſentimens pour moi, que vous m'aimez toujours avec une ardeur ſans égale, & que rien n'eſt capable de vous détacher de moi, que la mort? Que ne me dites-vous que des affaires de la derniére conſéquence vous ont obligé à partir ſans m'en donner avis; qu'il faut que, malgré vous, vous demeuriez ici quelque tems, & que je n'ai qu'à m'en retourner d'où je viens, aſſûrée que vous ſuivrez mes pas le plûtôt qu'il vous ſera poſſible; qu'il eſt certain que vous brûlez de me rejoindre, & qu'éloigné de moi, vous ſouffrez ce que ſouffre un corps qui eſt ſéparé de ſon ame? Voilà comme il faut vous défendre, & non pas être interdit comme vous êtes.

D. JUAN.

Je vous avoue, Madame, que je n'ai point le talent de diſſimuler, & que je porte un cœur ſincére. Je ne vous dirai point que je ſuis toujours dans les mêmes ſentimens pour vous, & que je brûle de vous rejoindre, puiſqu'enfin il eſt aſſûré que je ne ſuis parti que pour vous fuir; non point par les raiſons que vous pouvez vous figurer, mais par un pur motif de conſcience, & pour ne croire pas qu'avec vous davantage je puiſſe vivre ſans péché. Il m'eſt venu des ſcrupules, Madame, & j'ai ouvert les yeux de l'ame ſur ce que je faiſois. J'ai fait réflexion que, pour vous épouſer, je vous ai dérobée à la clôture d'un couvent, que vous avez rompu des vœux qui vous engageoient autre part, & que le Ciel eſt fort jaloux de ces ſortes de choſes. Le repentir m'a pris, & j'ai craint le courroux céleſte. J'ai crû que notre mariage n'étoit qu'un adultére déguiſé, qu'il nous attireroit

quelque disgrace d'en haut, & qu'enfin, je devois tâcher de vous oublier, & vous donner moyen de retourner à vos premiéres chaînes. Voudriez-vous, Madame, vous opposer à une si sainte pensée, & que j'allasse, en vous retenant, me mettre le Ciel sur les bras? Que par....

D. ELVIRE.

Ah! Scélérat, c'est maintenant que je te connois tout entier, &, pour mon malheur, je te connois lorsqu'il n'en est plus tems, & qu'une telle connoissance ne peut plus me servir qu'à me désespérer; mais sçache que ton crime ne demeurera pas impuni, & que le même Ciel dont tu te joues, me sçaura venger de ta perfidie.

D. JUAN.

Madame....

D. ELVIRE.

Il suffit. Je n'en veux pas oüir davantage, & je m'accuse même d'en avoir trop entendu. C'est une lâcheté que de se faire expliquer trop sa honte; &, sur de tels sujets, un noble cœur, au premier mot, doit prendre son parti. N'attend pas que j'éclate ici en reproches & en injures; non, non, je n'ai point un courroux à s'exhaler en paroles vaines, & toute sa chaleur se réserve pour sa vengeance. Je te le dis encore, le Ciel te punira, perfide, de l'outrage que tu me fais; &, si le Ciel n'a rien que tu puisses appréhender, appréhende du moins la colére d'une femme offensée.

SCENE IV.

D. JUAN, SGANARELLE.

SGANARELLE *à part.*

SI le remords le pouvoit prendre.

D. JUAN, *après un moment de réflexion.*

Allons ſonger à l'exécution de notre entrepriſe amoureuſe.

SGANARELLE *ſeul.*

Ah! Quel abominable maître, me vois-je obligé de ſervir!

Fin du premier Acte.





Blondel Invenit — Joullain Sculpsit

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

CHARLOTTE, PIERROT.

CHARLOTTE.

VOTRE dinſe, Piarrot, tu t'es trouvé là bien à point.

PIERROT.

Parguienne, il ne s'en eſt pas fallu l'épaiſſeur d'une éplingue, qu'ils ne ſe ſayant nayés tous deux.

CHARLOTTE.

C'eſt donc le coup de vent d'à matin qui les avoit renvarſés dans la mar ?

PIERROT.

Aga, quien, Charlotte, je m'en vas te conter tout fin drait comme cela eſt venu; car, comme dit l'autre, je les ai le premier aviſés, aviſés le premier je les ai. Enfin donc, j'étions ſur le bord de la mar, moi & le gros Lucas, & je nous amuſions à batifoler avec des mottes de tarre que je nous jeſquions à la tête; car, comme tu ſçais bian, le gros Lucas aime à batifoler, & moi, par fouas, je batifole itou. En batifolant donc, piſque batifoler y a, j'ai apperçû de tout loin

queuque choſe qui grouilloit dans gliau, & qui venoit comme envars nous par ſecouſſe. Je voyois cela fixiblement, pis tout d'un coup je voyois que je ne voyois plus rian. Hé, Lucas, ç'ai-je fait, je penſe que vlà des hommes qui nagiant là-bas. Voire, ce m'a-t'il fait, t'as été au trépaſſement d'un chat, t'as la vûë trouble. Par ſanguienne, ç'ai-je fait, je n'ai point la vûë trouble, ce ſont des hommes. Point du tout, ce m'a-t'il fait, t'as la barluë. Veux-tu gager, ç'ai-je fait, que je n'ai point la barluë, ç'ai-je fait, & que ce ſont deux hommes, ç'ai-je fait, qui nagiant droit ici, ç'ai-je fait? Morguienne, ce m'a-t'il fait, je gage que non. Oh ça, ç'ai-je fait, veux-tu gager dix ſols que ſi? Je le veux bian, ce m'a-t'il fait, & pour te montrer, vlà argent ſu jeu, ce m'a-t'il fait. Moi, je n'ai point été ni fou ni étourdi, j'ai bravement bouté à tarre quatre piéces tapées & cinq ſols en doubles, jerniguienne auſſi hardiment que ſi j'avois avalé un varre de vin; car je ſis hazardeux moi, & je vas à la débandade. Je ſçavois bian ce que je faiſois pourtant. Queuque gniais! Enfin donc, je n'avons pas putôt eu gagé que j'avons vû les deux hommes tout à plain, qui nous faiſiant ſigne de les aller querir, & moi de tirer les enjeux. Allons, Lucas, c'ai-je-dit, tu vois bian qu'ils nous appellont; allons vîte à leu ſecours. Non, ce m'a-t'il dit, ils m'ont fait pardre. Oh donc, tanquia, qu'à la par fin, pour le faire court, je l'ai tant sarmonné, que je nous ſommes boutés dans une barque, & pis j'avons tant fait cahin, caha, que je les avons tirés de gliau, & pis je les avons menés cheux nous auprès du feu, & pis ils ſe ſant dépouillés tout nuds pour ſe ſécher, & pis il y en eſt venu

venu encore deux de la même bande qui s'équiant ſauvés tout ſeuls, & pis Mathurine eſt arrivée là à qui l'en a fait les doux yeux. Vlà juſtement, Charlotte, comme tout ça s'eſt fait.

CHARLOTTE.

Ne m'as tu pas dit, Piarrot, qu'il y en a un qu'eſt bien pu mieux fait que les autres?

PIERROT.

Oui, c'eſt le maître. Il faut que ce ſoit queuque gros monſieu, car il a du dor à ſon habit tout de pis le haut juſqu'en bas, & ceux qui le ſervent ſont des monſieux euxmêmes, & ſtapandant, tout gros monſieu qu'il eſt, il feroit par ma fiqué nayé ſi je n'aviomme été là.

CHARLOTTE.

Ardez un peu.

PIERROT.

Oh! Parquienne, ſans nous, il en avoit pour ſa maine de fêves.

CHARLOTTE.

Eſt-il encore cheux toi tout nud, Piarrot?

PIERROT.

Nannain, ils l'avont r'habillé tout devant nous. Mon guieu, je n'en avois jamais vû s'habiller. Que d'hiſtoires & d'engingorniaux boutont ces meſſieux-là les courtiſans! Je me pardrois là-dedans, pour moi, & j'étois tout ébobi de voir ça. Quien, Charlotte, ils avont des cheveux qui ne tenont point à leu tête; & ils boutont ça, après tout, comme un gros bonnet de filace. Ils ant des chemiſes qui ant des manches où j'entrerions tout brandis toi & moi. En glieu d'haut-de-chauſſe,

ils portont un garderobe auſſi large que d'ici à pâque; en glieu de pourpoint, de petites braſſiéres, qui ne leu venont pas juſqu'au brichet, & en glieu de rabats, un grand mouchoir de cou à réziau, aveuc quatre groſſes houpes de linge qui leu pendont ſur l'eſtomaque. Ils avont itou d'autres petits rabats au bout des bras, & de grands entonnois de paſſement aux jambes, &, parmi tout ça, tant de rubans, tant de rubans, que c'eſt une vraye piquié. Ignia pas juſqu'aux ſouliers qui n'en ſoient farcis tout de pis un bout juſqu'à l'autre; & ils ſont faits d'eune façon que je me romprois le cou aveuc.

CHARLOTTE.

Par ma fi, Piarrot, il faut que j'aille voir un peu ça.

PIERROT.

Oh! Acoute un peu auparavant, Charlotte. J'ai queuque autre choſe à te dire, moi.

CHARLOTTE.

Hé bian, di, qu'eſt-ce que c'eſt?

PIERROT.

Vois-tu, Charlotte, il faut, comme dit l'autre, que je débonde mon cœur. Je t'aime, tu le ſçais bian, & je ſommes pour être mariés enſemble, mais marguienne, je ne ſuis point ſatisfait de toi.

CHARLOTTE.

Quement? Qu'eſt-ce que c'eſt donc qu'ilia?

PIERROT.

Ilia que tu me chagraines l'eſprit franchement.

CHARLOTTE.

Et quement donc?

PIERROT.

Tétiguienne, tu ne m'aimes point.

CHARLOTTE.

Ah, ah! N'eſt-ce que ça?

PIERROT.

Oui, ce n'eſt que ça, & c'eſt bian aſſez.

CHARLOTTE.

Mon guieu, Piarrot, tu me viens toujou dire la même choſe.

PIERROT.

Je te dis toujou la même choſe, parce que c'eſt toujou la même choſe, & ſi ce n'étoit pas toujou la même choſe, je ne te dirois pas toujou la même choſe.

CHARLOTTE.

Mais, qu'eſt-ce qu'il te faut? Que veux-tu?

PIERROT.

Jerniguienne, je veux que tu m'aimes.

CHARLOTTE.

Eſt-ce que je ne t'aime pas?

PIERROT.

Non, tu ne m'aimes pas, & ſi je fais tout ce que je pis pour ça. Je t'achette, ſans reproche, des rubans à tous les marciers qui paſſont; je me romps le cou à t'aller dénicher des marles; je fais jouer pour toi les vielleux quand ce vient ta fête, & tout ça comme ſi je me frappois la tête contre un mur. Vois-tu, ça n'eſt ni biau ni honnête de n'aimer pas les gens qui nous aimont.

CHARLOTTE.

Mais, mon guieu, je t'aime auſſi.

PIERROT.

Oui, tu m'aimes d'une belle dégaîne !

CHARLOTTE.

Quement veux-tu donc qu'on fasse ?

PIERROT.

Je veux que l'on fasse comme l'en fait, quand l'en aime comme il faut.

CHARLOTTE.

Ne t'aimai-je pas aussi comme il faut?

PIERROT.

Non. Quand ça est, ça se voit, & l'en fait mille petites singeries aux personnes quand on les aime du bon du cœur. Regarde la grosse Thomasse comme elle est assottée du jeune Robain, alle est toujou autour de li à l'agacer, & ne le laisse jamais en repos. Toujou al li fait queuque niche, ou li baille queuque taloche en passant; & l'autre jour qu'il étoit assis sur un escabiau, al fut le tirer de dessous li, & le fit cheoir tout de son long par tarre. Jarni vlà où l'en voit les gens qui aimont; mais toi, tu ne me dis jamais mot, t'est toujou là comme eune vraye souche de bois, & je passerois vingt fois devant toi, que tu ne te grouillerois pas pour me bailler le moindre coup, ou me dire la moindre chose. Ventreguienne, ça n'est pas bian, après tout; & t'es froide pour les gens.

CHARLOTTE.

Que veux-tu que j'y fasse? C'est mon himeur, & je ne me pis refondre.

PIERROT.

Ignia himeur qui tienne. Quand en a de l'amiquié pour les

perſonnes, l'en en baille toujou queuque petite ſignifiance.

CHARLOTTE.

Enfin, je t'aime tout autant que je pis, & ſi tu n'es pas content de ça, tu n'as qu'à en aimer queuque autre.

PIERROT.

Hé bien! Vlà pas mon compte? Têtigué, ſi tu m'aimois, me dirois tu ça?

CHARLOTTE.

Pourquoi me viens-tu auſſi tarabuſter l'eſprit?

PIERROT.

Morgué, queu mal te fais-je? Je ne te demande qu'un peu d'amiquié.

CHARLOTTE.

Hé bian, laiſſe faire auſſi, & ne me preſſe point tant. Peut-être que ça viendra tout d'un coup ſans y ſonger.

PIERROT.

Touche donc là, Charlotte.

CHARLOTTE *donnant ſa main.*

Hé bian, quien.

PIERROT.

Promets-moi donc que tu tâcheras de m'aimer davantage.

CHARLOTTE.

J'y ferai tout ce que je pourrai, mais il faut que ça vienne de lui-même. Piarrot, eſt-ce là ce monſieu?

PIERROT.

Oui, le vlà.

CHARLOTTE.

Ah! Mon guieu qu'il eſt genti, & que ç'auroit été dom-

mage qu'il eût été nayé.

PIERROT.

Je revians tout à l'heure ; je m'en vas boire chopaine, pour me rebouter tant ſoit peu de la fatigue que j'ais euë.

SCENE II.

DOM JUAN, SGANARELLE, CHARLOTTE *dans le fond du théatre.*

D. JUAN.

NOus avons manqué notre coup, Sganarelle, & cette bouraſque imprévûë a renverſé avec notre barque le projet que nous avions fait; mais, à te dire vrai, la payſanne que je viens de quitter répare ce malheur, & je lui ai trouvé des charmes qui effacent de mon eſprit tout le chagrin que me donnoit le mauvais ſuccès de notre entrepriſe. Il ne faut pas que ce cœur m'échape, & j'y ai déja jetté des diſpoſitions à ne pas me ſouffrir long-tems pouſſer des ſoupirs.

SGANARELLE.

Monſieur, j'avoue que vous m'étonnez. A peine ſommesnous échapés d'un péril de mort, qu'au lieu de rendre graces au Ciel de la pitié qu'il a daigné prendre de nous, vous travaillez tout de nouveau à attirer ſa colére par vos fantaiſies accoutumées, & vos amours cr . . . .

[*Dom Juan prend un air menaçant.*]

Paix, coquin que vous êtes, vous ne ſçavez ce que vous dites, & monſieur ſçait ce qu'il fait. Allons.

D. JUAN *appercevant Charlotte.*

Ah, ah! D'où ſort cette autre payſanne, Sganarelle? As-tu rien vû de plus joli, & ne trouves-tu pas, dis-moi, que celle-ci vaut bien l'autre?

SGANARELLE.

[*à part.*]

Aſſûrément. Autre piéce nouvelle.

D. JUAN *à Charlotte.*

D'où me vient, la belle, une rencontre ſi agréable? Quoi! Dans ces lieux champêtres, parmi ces arbres & ces rochers, on trouve des perſonnes faites comme vous êtes?

CHARLOTTE.

Vous voyez, Monſieu.

D. JUAN.

Etes-vous de ce village?

CHARLOTTE.

Oui, Monſieu.

D. JUAN.

Et vous y demeurez?

CHARLOTTE.

Oui, Monſieu.

D. JUAN.

Vous vous appellez?

CHARLOTTE.

Charlotte, pour vous ſervir.

D. JUAN.

Ah! La belle perſonne, & que ſes yeux ſont pénétrans!

CHARLOTTE.

Monſieu, vous me rendez toute honteuſe.

D. JUAN.

Ah! N'ayez point de honte d'entendre dire vos vérités. Sganarelle, qu'en dis-tu? Peut-on rien voir de plus agréable? Tournez-vous un peu, s'il vous plaît. Ah! Que cette taille eſt jolie! Hauſſez un peu la tête, de grace. Ah! Que ce viſage eſt mignon! Ouvrez vos yeux entiérement. Ah! Qu'ils ſont beaux! Que je voye un peu vos dents, je vous prie. Ah! Qu'elles ſont amoureuſes, & ces lévres appétiſſantes. Pour moi, je ſuis ravi, & je n'ai jamais vû une ſi charmante perſonne.

CHARLOTTE.

Monſieu, cela vous plaît à dire, & je ne ſçai pas ſi c'eſt pour vous railler de moi.

D. JUAN.

Moi, me railler de vous? Dieu m'en garde! Je vous aime trop pour cela, & c'eſt du fond du cœur que je vous parle.

CHARLOTTE.

Je vous ſuis bien obligée, ſi ça eſt.

D. JUAN.

Point du tout, vous ne m'êtes point obligée de tout ce que je dis; & ce n'eſt qu'à votre beauté que vous en êtes redevable.

CHARLOTTE.

Monſieu, tout ça eſt trop bian dit pour moi, & je n'ai pas d'eſprit pour vous répondre.

D. JUAN.

D. JUAN.

Sganarelle, regarde un peu ſes mains.

CHARLOTTE.

Fi, Monſieu, elles ſont noires comme je ne ſçai quoi.

D. JUAN.

Ah! Que dites vous là? Elles ſont les plus blanches du monde, ſouffrez que je les baiſe, je vous prie.

CHARLOTTE.

Monſieu, c'eſt trop d'honneur que vous me faites, &, ſi j'avois ſçû ça tantôt, je n'aurois pas manqué de les laver avec du ſon.

D. JUAN.

Hé dites-moi un peu, belle Charlotte, vous n'êtes pas mariée ſans doute?

CHARLOTTE.

Non, Monſieu; mais je dois bien-tôt l'être avec Piarrot, le fils de la voiſine Simonette.

D. JUAN.

Quoi! Une perſonne comme vous ſeroit la femme d'un ſimple payſan! Non, non, c'eſt profaner tant de beautés, & vous n'êtes pas née pour demeurer dans un village. Vous méritez ſans doute une meilleure fortune, & le Ciel qui le connoît bien, m'a conduit ici tout exprès pour empêcher ce mariage, & rendre juſtice à vos charmes; car enfin, belle Charlotte, je vous aime de tout mon cœur, & il ne tiendra qu'à vous que je vous arrache de ce miſérable lieu, & que je vous mette dans l'état où vous méritez d'être. Cet amour eſt bien promt ſans doute; mais quoi, c'eſt un

effet, Charlotte, de votre grande beauté, & l'on vous aime autant en un quart d'heure, qu'on feroit une autre en six mois.

CHARLOTTE.

Aussi vrai, Monsieu, je ne sçai comment faire quand vous parlez. Ce que vous dites me fait aise, & j'aurois toutes les envies du monde de vous croire; mais on m'a toujou dit qu'il ne faut jamais croire les monsieux, & que vous autres courtisans êtes des enjoleux, qui ne songez qu'à abuser les filles.

D. JUAN.

Je ne suis pas de ces gens-là.

SGANARELLE *à part.*

Il n'a garde.

CHARLOTTE.

Voyez-vous, Monsieu? Il n'y a pas plaisir à se laisser abuser. Je suis une pauvre paysanne; mais j'ai l'honneur en recommandation, & j'aimerois mieux me voir morte, que de me voir déshonorée.

D. JUAN.

Moi, j'aurois l'ame assez méchante pour abuser une personne comme vous? Je serois assez lâche pour vous déshonorer? Non, non, j'ai trop de conscience pour cela. Je vous aime, Charlotte, en tout bien & en tout honneur; &, pour vous montrer que je dis vrai, sçachez que je n'ai point d'autre dessein que de vous épouser. En voulez-vous un plus grand témoignage? M'y voilà prêt, quand vous voudrez; & je prends à témoin l'homme que voilà, de la parole que je vous donne.

SGANARELLE.

Non, non, ne craignez point. Il ſe mariera avec vous tant que vous voudrez.

D. JUAN.

Ah! Charlotte, je vois bien que vous ne me connoiſſez pas encore. Vous me faites grand tort de juger de moi par les autres, &, s'il y a des fourbes dans le monde, des gens qui ne cherchent qu'à abuſer des filles, vous devez me tirer du nombre, & ne pas mettre en doute la ſincérité de ma foi; & puis votre beauté vous aſſûre de tout. Quand on eſt faite comme vous, on doit être à couvert de toutes ces ſortes de craintes; vous n'avez point l'air, croyez-moi, d'une perſonne qu'on abuſe; &, pour moi, je l'avouë, je me percerois le cœur de mille coups, ſi j'avois eu la moindre penſée de vous trahir.

CHARLOTTE.

Mon Dieu! Je ne ſçais ſi vous dites vrai, ou non; mais vous faites que l'on vous croit.

D. JUAN.

Lorſque vous me croirez, vous me rendrez juſtice aſſûrément, & je vous réïtére encore la promeſſe que je vous ai faite. Ne l'acceptez-vous pas, & ne voulez-vous pas conſentir à être ma femme?

CHARLOTTE.

Oui, pourvû que ma tante le veuille.

D. JUAN.

Touchez donc-là, Charlotte, puiſque vous le voulez bien de votre part.

CHARLOTTE.

Mais au moins, Monſieu, ne m'allez pas tromper, je vous prie, il y auroit de la conſcience à vous, & vous voyez comme j'y vais à la bonne foi.

D. JUAN.

Comment? Il ſemble que vous doutiez encore de ma ſincérité. Voulez-vous que je faſſe des ſermens épouvantables? Que le Ciel . . . .

CHARLOTTE.

Mon Dieu! Ne jurez point, je vous crois.

D. JUAN.

Donnez-moi donc un petit baiſer pour gage de votre parole.

CHARLOTTE.

Oh, Monſieur, attendez que je ſoyons mariés, je vous prie. Après ça, je vous baiſerai tant que vous voudrez.

D. JUAN.

Hé bien, belle Charlotte, je veux tout ce que vous voulez; abandonnez-moi ſeulement votre main, & ſouffrez que, par mille baiſers, je lui exprime le raviſſement où je ſuis.

SCENE III.

DOM JUAN, SGANARELLE, PIERROT, CHARLOTTE.

PIERROT *pouſſant D. Juan qui baiſe la main de Charlotte.*

TOut doucement, Monſieu, tenez-vous, s'il vous plaît. Vous vous échauffez trop, & vous pourriez gagner la puréſie.

D. JUAN *repoussant rudement Pierrot.*

Qui m'améne cet impertinent?

PIERROT *se mettant entre D. Juan & Charlotte.*

Je vous dis qu'ou vous tégniez, & qu'ou ne carressiais point nos accordées.

D. JUAN *repoussant encore Pierrot.*

Ah! Que de bruit!

PIERROT.

Jerniguienne, ce n'est pas comme ça qu'il faut pousser les gens.

CHARLOTTE *prenant Pierrot par le bras.*

Et laisse-le faire aussi, Piarrot.

PIERROT.

Quement, que je le laisse faire? Je ne veux pas moi.

D. JUAN.

Ah!

PIERROT.

Tétiguenne, parce qu'ous êtes monsieu, vous viendrez caresser nos femmes à notre barbe? Allez vs-en caresser les vôtres.

D. JUAN.

Hé?

PIERROT.

Hé? [*D. Juan lui donne un soufflet.*] Tétigué, ne me frappez pas. [*autre soufflet.*] Oh, jernigué. [*autre soufflet.*] Ventregué. [*autre soufflet.*] Palsangué, morguienne, ça n'est pas bian de battre les gens, & ce n'est pas-là la récompense de vs-avoir sauvé d'être nayé.

CHARLOTTE.

Piarrot, ne te fâche point.

PIERROT.

Je me veux fâcher, & t'es une vilaine, toi, d'endurer qu'on te cajole.

CHARLOTTE.

Oh! Piarrot, ce n'est pas ce que tu penses. Ce monsieu veut m'épouser, & tu ne dois pas te bouter en colére.

PIERROT.

Quement? Jerni, tu m'es promise.

CHARLOTTE.

Ça ni fait rien, Piarrot. Si tu m'aimes, ne dois-tu pas être bien aise que je devienne madame?

PIERROT.

Jernigué, non. J'aime mieux te voir crevée que de te voir à un autre.

CHARLOTTE.

Va, va, Piarrot, ne te mets point en peine. Si je sis madame, je te serai gagner queuque chose, & tu apporteras du beurre & du fromage cheux nous.

PIERROT.

Ventreguenne, je gni en porterai jamais, quand tu m'en pairais deux fois autant. Est-ce donc comme ça que t'écoutes ce qu'il te dit? Morguenne, si j'avois sçû ça tantôt, je me serois bian gardé de le tirer de gliau, & je gli aurois baillé un bon coup d'aviron sur la tête.

D. JUAN *s'approchant de Pierrot pour le frapper.*

Qu'est-ce que vous dites?

PIERROT *se mettant derriére Charlotte.*

Jerniguenne, je ne crains parsonne.

D. JUAN *passant du côté où est Pierrot.*

Attendez-moi un peu.

PIERROT *repassant de l'autre côté.*

Je me moque de tout, moi.

D. JUAN *courant après Pierrot.*

Voyons cela.

PIERROT *se sauvant encore derriére Charlotte.*

J'en avons bien vû d'autres.

D. JUAN.

Ouais.

SGANARELLE.

Hé, Monsieur, laissez-là ce pauvre misérable. C'est conscience de le battre.

[*à Pierrot, en se mettant entre lui & D. Juan.*]

Ecoute, mon pauvre garçon, retire toi, & ne lui di rien.

PIERROT *passant devant Sganarelle, & regardant fiérement D. Juan.*

Je veux lui dire, moi.

D. JUAN *levant la main pour donner un soufflet à Pierrot.*

Ah! Je vous apprendrai....

[*Pierrot baisse la tête, & Sganarelle reçoit le soufflet.*]

SGANARELLE *regardant Pierrot.*

Peste soit du marousle?

D. JUAN *à Sganarelle.*

Te voilà payé de ta charité.

PIERROT.

Jarni, je vas dire à ſa tante tout ce ménage-ci.

SCENE IV.

DOM JUAN, CHARLOTTE, SGANARELLE.

D. JUAN *à Charlotte.*

ENfin, je m'en vais être le plus heureux de tous les hommes, & je ne changerois pas mon bonheur contre toutes les choſes du monde. Que de plaiſirs quand vous ſerez ma femme, & que . . . .

SCENE V.

DOM JUAN, MATHURINE, CHARLOTTE, SGANARELLE.

SGANARELLE *appercevant Mathurine.*

AH, ah!

MATHURINE *à D. Juan.*

Monſieu, que faites-vous donc là avec Charlotte? eſt-ce que vous lui parlez d'amour auſſi?

D. JUAN *bas à Mathurine.*

Non. Au contraire, c'eſt elle qui me témoignoit une envie d'être ma femme, & je lui répondois que j'étois engagé à vous.

CHARLOTTE *à D. Juan.*

Qu'eſt-ce que c'eſt donc que vous veut Mathurine?

D. JUAN

D. JUAN *bas à Charlotte.*

Elle est jalouse de me voir vous parler, & voudroit bien que je l'épousasse; mais je lui dis que c'est vous que je veux.

MATHURINE.

Quoi, Charlotte .....

D. JUAN *bas à Mathurine.*

Tout ce que vous lui direz sera inutile, elle s'est mis cela dans la tête.

CHARLOTTE.

Quement donc, Mathurine .....

D. JUAN *bas à Charlotte.*

C'est en vain que vous lui parlerez, vous ne lui ôterez pas cette fantaisie.

MATHURINE.

Est-ce que ....

D. JUAN *bas à Mathurine.*

Il n'y a pas moyen de lui faire entendre raison.

CHARLOTTE.

Je voudrois ....

D. JUAN *bas à Charlotte.*

Elle est obstinée comme tous les diables.

MATHURINE.

Vramant ....

D. JUAN *bas à Mathurine.*

Ne lui dites rien, c'est une folle.

CHARLOTTE.

Je pense ....

D. JUAN *bas à Charlotte.*

Laissez-la là, c'est une extravagante.

MATHURINE.

Non, non, il faut que je lui parle.

CHARLOTTE.

Je veux voir un peu ses raisons.

MATHURINE.

Quoi....

D. JUAN *bas à Mathurine.*

Je gage qu'elle va vous dire que je lui ai promis de l'épouser.

CHARLOTTE.

Je....

D. JUAN *bas à Charlotte.*

Gageons qu'elle vous soutiendra que je lui ai donné parole de la prendre pour femme.

MATHURINE.

Holà, Charlotte, ça n'est pas bian de courir sur le marché des autres.

CHARLOTTE.

Ça n'est pas honnête, Mathurine, d'être jalouse que monsieu me parle.

MATHURINE.

C'est moi que monsieu a vû la premiere.

CHARLOTTE.

S'il vous a vû la premiere, il m'a vû la seconde, & m'a promis de m'épouser.

D. JUAN *bas à Mathurine.*

Hé bien, que vous ai-je dit?

MATHURINE *à Charlotte.*

Je vous baise les mains; c'est moi, & non pas vous qu'il a promis d'épouser.

D. JUAN *bas à Charlotte.*

N'ai-je pas deviné?

CHARLOTTE.

A d'autres, je vous prie; c'est moi, vous dis-je.

MATHURINE.

Vous vous moquez des gens; c'est moi, encore un coup.

CHARLOTTE.

Le vlà qui est pour le dire, si je n'ai pas raison.

MATHURINE.

Le vlà qui est pour me démentir, si je ne dis pas vrai.

CHARLOTTE.

Est-ce, Monsieu, que vous lui avez promis de l'épouser?

D. JUAN *bas à Charlotte.*

Vous vous raillez de moi.

MATHURINE.

Est-il vrai, Monsieu, que vous lui avez donné parole d'être son mari?

D. JUAN *bas à Mathurine.*

Pouvez-vous avoir cette pensée?

CHARLOTTE.

Vous voyez qu'al le soutient.

D. JUAN *bas à Charlotte.*

Laissez-la faire.

MATHURINE.

Vous êtes témoin comme al l'assûre.

D. JUAN *bas à Mathurine.*

Laissez-la dire.

CHARLOTTE.

Non, non, il faut sçavoir la vérité.

MATHURINE.

Il est question de juger ça.

CHARLOTTE.

Oui, Mathurine, je veux que Monsieu vous montre votre bec jaune.

MATHURINE.

Oui, Charlotte, je veux que Monsieu vous rende un peu camuse.

CHARLOTTE.

Monsieu, vuidez la querelle s'il vous plaît.

MATHURINE.

Mettez-nous d'accord, Monsieu.

CHARLOTTE *à Mathurine.*

Vous allez voir.

MATHURINE *à Charlotte.*

Vous allez voir vous-même.

CHARLOTTE *à Dom Juan.*

Dites.

MATHURINE *à Dom Juan.*

Parlez.

D. JUAN.

Que voulez-vous que je dise? Vous soutenez également

toutes deux que je vous ai promis de vous prendre pour femmes. Eſt-ce que chacune de vous ne ſçait pas ce qui en eſt, ſans qu'il ſoit néceſſaire que je m'explique davantage? Pourquoi m'obliger là-deſſus à des redites? Celle à qui j'ai promis effectivement, n'a-t-elle pas, en elle-même de quoi ſe moquer des diſcours de l'autre, & doit-elle ſe mettre en peine, pourvû que j'accompliſſe ma promeſſe? Tous les diſcours n'avancent point les choſes. Il faut faire & non pas dire, & les effets décident mieux que les paroles. Auſſi n'eſt-ce que par là que je vous veux mettre d'accord, & l'on verra quand je me marierai, laquelle des deux a mon cœur. [*bas à Mathurine.*] Laiſſez-lui croire ce qu'elle voudra. [*bas à Charlotte.*] Laiſſez-la ſe flater dans ſon imagination. [*bas à Mathurine.*] Je vous adore. [*bas à Charlotte.*] Je ſuis tout à vous [*bas à Mathurine.*] Tous les viſages ſont laids auprès du vôtre. [*bas à Charlotte.*] On ne peut plus ſouffrir les autres, quand on vous a vûë. [*haut.*] J'ai un petit ordre à donner, je viens vous retrouver dans un quart d'heure.

SCENE VI.

CHARLOTTE, MATHURINE, SGANARELLE.

CHARLOTTE *à Mathurine.*

JE ſuis celle qu'il aime au moins.

MATHURINE *à Charlotte.*

C'eſt moi qu'il épouſera.

SGANARELLE *arrêtant Charlotte & Mathurine.*

Ah! Pauvres filles que vous êtes, j'ai pitié de votre innocence, & je ne puis souffrir de vous voir courir à votre malheur. Croyez-moi l'une & l'autre, ne vous amusez point à tous les contes qu'on vous fait, & demeurez dans votre village.

SCENE VII.

D. JUAN, CHARLOTTE, MATHURINE, SGANARELLE.

D. JUAN *dans le fond du théatre, à part.*

JE voudrois bien sçavoir pourquoi Sganarelle ne me suit pas.

SGANARELLE.

Mon maître est un fourbe, il n'a dessein que de vous abuser, & en a bien abusé d'autres; c'est l'épouseur du genre

[*Il apperçoit Dom Juan.*]

humain, & ... Cela est faux, &, quiconque vous dira cela, vous lui devez dire qu'il en a menti. Mon maître n'est point l'épouseur du genre humain, il n'est point fourbe; il n'a pas dessein de vous tromper, & n'en a point abusé d'autres. Ah! Tenez, le voilà. Demandez-le plutôt à lui-même.

D. JUAN *regardant Sganarelle, & le soupçonnant d'avoir parlé.*

Oui?

SGANARELLE.

Monſieur, comme le monde eſt plein de médiſans, je vais audevant des choſes; & je leur diſois que, ſi quelqu'un leur venoit dire du mal de vous, elles ſe gardaſſent bien de le croire, & ne manquaſſent pas de lui dire qu'il en auroit menti.

D. JUAN.

Sganarelle.

SGANARELLE *à Charlotte & à Mathurine.*

Oui, monſieur eſt homme d'honneur, je le garantis tel.

D. JUAN.

Hon.

SGANARELLE.

Ce ſont des impertinens.

SCENE VIII.

D. JUAN, LA RAMÉE, CHARLOTTE, MATHURINE, SGANARELLE.

LA RAMÉE *bas à Dom Juan.*

Monſieur, je viens vous avertir qu'il ne fait pas bon ici pour vous.

D. JUAN.

Comment?

LA RAMÉE.

Douze hommes à cheval vous cherchent, qui doivent arriver ici dans un moment; je ne ſçais pas par quel moyen ils

peuvent vous avoir ſuivi; mais j'ai appris cette nouvelle d'un payſan qu'ils ont interrogé, & auquel ils vous ont dépeint. L'affaire preſſe, & le plutôt que vous pourrez ſortir d'ici, ſera le meilleur.

SCENE IX.

D. JUAN, CHARLOTTE, MATHURINE, SGANARELLE.

D. JUAN *à Charlotte & à Mathurine.*

UNe affaire preſſante m'oblige de partir d'ici; mais je vous prie de vous reſſouvenir de la parole que je vous ai donnée, & de croire que vous aurez de mes nouvelles avant qu'il ſoit demain au ſoir.

SCENE X.

DOM JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN.

COmme la partie n'eſt pas égale, il faut uſer de ſtratagême, & éluder adroitement le malheur qui me cherche. Je veux que Sganarelle ſe revête de mes habits, & moi....

SGANARELLE.

Monſieur, vous vous moquez. M'expoſer à être tué ſous vos habits, & ....

D. JUAN.

D. JUAN.

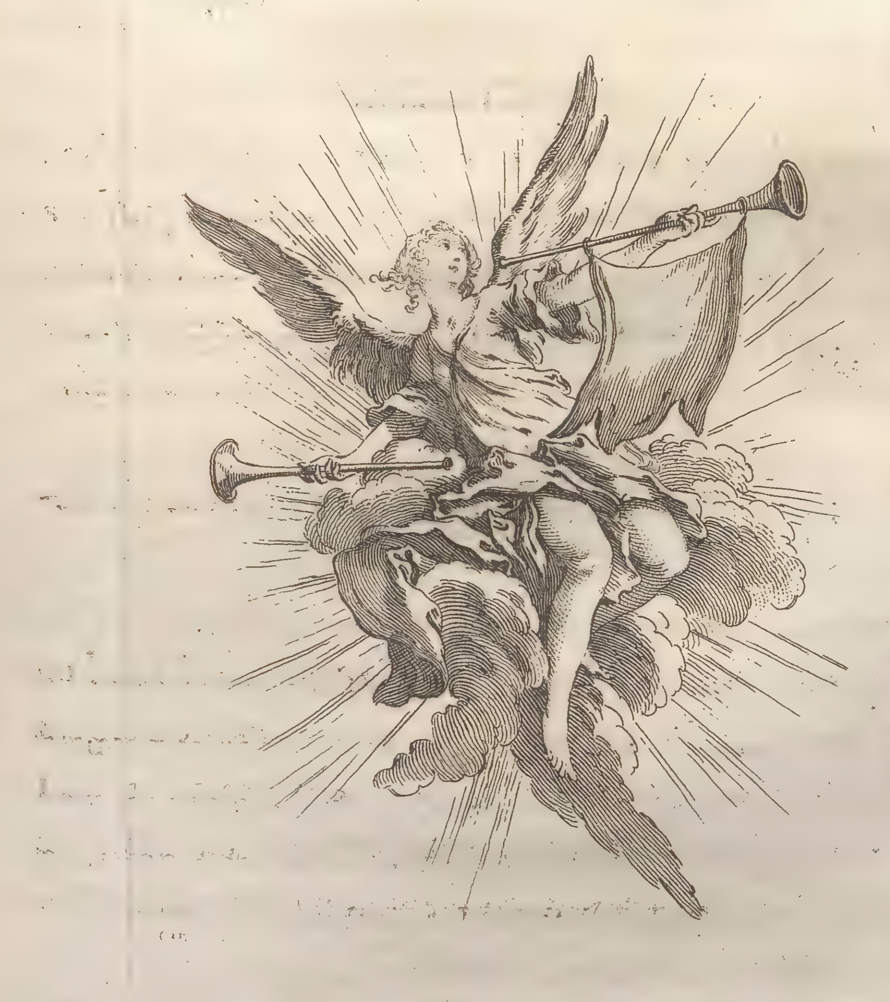
Allons vîte, c'eſt trop d'honneur que je vous fais; & bienheureux eſt le valet qui peut avoir la gloire de mourir pour ſon maître.

SGANARELLE.

[*ſeul.*]

Je vous remercie d'un tel honneur. O Ciel! Puiſqu'il s'agit de mort, fais-moi la grace de n'être point pris pour un autre.

Fin du ſecond Acte.





ACTE TROISIÉME.

SCENE PREMIERE.

DOM JUAN *en habit de campagne*, SGANARELLE *en médecin.*

SGANARELLE.



A foi, monſieur, avouez que j'ai eu raiſon, & que nous voilà l'un & l'autre déguiſés à merveille. Votre premier deſſein n'étoit point du tout à propos, & ceci nous cache mieux que tout ce que vous vouliez faire.

D. JUAN.

Il eſt vray que te voilà bien; & je ne ſçais où tu as été déterrer cet attirail ridicule.

SGANARELLE.

Oui? C'eſt l'habit d'un vieux médecin, qui a été laiſſé en gage au lieu où je l'ai pris, & il m'en a coûté de l'argent pour l'avoir. Mais ſçavez-vous, monſieur, que cet habit me met déjà en conſidération, que je ſuis ſalué des gens que je rencontre, & que l'on me vient conſulter ainſi qu'un habile homme?

D. JUAN.

Comment donc?

SGANARELLE.

Cinq ou ſix payſans ou payſannes, en me voyant paſſer, me ſont venus demander mon avis ſur différentes maladies.

D. JUAN.

Tu leur as répondu que tu n'y entendois rien.

SGANARELLE.

Moi? Point du tout. J'ai voulu ſoutenir l'honneur de mon habit; j'ai raiſonné ſur le mal, & leur ai fait des ordonnances à chacun.

D. JUAN.

Et quels remédes encore leur as-tu ordonnés?

SGANARELLE.

Ma foi, monſieur, j'en ai pris par où j'en ai pû attraper; j'ai fait mes ordonnances à l'avanture, & ce ſeroit une choſe plaiſante, ſi les malades guériſſoient, & qu'on m'en vînt remercier.

D. JUAN.

Et pourquoi non? Par quelle raiſon n'aurois-tu pas les mêmes priviléges qu'ont tous les autres médecins? Ils n'ont pas plus de part que toi aux guériſons des malades, & tout leur art eſt pure grimace. Ils ne font rien que recevoir la gloire des heureux ſuccès; & tu peux profiter, comme eux, du bonheur du malade, & voir attribuer à tes remédes tout ce qui peut venir des faveurs du hazard, & des forces de la nature.

SGANARELLE.

Comment, monſieur? Vous êtes auſſi impie en médecine?

D. JUAN.

C'eſt une des grandes erreurs qui ſoient parmi les hommes.

SGANARELLE.

Quoi ! Vous ne croyez pas au ſéné, ni à la caſſe, ni au vin émétique ?

D. JUAN.

Et pourquoi veux-tu que j'y croye ?

SGANARELLE.

Vous avez l'ame bien mécréante. Cependant vous voyez depuis un tems, que le vin émétique fait bruire ſes fuſeaux. Ses miracles ont converti les plus incrédules eſprits, & il n'y a pas trois ſemaines que j'en ai vû, moi qui vous parle, un effet merveilleux.

D. JUAN.

Et quel ?

SGANARELLE.

Il y avoit un homme qui, depuis ſix jours, étoit à l'agonie, on ne ſçavoit plus que lui ordonner, & tous les remédes ne faiſoient rien; on s'aviſa à la fin de lui donner de l'émétique.

D. JUAN.

Il réchapa, n'eſt-ce pas ?

SGANARELLE.

Non, il mourut.

D. JUAN.

L'effet eſt admirable.

SGANARELLE.

Comment ? Il y avoit ſix jours entiers qu'il ne pouvoit mou-

rir, & cela le fit mourir tout d'un coup. Voulez-vous rien de plus efficace ?

D. JUAN.

Tu as raiſon.

SGANARELLE.

Mais laiſſons-là la médecine où vous ne croyez point, & parlons des autres choſes; car cet habit me donne de l'eſprit, & je me ſens en humeur de diſputer contre vous. Vous ſçavez bien que vous me permettez les diſputes, & que vous ne me défendez que les remontrances.

D. JUAN.

Hé bien ?

SGANARELLE.

Je veux ſçavoir vos penſées à fonds, & vous connoître un peu mieux que je ne fais. Ça, quand voulez-vous mettre fin à vos débauches, & mener la vie d'un honnête homme ?

D. JUAN *léve la main pour lui donner un ſoufflet.*

Ah, maître ſot ! Vous allez d'abord aux remontrances.

SGANARELLE *en ſe reculant.*

Morbleu, je ſuis bien ſot en effet de vouloir m'amuſer à raiſonner avec vous ; faites tout ce que vous voudrez, il m'importe bien que vous vous perdiez ou non, & que ...

D. JUAN.

Tais-toi. Songeons à notre affaire. Ne ſerions-nous point égarés ? Appelle cet homme que voilà là bas, pour lui demander le chemin.

SCENE II.

DOM JUAN, SGANARELLE, FRANCISQUE.

SGANARELLE.

HOlà ho, l'homme. Ho, mon compere. Ho, l'ami. Un petit mot, s'il vous plaît. Enſeignez-nous un peu le chemin qui méne à la ville.

FRANCISQUE.

Vous n'avez qu'à ſuivre cette route; meſſieurs, & détourner à main droite quand vous ſerez au bout de la forêt. Mais je vous donne avis que vous devez vous tenir ſur vos gardes, & que, depuis quelque tems, il y a des voleurs ici autour.

D. JUAN.

Je te ſuis bien obligé, mon ami, & je te rends graces de tout mon cœur de ton bon avis.

SCENE III.

D. JUAN, SGANARELLE.

SGANARELLE.

AH! Monſieur, quel bruit, quel cliquetis!

D. JUAN *regardant dans la forêt.*

Que vois-je là? Un homme attaqué par trois autres! La par-

tie eſt trop inégale, & je ne dois pas ſouffrir cette lâcheté.

[*Il met l'épée à la main, & court au lieu du combat.*]

SCENE IV.

SGANARELLE *ſeul.*

MOn maître eſt un vray enragé d'aller ſe préſenter à un péril qui ne le cherche pas; mais, ma foi, le ſecours a ſervi, & les deux ont fait fuir les trois.

SCENE V.

DOM JUAN, DOM CARLOS, SGANARELLE *au fond du théatre.*

D. CARLOS *remettant ſon épée.*

ON voit, par la fuite de ces voleurs, de quel ſecours eſt votre bras. Souffrez, monſieur, que je vous rende graces d'une action ſi généreuſe, & que...

D. JUAN.

Je n'ai rien fait, monſieur, que vous n'euſſiez fait en ma place. Notre propre honneur eſt intéreſſé dans de pareilles avantures, & l'action de ces coquins étoit ſi lâche, que c'eût été y prendre part, que de ne s'y pas oppoſer. Mais par quelle rencontre vous êtes-vous trouvé entre leurs mains?

D. CARLOS.

Je m'étois, par hazard, égaré d'un frere, & de tous ceux de notre ſuite; &, comme je cherchois à les rejoindre, j'ai fait

rencontre de ces voleurs, qui d'abord ont tué mon cheval, & qui, sans votre valeur, en auroient fait autant de moi.

D. JUAN.

Votre dessein est-il d'aller du côté de la ville ?

D. CARLOS.

Oui, mais sans y vouloir entrer ; & nous nous voyons obligés, mon frere & moi, à tenir la campagne pour une de ces fâcheuses affaires qui réduisent les gentilshommes à se sacrifier eux & leur famille à la sévérité de leur honneur, puisqu'enfin le plus doux succès en est toujours funeste, & que, si l'on ne quitte pas la vie, on est contraint de quitter le royaume ; & c'est en quoi je trouve la condition d'un gentilhomme malheureuse, de ne pouvoir point s'assûrer sur toute la prudence & toute l'honnêteté de sa conduite, d'être asservi par les loix de l'honneur au déréglement de la conduite d'autrui, & de voir sa vie, son repos & ses biens dépendre de la fantaisie du premier téméraire, qui s'avisera de lui faire une de ces injures pour qui un honnête homme doit périr.

D. JUAN.

On a cet avantage qu'on fait courir le même risque, & passer aussi mal le tems à ceux qui prennent fantaisie de nous venir faire une offense de gayeté de cœur. Mais ne seroit-ce point une indiscrétion que de vous demander quelle peut être votre affaire ?

D. CARLOS.

La chose en est aux termes de n'en plus faire de secret ; &, lorsque l'injure a une fois éclaté ; notre honneur ne va point

à

à vouloir cacher notre honte, mais à faire éclater notre vengeance, & à publier même le dessein que nous en avons. Ainsi, monsieur, je ne feindrai point de vous dire que l'offense que nous cherchons à venger, est une sœur séduite & enlevée d'un couvent, & que l'auteur de cette offense est un Dom Juan Tenorio, fils de Dom Louis Tenorio. Nous le cherchons depuis quelques jours, & nous l'avons suivi ce matin sur le rapport d'un valet, qui nous a dit qu'il sortoit à cheval, accompagné de quatre ou cinq, & qu'il avoit pris le long de cette côte; mais tous nos soins ont été inutiles, & nous n'avons pû découvrir ce qu'il est devenu.

D. JUAN.

Le connoissez-vous, monsieur, ce Dom Juan dont vous parlez?

D. CARLOS.

Non, quant à moi. Je ne l'ai jamais vû, & je l'ai seulement oüi dépeindre à mon frere; mais la renommée n'en dit pas force bien, & c'est un homme dont la vie...

D. JUAN.

Arrêtez, monsieur, s'il vous plaît. Il est un peu de mes amis, & ce seroit à moi une espéce de lâcheté, que d'en oüir dire du mal.

D. CARLOS.

Pour l'amour de vous, monsieur, je n'en dirai rien du tout. C'est bien la moindre chose que je vous doive; après m'avoir sauvé la vie, que de me taire devant vous d'une personne que vous connoissez, lorsque je ne puis en parler sans en dire du mal; mais, quelque ami que vous lui soyez, j'ose

eſpérer que vous n'approuverez pas ſon action, & ne trouverez pas étrange que nous cherchions d'en prendre vengeance.

D. JUAN.

Au contraire, je vous y veux ſervir, & vous épargner des ſoins inutiles. Je ſuis ami de Dom Juan, je ne puis pas m'en empêcher; mais il n'eſt pas raiſonnable qu'il offenſe impunément des gentilshommes, & je m'engage à vous faire faire raiſon par lui.

D. CARLOS.

Et quelle raiſon peut-on faire à ces ſortes d'injures?

D. JUAN.

Toute celle que votre honneur peut ſouhaiter; &, ſans vous donner la peine de chercher Dom Juan davantage, je m'oblige à le faire trouver au lieu que vous voudrez, & quand il vous plaira.

D. CARLOS.

Cet eſpoir eſt bien doux, monſieur, à des cœurs offenſés; mais, après ce que je vous dois, ce me ſeroit une trop ſenſible douleur, que vous ſuſſiez de la partie.

D. JUAN.

Je ſuis ſi attaché à Dom Juan, qu'il ne ſçauroit ſe battre que je ne me batte auſſi; mais enfin, j'en réponds comme de moi-même, & vous n'avez qu'à dire quand vous voulez qu'il paroiſſe, & vous donne ſatisfaction.

D. CARLOS.

Que ma deſtinée eſt cruelle! Faut-il que je vous doive la vie, & que Dom Juan ſoit de vos amis!

SCENE VI.

DOM ALONSE, DOM CARLOS, D. JUAN, SGANARELLE.

D. ALONSE *parlant à ceux de ſa ſuite, ſans voir Dom Carlos ni Dom Juan.*

FAites boire là mes chevaux, & qu'on les améne après [*les appercevant tous deux.*] nous, je veux un peu marcher à piéd. O Ciel! Que vois-je ici? Quoi, mon frere, vous voilà avec notre ennemi mortel?

D. CARLOS.

Notre ennemi mortel?

D. JUAN *mettant la main ſur la garde de ſon épée.*

Oui, je ſuis Dom Juan, & l'avantage du nombre ne m'obligera pas à vouloir déguiſer mon nom.

D. ALONSE *mettant l'épée à la main.*

Ah! Traître, il faut que tu périſſes, &....

[*Sganarelle court ſe cacher.*]

D. CARLOS.

Ah! Mon frere, arrêtez. Je lui ſuis redevable de la vie; &, ſans le ſecours de ſon bras, j'aurois été tué par des voleurs que j'ai trouvés.

D. ALONSE.

Et voulez-vous que cette conſidération empêche notre vengeance? Tous les ſervices que nous rend une main ennemie, ne ſont d'aucun mérite pour engager notre ame; &, s'il faut

meſurer l'obligation à l'injure, votre reconnoiſſance, mon frere, eſt ici ridicule; &, comme l'honneur eſt infiniment plus précieux que la vie, c'eſt ne devoir rien proprement, que d'être redevable de la vie à qui nous a ôté l'honneur.

D. CARLOS.

Je ſçais la différence, mon frere, qu'un gentilhomme doit toujours mettre entre l'un & l'autre, & la reconnoiſſance de l'obligation n'éfface point en moi le reſſentiment de l'injure; mais ſouffrez que je lui rende ici ce qu'il m'a prêté, que je m'acquitte ſur le champ de la vie que je lui dois, par un délai de notre vengeance, & lui laiſſe la liberté de jouir durant quelques jours du fruit de ſon bienfait.

D. ALONSE.

Non, non, c'eſt hazarder notre vengeance que de la reculer, & l'occaſion de la prendre peut ne plus revenir. Le Ciel nous l'offre ici, c'eſt à nous d'en profiter. Lorſque l'honneur eſt bleſſé mortellement, on ne doit point ſonger à garder aucunes meſures; &, ſi vous répugnez à prêter votre bras à cette action, vous n'avez qu'à vous retirer, & laiſſer à ma main la gloire d'un tel ſacrifice.

D. CARLOS.

De grace, mon frere....

D. ALONSE.

Tous ces diſcours ſont ſuperflus; il faut qu'il meure.

D. CARLOS.

Arrêtez-vous, vous dis-je, mon frere. Je ne ſouffrirai point du tout qu'on attaque ſes jours, & je jure le Ciel que je le défendrai ici contre qui que ce ſoit, & je ſçaurai lui faire

un rempart de cette même vie qu'il a ſauvée ; &, pour adreſſer vos coups, il faudra que vous me perciez.

D. ALONSE.

Quoi! Vous prenez le parti de notre ennemi contre moi, & loin d'être ſaiſi à ſon aſpect des mêmes tranſports que je ſens, vous faites voir pour lui des ſentimens pleins de douceur?

D. CARLOS.

Mon frere, montrons de la modération dans une action légitime, & ne vengeons point notre honneur avec cet emportement que vous témoignez. Ayons du cœur dont nous ſoyons les maîtres, une valeur qui n'ait rien de farouche, & qui ſe porte aux choſes par une pure délibération de notre raiſon, & non point par le mouvement d'une aveugle colére. Je ne veux point, mon frére, demeurer redevable à mon ennemi, & je lui ai une obligation dont il faut que je m'acquitte, avant toutes choſes. Notre vengeance, pour être différée, n'en ſera pas moins éclatante ; au contraire, elle en tirera de l'avantage, & cette occaſion de l'avoir pû prendre, la fera paroître plus juſte aux yeux de tout le monde.

D. ALONSE.

O l'étrange foibleſſe, & l'aveuglement effroyable, d'hazarder ainſi les intérêts de ſon honneur pour la ridicule penſée d'une obligation chimérique!

D. CARLOS.

Non, mon frere, ne vous mettez pas en peine. Si je fais une faute, je ſçaurai bien la réparer, & je me charge de tout le ſoin de notre honneur; je ſçais à quoi il nous oblige, & cette

ſuſpenſion d'un jour que ma reconnoiſſance lui demande, ne ſera qu'augmenter l'ardeur que j'ai de le ſatisfaire. D. Juan, vous voyez que j'ai ſoin de vous rendre le bien que j'ai reçû de vous, & vous devez par là juger du reſte, croire que je m'acquitte avec même chaleur de ce que je dois, & que je ne ſerai pas moins éxact à vous payer l'injure que le bienfait. Je ne veux point vous obliger ici à expliquer vos ſentimens, & je vous donne la liberté de penſer à loiſir aux réſolutions que vous avez à prendre. Vous connoiſſez aſſez la grandeur de l'offenſe que vous nous avez faite, & je vous fais juge vous-même des réparations qu'elle demande. Il eſt des moyens doux pour nous ſatisfaire; il en eſt de violens & de ſanglans; mais enfin, quelque choix que vous faſſiez, vous m'avez donné parole de me faire faire raiſon par Dom Juan. Songez à me le faire, je vous prie, & vous reſſouvenez que, hors d'ici, je ne dois plus qu'à mon honneur.

D. JUAN.

Je n'ai rien exigé de vous, & vous tiendrai ce que j'ai promis.

D. CARLOS.

Allons, mon frere, un moment de douceur ne fait aucune injure à la ſévérité de notre devoir.

SCENE VII.

DOM JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN.

HOlà, hé, Sganarelle.

SGANARELLE *sortant de l'endroit où il étoit caché.*

Plaît-il?

D. JUAN.

Comment, coquin, tu fuis quand on m'attaque?

SGANARELLE.

Pardonnez-moi, monsieur, je viens seulement d'ici près. Je crois que cet habit, est purgatif, & que c'est prendre médecine que de le porter.

D. JUAN.

Peste soit l'insolent! Couvre au moins ta poltronnerie d'un voile plus honnête. Sçais-tu bien qui est celui à qui j'ai sauvé la vie?

SGANARELLE.

Moi? Non.

D. JUAN.

C'est un frere d'Elvire.

SGANARELLE.

Un...

D. JUAN.

Il est assez honnête homme, il en a bien usé, & j'ai regret d'avoir démêlé avec lui.

SGANARELLE.

Il vous ſeroit aiſé de pacifier toutes choſes.

D. JUAN.

Oui ; mais ma paſſion eſt uſée pour Done Elvire, & l'engagement ne compatit point avec mon humeur. J'aime la liberté en amour, tu le ſçais, & je ne ſçaurois me réſoudre à renfermer mon cœur entre quatre murailles. Je te l'ai dit vingt fois, j'ai une pente naturelle à me laiſſer aller à tout ce qui m'attire. Mon cœur eſt à toutes les belles ; & c'eſt à elles à le prendre tour à tour, & à le garder tant qu'elles le pourront. Mais quel eſt le ſuperbe édifice que je vois entre ces arbres ?

SGANARELLE.

Vous ne le ſçavez pas ?

D. JUAN.

Non vrayment.

SGANARELLE.

Bon, c'eſt le tombeau que le commandeur faiſoit faire lorſque vous les tuâtes.

D. JUAN.

Ah! Tu as raiſon. Je ne ſçavois pas que c'étoit de ce côté-ci qu'il étoit. Tout le monde m'a dit des merveilles de cet ouvrage, auſſi bien que de la ſtatuë du commandeur, & j'ai envie de l'aller voir.

SGANARELLE.

Monſieur, n'allez point là.

D. JUAN.

Pourquoi ?

SGA-

SGANARELLE.

Cela n'eſt pas civil, d'aller voir un homme que vous avez tué.

D. JUAN.

Au contraire, c'eſt une viſite dont je lui veux faire civilité, & qu'il doit recevoir de bonne grace, s'il eſt galant homme. Allons, entrons dedans.

[*Le tombeau s'ouvre, & l'on voit la ſtatuë du commandeur.*]

SGANARELLE.

Ah! Que cela eſt beau! Les belles ſtatuës! Le beau marbre! Les beaux piliers! Ah! Que cela eſt beau! Qu'en dites-vous, monſieur?

D. JUAN.

Qu'on ne peut voir aller plus loin l'ambition d'un homme mort; & ce que je trouve admirable, c'eſt qu'un homme qui s'eſt paſſé durant ſa vie d'une aſſez ſimple demeure, en veuille avoir une ſi magnifique, pour quand il n'en a plus que faire.

SGANARELLE.

Voici la ſtatuë du commandeur.

D. JUAN.

Parbleu, le voilà bon avec ſon habit d'empereur romain.

SGANARELLE.

Ma foi, monſieur, voilà qui eſt bien fait. Il ſemble qu'il eſt en vie, & qu'il s'en va parler. Il jette des regards ſur nous, qui me feroient peur ſi j'étois tout ſeul, & je penſe qu'il ne prend pas plaiſir de nous voir.

D. JUAN.

Il auroit tort; & ce ſeroit fort mal recevoir l'honneur que je lui fais. Demande-lui s'il veut venir ſouper avec moi.

SGANARELLE.

C'eſt une choſe dont il n'a pas beſoin, je crois.

D. JUAN.

Demande-lui, te dis-je.

SGANARELLE.

Vous moquez-vous? Ce ſeroit être fou que d'aller parler à une ſtatuë.

D. JUAN.

Fai ce que je te dis.

SGANARELLE.

[*à part.*]

Quelle bizarrerie! Seigneur Commandeur... Je ris de ma ſottiſe; mais c'eſt mon maître qui me la fait faire. Seigneur Commandeur, mon maître Dom Juan vous demande ſi vous voulez lui faire l'honneur de venir ſouper avec lui.

[*La ſtatuë baiſſe la tête.*]

Ah!

D. JUAN.

Qu'eſt-ce? Qu'as-tu? Di donc. Veux-tu parler?

SGANARELLE *baiſſant la tête comme la ſtatuë.*

La ſtatuë...

D. JUAN.

Hé bien, que veux-tu dire, traître?

SGANARELLE.

Je vous dis que la ſtatuë...

D. JUAN.

Hé bien, la ſtatuë? Je t'aſſomme, ſi tu ne parles.

SGANARELLE

La ſtatuë m'a fait ſigne.

D. JUAN.

La peſte le coquin!

SGANARELLE.

Elle m'a fait ſigne, vous dis-je, il n'eſt rien de plus vray. Allez-vous-en lui parler vous-même pour voir. Peut-être...

D. JUAN.

Vien, maraud, vien. Je te veux bien faire toucher au doigt ta poltronnerie, pren garde. Le ſeigneur commandeur voudroit-il venir ſouper avec moi?

[*La ſtatue baiſſe encore la tête.*]

SGANARELLE.

Je ne voudrois pas en tenir dix piſtoles. Hé bien, monſieur?

D. JUAN.

Allons, ſortons d'ici.

SGANARELLE *ſeul.*

Voilà de mes eſprits forts, qui ne veulent rien croire.

Fin du troiſiéme Acte.





Blondel Invenit — Juillain sculpsit

ACTE QUATRIÉME.

SCENE PREMIERE.

D. JUAN, SGANARELLE, RAGOTIN.

D. JUAN *à Sganarelle.*

QUOI qu'il en soit, laissons cela. C'est une bagatelle, & nous pouvons avoir été trompés par un faux jour, ou surpris de quelque vapeur qui nous ait troublé la vûë.

SGANARELLE.

Hé, monsieur, ne cherchez point à démentir ce que nous avons vû des yeux que voilà. Il n'est rien de plus véritable que ce signe de tête, & je ne doute point que le Ciel, scandalisé de votre vie, n'ait produit ce miracle pour vous convaincre, & pour vous retirer de ....

D. JUAN.

Ecoute. Si tu m'importunes davantage de tes sottes moralités, si tu me dis encore le moindre mot là-dessus, je vais appeller quelqu'un, demander un nerf de bœuf, te faire tenir par trois ou quatre, & te rouer de mille coups. M'entends-tu bien?

SGANARELLE.

Fort bien, monsieur, le mieux du monde. Vous vous expliquez clairement, c'est ce qu'il y a de bon en vous, que vous n'allez point chercher de détours; vous dites les choses avec une netteté admirable.

D. JUAN.

Allons, qu'on me fasse souper le plûtôt que l'on pourra. Une chaise, petit garçon.

SCENE II.

DOM JUAN, SGANARELLE, LA VIOLETTE, RAGOTIN.

LA VIOLETTE.

Monsieur, voilà votre marchand, monsieur Dimanche, qui demande à vous parler.

SGANARELLE.

Bon. Voilà ce qu'il nous faut qu'un compliment de créancier. De quoi s'avise-t-il de nous venir demander de l'argent? Et que ne lui disois-tu que monsieur n'y est pas?

LA VIOLETTE.

Il y a trois quarts d'heure que je lui dis; mais il ne veut pas le croire, & s'est assis là-dedans pour attendre.

SGANARELLE.

Qu'il attende tant qu'il voudra.

D. JUAN.

Non, au contraire, faites-le entrer. C'est une fort mauvaise

politique que de ſe faire celer aux créanciers. Il eſt bon de les payer de quelque choſe, & j'ai le ſecret de les renvoyer ſatisfaits, ſans leur donner un double.

SCENE III.

DOM JUAN, Mr. DIMANCHE, SGANARELLE, LA VIOLETTE, RAGOTIN.

D. JUAN.

AH! Monſieur Dimanche, approchez. Que je ſuis ravi de vous voir, & que je veux de mal à mes gens, de ne vous pas faire entrer d'abord! J'avois donné ordre qu'on ne me fît parler à perſonne; mais cet ordre n'eſt pas pour vous, & vous êtes en droit de ne trouver jamais de porte fermée chez moi.

M. DIMANCHE.

Monſieur, je vous ſuis fort obligé.

D. JUAN *parlant à la Violette, & à Ragotin.*

Parbleu, coquins, je vous apprendrai à laiſſer monſieur Dimanche dans une antichambre, & je vous ferai connoître les gens.

M. DIMANCHE.

Monſieur, cela n'eſt rien.

D. JUAN *à M. Dimanche.*

Comment? Vous dire que je n'y ſuis pas, à monſieur Dimanche, au meilleur de mes amis?

M. DIMANCHE.

Monſieur, je ſuis votre ſerviteur. J'étois venu...

D. JUAN.

Allons vîte, un ſiége pour monſieur Dimanche.

M. DIMANCHE.

Monſieur, je ſuis bien comme cela.

D. JUAN.

Point, point, je veux que vous ſoyez aſſis comme moi.

M. DIMANCHE.

Cela n'eſt point néceſſaire.

D. JUAN.

Otez ce pliant, & apportez un fauteuil.

M. DIMANCHE.

Monſieur, vous vous moquez, &...

D. JUAN.

Non, non, je ſçais ce que je vous dois; & je ne veux point qu'on mette de différence entre nous deux.

M. DIMANCHE.

Monſieur...

D. JUAN.

Allons, aſſeyez-vous.

M. DIMANCHE.

Il n'eſt pas beſoin, monſieur, & je n'ai qu'un mot à vous dire. J'étois...

D. JUAN.

Mettez-vous là, vous dis-je.

M. DIMANCHE.

Non, monſieur, je ſuis bien. Je viens pour...

D. JUAN.

Non, je ne vous écoute point, ſi vous n'êtes point aſſis.

M. DIMANCHE.

Monſieur, je fais ce que vous voulez. Je . . .

D. JUAN.

Parbleu, monſieur Dimanche, vous vous portez bien.

M. DIMANCHE.

Oui, monſieur, pour vous rendre ſervice. Je ſuis venu . . .

D. JUAN.

Vous avez un fonds de ſanté admirable, des lévres fraîches, un teint vermeil, & des yeux vifs.

M. DIMANCHE.

Je voudrois bien . . .

D. JUAN.

Comment ſe porte madame Dimanche, votre épouſe ?

M. DIMANCHE.

Fort bien, monſieur, Dieu merci.

D. JUAN.

C'eſt une brave femme.

M. DIMANCHE.

Elle eſt votre ſervante, monſieur. Je venois . . .

D. JUAN.

Et votre petite fille Claudine, comment ſe porte-t-elle ?

M. DIMANCHE.

Le mieux du monde.

D. JUAN.

La jolie petite fille que c'eſt ! Je l'aime de tout mon cœur.

M. DI-

M. DIMANCHE.

C'eſt trop d'honneur que vous lui faites, monſieur. Je vous...

D. JUAN.

Et le petit Colin fait-il toujours bien du bruit avec ſon tambour?

M. DIMANCHE.

Toujours de même, monſieur. Je...

D. JUAN.

Et votre petit chien Bruſquet, gronde-t-il toujours auſſi fort, & mord-il toujours bien aux jambes les gens qui vont chez vous?

M. DIMANCHE.

Plus que jamais, monſieur, & nous ne ſçaurions en chevir.

D. JUAN.

Ne vous étonnez pas ſi je m'informe des nouvelles de toute la famille; car j'y prends beaucoup d'intérêt.

M. DIMANCHE.

Nous vous ſommes, monſieur, infiniment obligés. Je..

D. JUAN. *lui tendant la main.*

Touchez donc là, monſieur Dimanche. Etes-vous bien de mes amis?

M. DIMANCHE.

Monſieur, je ſuis votre ſerviteur.

D. JUAN.

Parbleu, je ſuis à vous de tout mon cœur.

M. DIMANCHE.

Vous m'honorez trop. Je...

D. JUAN.

Il n'y a rien que je ne fiſſe pour vous.

M. DIMANCHE.

Monſieur, vous avez trop de bonté pour moi.

D. JUAN.

Et cela ſans intérêt, je vous prie de le croire.

M. DIMANCHE.

Je n'ai point mérité cette grace aſſûrément; mais, Monſieur...

D. JUAN.

Oh ça, monſieur Dimanche, ſans façon, voulez-vous ſouper avec moi?

M. DIMANCHE.

Non, monſieur, il faut que je m'en retourne tout à l'heure. Je...

D. JUAN *ſe levant.*

Allons, vîte un flambeau, pour conduire monſieur Dimanche, & que quatre ou cinq de mes gens prennent des mouſquetons pour l'eſcorter.

M. DIMANCHE *ſe levant auſſi.*

Monſieur, il n'eſt pas néceſſaire, & je m'en irai bien tout ſeul. Mais...

[*Sganarelle ôte les ſiéges promptement.*]

D. JUAN.

Comment? Je veux qu'on vous eſcorte, & je m'intéreſſe trop à votre perſonne. Je ſuis votre ſerviteur, & de plus votre débiteur.

M. DIMANCHE.

Ah! Monſieur...

D. JUAN.

C'eſt une choſe que je ne cache pas, & je le dis à tout le monde.

M. DIMANCHE.

Si...

D. JUAN.

Voulez-vous que je vous reconduiſe?

M. DIMANCHE.

Ah! monſieur, vous vous moquez. Monſieur...

D. JUAN.

Embraſſez-moi donc, s'il vous plaît. Je vous prie encore une fois d'être perſuadé que je ſuis tout à vous, & qu'il n'y a rien au monde que je ne fiſſe pour votre ſervice.

SCENE IV.

M. DIMANCHE, SGANARELLE.

SGANARELLE.

IL faut avouer que vous avez en monſieur un homme qui vous aime bien.

M. DIMANCHE.

Il eſt vray ; il me fait tant de civilités & tant de complimens que je ne ſçaurois jamais lui demander de l'argent.

SGANARELLE.

Je vous aſſûre que toute ſa maiſon périroit pour vous ; &

je voudrois qu'il vous arrivât quelque chose, que quelqu'un s'avisât de vous donner des coups de bâton, vous verriez de quelle maniére...

M. DIMANCHE.

Je le crois; mais, Sganarelle, je vous prie de lui dire un petit mot de mon argent.

SGANARELLE.

Oh! Ne vous mettez pas en peine, il vous payera le mieux du monde.

M. DIMANCHE.

Mais vous, Sganarelle, vous me devez quelque chose en votre particulier.

SGANARELLE.

Fi, ne parlez pas de cela.

M. DIMANCHE.

Comment? Je...

SGANARELLE.

Ne sçais-je pas bien que je vous dois?

M. DIMANCHE.

Oui. Mais...

SGANARELLE.

Allons, monsieur Dimanche, je vais vous éclairer.

M. DIMANCHE.

Mais mon argent....

SGANARELLE *prenant monsieur Dimanche par le bras.*

Vous moquez-vous?

M. DIMANCHE.

Je veux...

SGANARELLE *le tirant.*

Hé.

M. DIMANCHE.

J'entends...

SGANARELLE *le poussant vers la porte.*

Bagatelles.

M. DIMANCHE.

Mais...

SGANARELLE *le poussant encore.*

Fi.

M. DIMANCHE.

Je...

SGANARELLE *le poussant tout à fait hors du théatre.*

Fi, vous dis-je.

SCENE V.

DOM JUAN, LA VIOLLETTE, SGANARELLE.

LA VIOLETTE *à Dom Juan.*

MOnsieur, voilà monsieur votre pere.

D. JUAN.

Ah! Me voici bien. Il me falloit cette visite pour me faire enrager.

SCENE VI.

DOM LOUIS, DOM JUAN, SGANARELLE.

D. LOUIS.

JE vois bien que je vous embarrasse, & que vous vous passeriez fort aisément de ma venuë. A dire vray, nous nous incommodons étrangement l'un & l'autre; si vous êtes las de me voir, je suis bien las aussi de vos déportemens. Hélas! Que nous sçavons peu ce que nous faisons, quand nous ne laissons pas au Ciel le soin des choses qu'il nous faut, quand nous voulons être plus avisés que lui, & que nous venons l'importuner par nos souhaits aveugles, & nos demandes inconsidérées! J'ai souhaité un fils avec des ardeurs nompareilles; je l'ai demandé sans relâche avec des transports incroyables; & ce fils, que j'obtiens en fatiguant le Ciel de vœux, est le chagrin & le supplice de cette vie même dont je croyois qu'il devoit être la joye & la consolation. De quel œil, à votre avis, pensez-vous que je puisse voir cet amas d'actions indignes dont on a peine aux yeux du monde d'adoucir le mauvais visage; cette suite continuelle de méchantes affaires, qui nous réduisent à toute heure à lasser les bontés du souverain, & qui ont épuisé auprès de lui le mérite de mes services, & le crédit de mes amis? Ah! Quelle bassesse est la vôtre! Ne rougissez-vous point de mériter si peu votre naissance? Etes-vous en droit, dites-moi, d'en tirer

quelque vanité, & qu'avez-vous fait dans le monde pour être gentilhomme? Croyez-vous qu'il suffise d'en porter le nom & les armes, & que ce nous soit une gloire d'être sorti d'un sang noble, lorsque nous vivons en infames? Non, non, la naissance n'est rien où la vertu n'est pas. Aussi nous n'avons part à la gloire de nos ancêtres qu'autant que nous nous efforçons de leur ressembler, & cet éclat de leurs actions qu'ils répandent sur nous, nous impose un engagement de leur faire le même honneur, de suivre les pas qu'ils nous tracent, & de ne point dégénérer de leur vertu, si nous voulons être estimés leurs véritables descendans. Ainsi vous descendez en vain des ayeux dont vous êtes né, ils vous désavouent pour leur sang, & tout ce qu'ils ont fait d'illustre ne vous donne aucun avantage; au contraire, l'éclat n'en rejaillit sur vous qu'à votre deshonneur, & leur gloire est un flambeau qui éclaire aux yeux d'un chacun la honte de vos actions. Apprenez enfin, qu'un gentilhomme qui vit mal est un monstre dans la nature; que la vertu est le premier titre de noblesse; que je regarde bien moins au nom qu'on signe, qu'aux actions qu'on fait, & que je ferois plus d'état du fils d'un crocheteur, qui seroit honnête homme, que du fils d'un monarque, qui vivroit comme vous.

D. JUAN.

Monsieur, si vous étiez assis, vous en seriez mieux pour parler.

D. LOUIS.

Non, insolent, je ne veux point m'asseoir, ni parler davantage, & je vois bien que toutes mes paroles ne font rien sur ton ame; mais sçache, fils indigne, que la tendresse pater-

nelle eſt pouſſée à bout par tes actions, que je ſçaurai, plûtôt que tu ne penſes, mettre une borne à tes déréglemens, prévenir ſur toi le courroux du Ciel, & laver, par ta punition, la honte de t'avoir fait naître.

SCENE VII.

DOM JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN *adreſſant encore la parole à ſon pere, quoiqu'il ſoit ſorti.*

HE, mourez le plûtôt que vous pourrez, c'eſt le mieux que vous puiſſiez faire. Il faut que chacun ait ſon tour, & j'enrage de voir des peres qui vivent autant que leurs fils. [*Il ſe met dans un fauteuil.*]

SGANARELLE.

Ah! monſieur, vous avez tort.

D. JUAN *ſe levant.*

J'ai tort?

SGANARELLE *tremblant.*

Monſieur....

D. JUAN.

J'ai tort?

SGANARELLE.

Oui, Monſieur, vous avez tort d'avoir ſouffert ce qu'il vous a dit, & vous le deviez mettre dehors par les épaules. A-t-on jamais rien vû de plus impertinent? Un pere venir faire des remontrances à ſon fils, & lui dire de corriger ſes actions, de ſe reſſouvenir de ſa naiſſance, de mener une vie d'honnête homme

homme, & cent autres ſottiſes de pareille nature! Cela ſe peut-il ſouffrir à un homme comme vous, qui ſçavez comme il faut vivre? J'admire votre patience, &, ſi j'avois été en votre place, je l'aurois envoyé promener.

[*bas à part.*]

O complaiſance maudite, à quoi me réduis-tu?

D. JUAN.

Me fera-t-on ſouper bientôt?

SCENE VIII.

DOM JUAN, SGANARELLE, RAGOTIN.

RAGOTIN.

MOnſieur, voici une dame voilée qui vient vous parler.

D. JUAN.

Que pourroit-ce être?

SGANARELLE.

Il faut voir.

SCENE IX.

DONE ELVIRE, *voilée*, DOM JUAN, SGANARELLE.

D. ELVIRE.

NE ſoyez point ſurpris, Dom Juan, de me voir à cette heure & dans cet équipage. C'eſt un motif preſſant qui m'oblige à cette viſite, & ce que j'ai à vous dire ne veut point du tout de retardement. Je ne viens point ici pleine de ce courroux que j'ai tantôt fait éclater, & vous me voyez bien changée de ce que j'étois ce matin. Ce n'eſt plus cette Done Elvire qui faiſoit des vœux contre vous, & dont l'ame irritée ne jettoit que menaces, & ne reſpiroit que vengeance. Le Ciel a banni de mon ame toutes ces indignes ardeurs que je ſentois pour vous, tous ces tranſports tumultueux d'un attachement criminel, tous ces honteux emportemens d'un amour terreſtre & groſſier; & il n'a laiſſé, dans mon cœur pour vous, qu'une flâme épurée de tout le commerce des ſens, une tendreſſe toute ſainte, un amour détaché de tout, qui n'agit point pour ſoi, & ne ſe met en peine que de votre intérêt.

D. JUAN *bas à Sganarelle.*

Tu pleures, je penſe?

SGANARELLE.

Pardonnez-moi.

D. ELVIRE.

C'eſt ce parfait & pur amour qui me conduit ici pour votre

bien, pour vous faire part d'un avis du Ciel, & tâcher de vous retirer du précipice où vous courez. Oui, Dom Juan, je sçais tous les déréglemens de votre vie; & ce même Ciel qui m'a touché le cœur, & fait jetter les yeux sur les égaremens de ma conduite, m'a inspiré de vous venir trouver, & de vous dire de sa part que vos offenses ont épuisé sa miséricorde, que sa colére redoutable est prête de tomber sur vous, qu'il est en vous de l'éviter par un promt repentir; &, que peut-être, vous n'avez pas encore un jour à vous pouvoir soustraire au plus grand de tous les malheurs. Pour moi, je ne tiens plus à vous par aucun attachement du monde. Je suis revenuë, graces au Ciel, de toutes mes folles pensées, ma retraite est résoluë; & je ne demande qu'assez de vie pour pouvoir expier la faute que j'ai faite, & mériter, par une austére pénitence, le pardon de l'aveuglement où m'ont plongée les transportsd'une passioncondamnable. Mais, dans cette retraite, j'aurois une douleur extrême qu'une personne que j'ai chérie tendrement, devînt un exemple funeste de la justice du Ciel; & ce me sera une joye incroyable, si je puis vous porter à détourner de dessus votre tête, l'épouvantable coup qui vous menace. De grace, Dom Juan, accordez-moi pour derniére faveur cette douce consolation, ne me refusez point votre salut, que je vous demande avec larmes; &, si vous n'êtes point touché de votre intérêt, soyez-le au moins de mes priéres, & m'épargnez le cruel déplaisir de vous voir condamner à des supplices éternels.

SGANARELLE *à part.*

Pauvre femme!

D. ELVIRE.

Je vous ai aimé avec une tendresse extrême, rien au monde ne m'a été si cher que vous, j'ai oublié mon devoir pour vous, j'ai fait toutes choses pour vous; & toute la récompense que je vous en demande, c'est de corriger votre vie, & de prévenir votre perte. Sauvez-vous, je vous prie, ou pour l'amour de vous, ou pour l'amour de moi. Encore une fois, Dom Juan, je vous le demande avec larmes; &, si ce n'est assez des larmes d'une personne que vous avez aimée, je vous en conjure par tout ce qui est le plus capable de vous toucher.

SGANARELLE *à part, regardant Dom Juan.*

Cœur de tigre!

D. ELVIRE.

Je m'en vais après ce discours; & voilà tout ce que j'avois à vous dire.

D. JUAN.

Madame, il est tard, demeurez ici. On vous y logera le mieux qu'on pourra.

D. ELVIRE.

Non, Dom Juan, ne me retenez pas davantage.

D. JUAN.

Madame, vous me ferez plaisir de demeurer, je vous assûre.

D. ELVIRE.

Non, vous dis-je, ne perdons point de tems en discours superflus. Laissez-moi vîte aller, ne faites aucune instance pour me conduire, & songez seulement à profiter de mon avis.

SCENE X.

DOM JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN.

SÇais-tu bien que j'ai encore ſenti quelque peu d'émotion pour elle, que j'ai trouvé de l'agrément dans cette nouveauté bizarre, & que ſon habit négligé, ſon air languiſſant, & ſes larmes, ont réveillé en moi quelques petits reſtes d'un feu éteint?

SGANARELLE.

C'eſt-à-dire que ſes paroles n'ont fait aucun effet ſur vous.

D. JUAN.

Vîte à ſouper.

SGANARELLE.

Fort bien.

SCENE XI.

DOM JUAN, SGANARELLE, LA VIOLETTE, RAGOTIN.

D. JUAN *ſe mettant à table.*

SGanarelle, il faut ſonger à s'amender pourtant.

SGANARELLE.

Oui-dà.

D. JUAN.

Oui, ma foi, il faut s'amender. Encore vingt ou trente ans

de cette vie-ci, & puis nous ſongerons à nous.

SGANARELLE.

Oh!

D. JUAN.

Qu'en dis-tu?

SGANARELLE.

Rien. Voilà le ſoupé.

[*Il prend un morceau d'un des plats qu'on apporte, & le met dans ſa bouche.*]

D. JUAN.

Il me ſemble que tu as la jouë enflée, qu'eſt-ce que c'eſt? Parle donc. Qu'as-tu là?

SGANARELLE.

Rien.

D. JUAN.

Montre un peu. Parbleu, c'eſt une fluxion qui lui eſt tombée ſur la jouë. Vîte une lancette pour percer cela. Le pauvre garçon n'en peut plus, & cet abcès le pourroit étouffer. Attend, voyez comme il étoit mûr. Ah! Coquin que vous êtes....

SGANARELLE.

Ma foi, monſieur, je voulois voir ſi votre cuiſinier n'avoit point mis trop de ſel, ou trop de poivre.

D. JUAN.

Allons, mets-toi là, & mange. J'ai affaire de toi, quand j'aurai ſoupé. Tu as faim, à ce que je vois.

SGANARELLE *ſe mettant à table.*

Je le crois bien, monſieur, je n'ai point mangé depuis ce

matin. Tâtez de cela, voilà qui eſt le meilleur du monde. [*à Ragotin qui, à meſure que Sganarelle met quelque choſe ſur ſon aſſiette, la lui ôte, dès que Sganarelle tourne la tête.*] Mon aſſiette, mon aſſiette. Tout doux, s'il vous plaît. Vertubleu, petit compere, que vous êtes habile à donner des aſſiettes nettes. Et vous, petit la Violette, que vous ſçavez préſenter à boire à propos!

[*Pendant que la Violette donne à boire à Sganarelle, Ragotin ôte encore ſon aſſiette.*]

D. JUAN.

Qui peut frapper de cette ſorte?

SGANARELLE.

Qui, diable, nous vient troubler dans notre repas;

D. JUAN.

Je veux ſouper en repos au moins, & qu'on ne laiſſe entrer perſonne.

SGANARELLE.

Laiſſez-moi, je m'y en vais moi-même.

D. JUAN *voyant revenir Sganarelle effrayé.*

Qu'eſt-ce donc? Qu'y a-t-il?

SGANARELLE.

[*baiſſant la tête comme la ſtatuë.*]

Le.... qui eſt là.

D. JUAN.

Allons voir, & montrons que rien ne me ſçauroit ébranler.

SGANARELLE.

Ah! Pauvre Sganarelle! Où te cacheras-tu?

SCENE XII.

D. JUAN, LA STATUE du Commandeur, SGANARELLE, LA VIOLETTE, RAGOTIN.

D. JUAN *à ses gens.*

Une chaise & un couvert. Vîte donc.

[Dom Juan & la statuë se mettent à table.]

[à Sganarelle.]

Allons, mets-toi à table.

SGANARELLE.

Monsieur, je n'ai plus faim.

D. JUAN.

Mets-toi là, te dis-je. A boire. A la santé du commandeur. Je te la porte, Sganarelle. Qu'on lui donne du vin.

SGANARELLE.

Monsieur, je n'ai pas soif.

D. JUAN.

Bois, & chante ta chanson, pour régaler le commandeur.

SGANARELLE.

Je suis enrhumé, monsieur.

D. JUAN.

[à ses gens.]

Il n'importe. Allons. Vous autres, venez, accompagnez sa voix.

LA STATUE.

Dom Juan, c'eſt aſſez. Je vous invite à venir demain ſouper avec moi. En aurez-vous le courage?

D. JUAN.

Oui. J'irai accompagné du ſeul Sganarelle.

SGANARELLE.

Je vous rends graces, il eſt demain jeûne pour moi.

D. JUAN *à Sganarelle.*

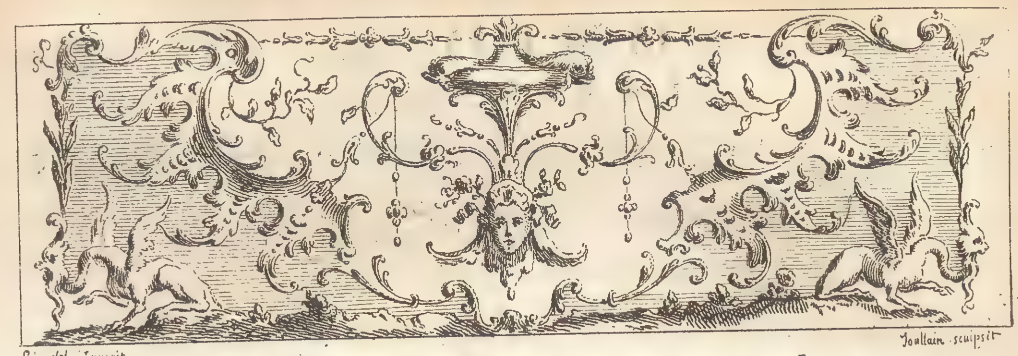
Prend ce flambeau.

LA STATUE.

On n'a pas beſoin de lumiére, quand on eſt conduit par le Ciel.

Fin du quatriéme Acte.





ACTE CINQUIÉME.

SCENE PREMIERE.

DOM LOUIS, DOM JUAN, SGANARELLE.

D. LOUIS.



UOI! Mon fils, seroit-il possible que la bonté du Ciel eût exaucé mes vœux? Ce que vous me dites, est-il bien vray? Ne m'abusez-vous point d'un faux espoir, & puis-je prendre quelque assûrance sur la nouveauté surprenante d'une telle conversion?

D. JUAN.

Oui, vous me voyez revenu de toutes mes erreurs, je ne suis plus le même d'hier au soir; & le Ciel tout d'un coup a fait en moi un changement qui va surprendre tout le monde. Il a touché mon ame, & déssillé mes yeux; & je regarde avec horreur le long aveuglement où j'ai été, & les désordres criminels de la vie que j'ai menée. J'en repasse dans mon esprit toutes les abominations, & m'étonne comme le Ciel les a pû souffrir si long-tems, & n'a pas vingt fois, sur ma tête, laissé tomber les coups de sa justice redoutable. Je

vois les graces que ſa bonté m'a faites en ne me puniſſant point de mes crimes; & je prétends en profiter comme je dois, faire éclater aux yeux du monde un ſoudain changement de vie, réparer par là le ſcandale de mes actions paſſées, & m'efforcer d'en obtenir du Ciel une pleine rémiſſion. C'eſt à quoi je vais travailler; & je vous prie, monſieur, de vouloir bien contribuer à ce deſſein, & de m'aider vous-même à faire choix d'une perſonne qui me ſerve de guide, & ſous la conduite de qui je puiſſe marcher ſûrement dans le chemin où je m'en vais entrer.

D. LOUIS.

Ah! Mon fils, que la tendreſſe d'un pere eſt aiſément rappellée, & que les offenſes d'un fils s'évanouiſſent vîte au moindre mot de repentir! Je ne me ſouviens plus déjà de tous les déplaiſirs que vous m'avez donnés, & tout eſt effacé par les paroles que vous venez de me faire entendre. Je ne me ſens pas, je l'avouë; je jette des larmes de joye, tous mes vœux ſont ſatisfaits, & je n'ai plus rien déſormais à demander au Ciel. Embraſſez-moi, mon fils; & perſiſtez, je vous conjure, dans cette louable penſée. Pour moi, j'en vais, tout de ce pas, porter l'heureuſe nouvelle à votre mere, partager avec elle les doux tranſports du raviſſement où je ſuis, & rendre graces au Ciel des ſaintes réſolutions qu'il a daigné vous inſpirer.

SCENE II.

DOM JUAN, SGANARELLE.

SGANARELLE.

AH! Monſieur, que j'ai de joye de vous voir convetri! Il y a long-tems que j'attendois cela; & voilà, grace au Ciel, tous mes ſouhaits accomplis.

D. JUAN.

La peſte, le benêt!

SGANARELLE.

Comment, le benêt?

D JUAN.

Quoi! Tu prends pour de bon argent ce que je viens de dire, & tu crois que ma bouche étoit d'accord avec mon cœur?

SGANARELLE.

Quoi! Ce n'eſt pas.... Vous ne.... Votre....

[*à part.*]

O quel homme! Quel homme! Quel homme!

D. JUAN.

Non, non, je ne ſuis point changé, & mes ſentimens ſont toujours les mêmes.

SGANARELLE.

Vous ne vous rendez pas à la ſurprenante merveille de cette ſtatuë mouvante & parlante?

D. JUAN.

Il y a bien quelque chose là-dedans que je ne comprends pas; mais, quoi que ce puisse être, cela n'est pas capable, ni de convaincre mon esprit, ni d'ébranler mon ame; &, si j'ai dit que je voulois corriger ma conduite, & me jetter dans un train de vie exemplaire, c'est un dessein que j'ai formé par pure politique; un stratagême utile, une grimace nécessaire où je veux me contraindre, pour ménager un pere dont j'ai besoin, & me mettre à couvert, du côté des hommes, de cent fâcheuses avantures qui pourroient m'arriver. Je veux bien, Sganarelle, t'en faire confidence, & je suis bien aise d'avoir un témoin des véritables motifs qui m'obligent à faire les choses.

SGANARELLE.

Quoi! Toujours libertin & débauché, vous voulez cependant vous ériger en homme de bien?

D. JUAN.

Et pourquoi non? Il y en a tant d'autres comme moi, qui se mêlent de ce métier, & qui se servent du même masque pour abuser le monde.

SGANARELLE *à part.*

Ah! Quel a homme! Quel homme!

D. JUAN.

Il n'y a plus de honte maintenant à cela, l'hypocrisie est un vice à la mode, & tous les vices à la mode passent pour vertus. La profession d'hypocrite a de merveilleux avantages. C'est un art de qui l'imposture est toujours respectée; &, quoi qu'on la découvre, on n'ose rien dire contr'elle. Tous les autres vices des hommes sont exposés à la censure, & chacun a la li-

berté de les attaquer hautement ; mais l'hypocriſie eſt un vice privilégié qui, de ſa main, ferme la bouche à tout le monde, & jouit en repos d'une impunité ſouveraine. On lie, à force de grimaces, une ſociété étroite avec tous les gens du parti. Qui en choque un, ſe les attire tous ſur les bras ; & ceux que l'on ſçait même agir de bonne foi là-deſſus, & que chacun connoît pour être véritablement touchés ; ceux-là, dis-je, ſont le plus ſouvent les dupes des autres, ils donnent bonnement dans le panneau des grimaciers, & appuyent aveuglement les ſinges de leurs actions. Combien crois-tu que j'en connoiſſe, qui, par ce ſtratagême, ont rhabillé adroitement les déſordres de leur jeuneſſe, & ſous un dehors reſpecté, ont la permiſſion d'être les plus méchans hommes du monde ? On a beau ſçavoir leurs intrigues, & les connoître pour ce qu'ils ſont, ils ne laiſſent pas pour cela d'être en crédit parmi les gens ; & quelque baiſſement de tête, un ſoupir mortifié & deux roulemens d'yeux rajuſtent dans le monde tout ce qu'ils peuvent faire. C'eſt ſous cet abri favorable que je veux mettre en ſûreté mes affaires. Je ne quitterai point mes douces habitudes, mais j'aurai raiſon de me cacher, & me divertirai à petit bruit. Que ſi je viens à être découvert, je verrai, ſans me remuer, prendre mes intérêts à toute ma cabale, & je ſerai défendu par elle envers & contre tous. Enfin c'eſt là le vray moyen de faire impunément tout ce que je voudrai. Je m'érigerai en cenſeur des actions d'autrui, jugerai mal de tout le monde, & n'aurai bonne opinion que de moi. Dès qu'une fois on m'aura choqué tant ſoit peu, je ne pardonnerai jamais, & garderai, tout doucement, une haine

irréconciliable. Je ferai le vengeur de la vertu opprimée; &, ſous ce prétexte commode, je pouſſerai mes ennemis, je les accuſerai d'impiété, & ſçaurai déchaîner contr'eux des zélés indiſcrets, qui, ſans connoiſſance de cauſe, crieront contr'eux, qui les accableront d'injures, & les damneront hautement de leur autorité privée. C'eſt ainſi qu'il faut profiter des foibleſſes des hommes, & qu'un ſage eſprit s'accommode aux vices de ſon ſiécle.

SGANARELLE.

O Ciel! Qu'entends-je ici? Il ne vous manquoit plus que d'être hypocrite pour vous achever de tout point, & voilà le comble des abominations. Monſieur, cette derniére-ci m'emporte, & je ne puis m'empêcher de parler. Faites-moi tout ce qu'il vous plaira, battez-moi, aſſommez-moi de coups, tuez-moi, ſi vous voulez, il faut que je décharge mon cœur, & qu'en valet fidéle, je vous diſe ce que je dois. Sçachez, monſieur, que tant va la cruche à l'eau, qu'enfin elle ſe briſe; &, comme dit fort bien cet auteur que je ne connois pas, l'homme eſt en ce monde, ainſi que l'oiſeau ſur la branche, la branche eſt attachée à l'arbre, qui s'attache à l'arbre ſuit de bons préceptes, les bons préceptes valent mieux que les belles paroles, les belles paroles ſe trouvent à la cour, à la cour ſont les courtiſans, les courtiſans ſuivent la mode, la mode vient de la fantaiſie, la fantaiſie eſt une faculté de l'ame, l'ame eſt ce qui nous donne la vie, la vie finit par la mort... &... ſongez à ce que vous deviendrez.

D. JUAN.

O le beau raiſonnement!

SGANARELLE.

Après cela ſi vous ne vous rendez, tant pis pour vous.

SCENE III.

DOM CARLOS, DOM JUAN, SGANARELLE.

D. CARLOS.

DOm Juan, je vous trouve à propos; & ſuis bien aiſe de vous parler ici plûtôt que chez vous, pour vous demander vos réſolutions. Vous ſçavez que ce ſoin me regarde, & que je me ſuis, en votre préſence, chargé de cette affaire. Pour moi, je ne le céle point, je ſouhaite fort que les choſes aillent dans la douceur; & il n'y a rien que je ne faſſe pour porter votre eſprit à vouloir prendre cette voye, & pour vous voir publiquement confirmer à ma ſœur le nom de votre femme.

D. JUAN *d'un ton hypocrite.*

Hélas! Je voudrois bien de tout mon cœur vous donner la ſatisfaction que vous ſouhaitez; mais le Ciel s'y oppoſe directement, il a inſpiré à mon ame le deſſein de changer de vie, & je n'ai point d'autre penſée maintenant, que de quitter entiérement tous les attachemens du monde, de me dépouiller au plûtôt de toutes ſortes de vanités, & de corriger déſormais, par une auſtére conduite, tous les déreglemens criminels, où m'a porté le feu d'une aveugle jeuneſſe.

D. CARLOS.

Ce deſſein, Dom Juan, ne choque point ce que je dis; & la

la compagnie d'une femme légitime peut bien s'accommoder avec les louables pensées que le Ciel vous inspire.

D. JUAN.

Hélas ! Point du tout. C'est un dessein que votre sœur elle-même a pris ; elle a résolu sa retraite, & nous avons été touchés tous deux en même tems.

D. CARLOS.

Sa retraite ne peut nous satisfaire, pouvant être imputée au mépris que vous feriez d'elle & de notre famille ; & notre honneur demande qu'elle vive avec vous.

D. JUAN.

Je vous assûre que cela ne se peut. J'en avois pour moi toutes les envies du monde, & je me suis même encore aujourd'hui conseillé au Ciel pour cela ; mais, lorsque je l'ai consulté, j'ai entendu une voix qui m'a dit que je ne devois point songer à votre sœur, & qu'avec elle assûrément je ne ferois point mon salut.

D. CARLOS.

Croyez-vous, Dom Juan, nous éblouir par ces belles excuses ?

D. JUAN.

J'obéïs à la voix du Ciel.

D. CARLOS.

Quoi ! Vous voulez que je me paye d'un semblable discours ?

D. JUAN.

C'est le Ciel qui le veut ainsi.

D. CARLOS.

Vous aurez fait ſortir ma ſœur d'un couvent pour la laiſſer enſuite?

D. JUAN.

Le Ciel l'ordonne de la ſorte.

D. CARLOS.

Nous ſouffrirons cette tache en notre famille?

D. JUAN.

Prenez-vous-en au Ciel.

D. CARLOS.

Hé quoi! Toujours le Ciel?

D. JUAN.

Le Ciel le ſouhaite comme cela.

D. CARLOS.

Il ſuffit, Dom Juan, je vous entends. Ce n'eſt pas ici que je veux vous prendre, & le lieu ne le ſouffre pas; mais, avant qu'il ſoit peu, je ſçaurai vous trouver.

D. JUAN.

Vous ferez ce que vous voudrez. Vous ſçavez que je ne manque point de cœur, & que je ſçais me ſervir de mon épée quand il le faut. Je m'en vais paſſer tout-à-l'heure dans cette petite ruë écartée qui méne au grand couvent; mais je vous déclare, pour moi, que ce n'eſt point moi qui me veux battre, le Ciel m'en défend la penſée; &, ſi vous m'attaquez, nous verrons ce qui en arrivera.

D. CARLOS.

Nous verrons, de vray, nous verrons.

SCENE IV.

D. JUAN, SGANARELLE.

SGANARELLE.

MOnsieur, quel diable de stile prenez-vous là? Ceci est bien pis que le reste, & je vous aimerois bien mieux encore comme vous étiez auparavant. J'espérois toujours de votre salut; mais c'est maintenant que j'en désespére, & je crois que le Ciel, qui vous a souffert jusqu'ici, ne pourra souffrir du tout cette derniére horreur.

D. JUAN.

Va, va, le Ciel n'est pas si exact que tu penses; &, si toutes les fois que les hommes . . .

SCENE V.

DOM JUAN, SGANARELLE, UN SPECTRE *en femme voilée.*

SGANARELLE *appercevant le spectre.*

AH! Monsieur, c'est le Ciel qui vous parle, & c'est un avis qu'il vous donne.

D. JUAN.

Si le Ciel me donne un avis, il faut qu'il parle un peu plus clairement, s'il veut que je l'entende.

LE SPECTRE.

Dom Juan n'a plus qu'un moment à pouvoir profiter de la

miséricorde du Ciel; &, s'il ne se repent ici, sa perte est résoluë.

SGANARELLE.

Entendez-vous, monsieur?

D. JUAN.

Qui ose tenir ces paroles? Je crois connoître cette voix.

SGANARELLE.

Ah! Monsieur, c'est un spectre, je le reconnois au marcher.

D. JUAN.

Spectre, fantôme, ou diable, je veux voir ce que c'est.

[*Le spectre change de figure, & représente le Temps avec sa faulx à la main.*]

SGANARELLE.

O Ciel! Voyez-vous, monsieur, ce changement de figure?

D. JUAN.

Non, non, rien n'est capable de m'imprimer de la terreur; & je veux éprouver, avec mon épée, si c'est un corps ou un esprit.

[*Le spectre s'envole dans le tems que Dom Juan veut le frapper.*]

SGANARELLE.

Ah! Monsieur, rendez-vous à tant de preuves, & jettez-vous vîte dans le repentir.

D. JUAN.

Non, non, il ne sera pas dit, quoi qu'il arrive, que je sois capable de me repentir. Allons, sui-moi.

SCENE VI.

LA STATUE du commandeur, D. JUAN, SGANARELLE.

LA STATUE.

ARrêtez, Dom Juan. Vous m'avez hier donné parole de venir manger avec moi.

D. JUAN.

Oui. Où faut-il aller?

LA STATUE.

Donnez-moi la main.

D. JUAN.

La voilà.

LA STATUE.

Dom Juan, l'endurciſſement au péché traîne une mort funeſte; & les graces du Ciel que l'on renvoye, ouvrent un chemin à ſa foudre.

D. JUAN.

O Ciel! Que ſens-je? Un feu inviſible me brûle, je n'en puis plus, & tout mon corps devient un braſier ardent. Ah! [*Le tonnerre tombe avec un grand bruit & de grands éclairs ſur Dom Juan. La terre s'ouvre & l'abyme; & il ſort de grands feux de l'endroit où il eſt tombé.*]

SCENE DERNIERE.

SGANARELLE *seul.*

VOilà, par sa mort, un chacun satisfait. Ciel offensé, loix violées, filles séduites, familles déshonorées, parens outragés, femmes mises à mal, maris poussés à bout, tout le monde est content. Il n'y a que moi seul de malheureux, qui, après tant d'années de service, n'ai point d'autre récompense que de voir à mes yeux l'impiété de mon maître punie par le plus épouvantable châtiment du monde.

FIN.



L'AMOUR MEDECIN,

COMÉDIE-BALLET.

AU LECTEUR.

CE n'eſt ici qu'un ſimple crayon, un petit impromptu dont le Roi a voulu ſe faire un divertiſſement. Il eſt le plus précipité de tous ceux que ſa Majeſté m'ait commandés; & lorſque je dirai qu'il a été propoſé, fait, appris & repréſenté en cinq jours, je ne dirai que ce qui eſt vray. Il n'eſt pas néceſſaire de vous avertir qu'il y a beaucoup de choſes qui dépendent de l'action. On ſçait bien que les comédies ne ſont faites que pour être jouées; & je ne conſeille de lire celle-ci qu'aux perſonnes qui ont des yeux pour découvrir dans la lecture tout le jeu du théatre. Ce que je vous dirai, c'eſt qu'il ſeroit à ſouhaiter que ces ſortes d'ouvrages pûſſent toujours ſe montrer à vous avec les ornemens qui les accompagnent chez le Roi. Vous les verriez dans un état beaucoup plus ſupportable; & les airs & les ſymphonies de l'incomparable monſieur Lully, mêlés à la beauté des voix, & à l'adreſſe des danſeurs, leur donnent ſans doute des graces dont ils ont toutes les peines du monde à ſe paſſer.

ACTEURS.

ACTEURS DU PROLOGUE.

LA COMÉDIE.

LA MUSIQUE.

LE BALLET.

ACTEURS DE LA COMÉDIE.

SGANARELLE, pere de Lucinde.

LUCINDE, fille de Sganarelle.

CLITANDRE, amant de Lucinde.

AMINTE, voisine de Sganarelle.

LUCRÉCE, niéce de Sganarelle.

LISETTE, suivante de Lucinde.

M. GUILLAUME, marchand de tapisseries.

M. JOSSE, orfévre.

M. TOMÉS,
M. DES FONANDRÉS,
M. MACROTON,
M. BAHIS,
M. FILLERIN, } médecins.

UN NOTAIRE.

CHAMPAGNE, valet de Sganarelle.

ACTEURS DU BALLET.

PREMIERE ENTRÉE.

CHAMPAGNE, valet de Sganarelle, danſant.

QUATRE MEDECINS, danſans.

DEUXIÉME ENTRÉE.

UN OPERATEUR, chantant.

TRIVELINS ET SCARAMOUCHES, danſans, de la ſuite de l'opérateur.

TROISIÉME ENTRÉE.

LA COMÉDIE.

LA MUSIQUE.

LE BALLET.

JEUX, RIS, PLAISIRS, danſans.

La ſcene eſt à Paris.

L'AMOUR MEDECIN,

COMÉDIE-BALLET.

PROLOGUE.

LA COMEDIE, LA MUSIQUE, LE BALLET.

LA COMEDIE.

Quittons, quittons notre vaine querelle,
Ne nous diſputons point nos talens tour à tour;
Et d'une gloire plus belle,
Piquons-nous en ce jour.
Uniſſons-nous, tous trois, d'une ardeur ſans ſeconde,
Pour donner du plaiſir au plus grand roi du monde.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Uniſſons-nous, tous trois, d'une ardeur ſans ſeconde,
Pour donner du plaiſir au plus grand roi du monde.

LA MUSIQUE.

De ſes travaux, plus grands qu'on ne peut croire,
Il ſe vient quelquefois délaſſer parmi nous.

LE BALLET.

Est-il de plus grande gloire!
Est-il de bonheur plus doux!

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Unissons-nous, tous trois, d'une ardeur sans seconde,
Pour donner du plaisir au plus grand roi du monde.

Fin du Prologue.





Inv. et dessiné par F. Boucher. *Gravé par Lau. Cars.*

L'AMOUR MEDECIN.



L'AMOUR MEDECIN,

COMEDIE-BALLET.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SGANARELLE, AMINTE, LUCRECE, M. GUILLAUME, M. JOSSE.

SGANARELLE.



AH! L'étrange chose que la vie, & que je puis bien dire, avec ce grand philosophe de l'antiquité, que qui terre a, guerre a, & qu'un malheur ne vient jamais sans l'autre! Je n'avois qu'une femme qui est morte.

M. GUILLAUME.

Et combien donc en vouliez-vous avoir?

SGANARELLE.

Elle eſt morte, monſieur Guillaume mon ami. Cette perte m'eſt très ſenſible, & je ne puis m'en reſſouvenir ſans pleurer. Je n'étois pas fort ſatisfait de ſa conduite, & nous avions le plus ſouvent diſpute enſemble; mais enfin, la mort rajuſte toutes choſes. Elle eſt morte; je la pleure. Si elle étoit en vie, nous nous querellerions. De tous les enfans que le Ciel m'avoit donnés, il ne m'a laiſſé qu'une fille, & cette fille eſt toute ma peine. Car enfin, je la vois dans une mélancolie la plus ſombre du monde, dans une triſteſſe épouvantable dont il n'y a pas moyen de la retirer, & dont je ne ſçaurois même apprendre la cauſe. Pour moi, j'en perds l'eſprit, & j'aurois beſoin d'un bon conſeil ſur cette matiére.

[*à Lucrece*] [*à Aminte*] [*à m. Guillaume & à m. Joſſe.*]

Vous êtes ma niéce; vous, ma voiſine; & vous, mes comperes & mes amis, je vous prie de me conſeiller tout ce que je dois faire.

M. JOSSE.

Pour moi, je tiens que la braverie, que l'ajuſtement eſt la choſe qui réjouit le plus les filles; & ſi j'étois que de vous, je lui acheterois dès aujourd'hui une belle garniture de diamans, ou de rubis, ou d'émeraudes.

M. GUILLAUME.

Et moi, ſi j'étois en votre place, j'acheterois une belle tenture de tapiſſerie de verdure, ou à perſonnages, que je ferois mettre dans ſa chambre pour lui réjouir l'eſprit & la vûë.

AMINTE.

Pour moi, je ne ferois pas tant de façon. Je la marierois fort

bien, & le plûtôt que je pourrois, avec cette perſonne qui vous la fit, dit-on, demander, il y a quelque tems.

LUCRECE.

Et moi, je tiens que votre fille n'eſt point du tout propre pour le mariage. Elle eſt d'une complexion trop délicate & trop peu ſaine; c'eſt la vouloir envoyer bientôt en l'autre monde, que de l'expoſer, comme elle eſt, à faire des enfans. Le monde n'eſt point du tout ſon fait; & je vous conſeille de la mettre dans un couvent, où elle trouvera des divertiſſemens qui ſeront mieux de ſon humeur.

SGANARELLE.

Tous ces conſeils ſont admirables aſſûrément; mais je les trouve un peu intéreſſés, & trouve que vous me conſeillez fort bien pour vous. Vous êtes orfévre, monſieur Joſſe, & votre conſeil ſent ſon homme qui a envie de ſe défaire de ſa marchandiſe. Vous vendez des tapiſſeries, monſieur Guillaume, & vous avez la mine d'avoir quelque tenture qui vous incommode. Celui que vous aimez, ma voiſine, a, dit-on, quelque inclination pour ma fille, & vous ne ſeriez pas fâchée de la voir femme d'un autre. Et quant à vous, ma chere niéce, ce n'eſt pas mon deſſein, comme on ſçait, de marier ma fille avec qui que ce ſoit, & j'ai mes raiſons pour cela; mais le conſeil que vous me donnez de la faire religieuſe, eſt d'une femme qui pourroit bien ſouhaiter charitablement d'être mon héritiere univerſelle. Ainſi, meſſieurs & meſdames, quoique tous vos conſeils ſoient les meilleurs du monde, vous trouverez bon, s'il vous plaît, que je n'en ſuive aucun. [*ſeul.*] Voilà de mes donneurs de conſeils à la mode.

SCENE II.

LUCINDE, SGANARELLE.

SGANARELLE.

AH ! Voilà ma fille qui prend l'air. Elle ne me voit pas. Elle ſoupire. Elle léve les yeux au Ciel.

[*à Lucinde.*]

Dieu vous gard. Bon jour, ma mie. Hé bien ! Qu'eſt-ce ? Comme vous en va ? Hé quoi ? Toujours triſte & mélancolique comme cela, & tu ne veux pas me dire ce que tu as ? Allons donc, découvre-moi ton petit cœur. Là, ma pauvre mie, di, di ; di tes petites penſées à ton petit papa mignon. Courage. Veux-tu que je te baiſe ? Vien.

[*à part*] J'enrage de la voir de cette humeur-là. [*à Lucinde*] Mais, di-moi, me veux-tu faire mourir de déplaiſir, & ne puis-je ſçavoir d'où vient cette grande langueur ? Découvre-m'en la cauſe, & je te promets que je ferai toutes choſes pour toi. Oui, tu n'as qu'à me dire le ſujet de ta triſteſſe ; je t'aſſure ici, & te fais ſerment qu'il n'y a rien que je ne faſſe pour te ſatisfaire ; c'eſt tout dire. Eſt-ce que tu es jalouſe de quelqu'une de tes compagnes que tu voyes plus brave que toi, & ſeroit-il quelque étoffe nouvelle dont tu vouluſſes avoir un habit ? Non. Eſt-ce que ta chambre ne te ſemble pas aſſez parée, & que tu ſouhaiterois quelque cabinet de la foire ſaint Laurent ? Ce n'eſt pas cela. Aurois-tu envie d'apprendre quelque choſe, & veux-tu que je te donne un maître pour te montrer à jouer du

clavessin? Nenni. Aimerois-tu quelqu'un, & souhaiterois-tu d'être mariée?

[*Lucinde fait signe qu'oui.*]

SCENE III.

SGANARELLE, LUCINDE, LISETTE.

LISETTE.

HE bien, monsieur, vous venez d'entretenir votre fille. Avez-vous sçû la cause de sa mélancolie?

SGANARELLE.

Non. C'est une coquine qui me fait enrager.

LISETTE.

Monsieur, laissez-moi faire, je m'en vais la sonder un peu.

SGANARELLE.

Il n'est pas nécessaire; &, puisqu'elle veut être de cette humeur, je suis d'avis qu'on l'y laisse.

LISETTE.

Laissez-moi faire, vous dis-je. Peut-être qu'elle se découvrira plus librement à moi qu'à vous. Quoi, madame, vous ne nous direz point ce que vous avez, & vous voulez affliger ainsi tout le monde? Il me semble qu'on n'agit point comme vous faites; &, que si vous avez quelque répugnance à vous expliquer à un pere, vous n'en devez avoir aucune à me découvrir votre cœur. Dites-moi, souhaitez-vous quelquechose de lui? Il nous a dit plus d'une fois qu'il n'épargne-

roit rien pour vous contenter. Eſt-ce qu'il ne vous donne pas toute la liberté que vous ſouhaiteriez? Et les promenades & les cadeaux ne tenteroient-ils point votre ame? Hé? Avez-vous reçû quelque déplaiſir de quelqu'un? Hé? N'auriez-vous point quelque ſecrette inclination, avec qui vous ſouhaiteriez que votre pere vous mariât? Ah! Je vous entends. Voilà l'affaire. Que diable! Pourquoi tant de façons? Monſieur, le myſtére eſt découvert; & ...

SGANARELLE.

Va, fille ingrate, je ne te veux plus parler, & je te laiſſe dans ton obſtination.

LUCINDE.

Mon pere, puiſque vous voulez que je vous diſe la choſe...

SGANARELLE.

Oui, je perds toute l'amitié que j'avois pour toi.

LISETTE.

Monſieur, ſa triſteſſe...

SGANARELLE.

C'eſt une coquine qui me veut faire mourir.

LUCINDE.

Mon pere, je veux bien...

SGANARELLE.

Ce n'eſt pas là la récompenſe de t'avoir élevée comme j'ai fait.

LISETTE.

Mais, monſieur...

SGANARELLE.

Non, je ſuis, contr'elle, dans une colére épouvantable.

LUCINDE.

Mais, mon pere...

SGANARELLE.

Je n'ai plus aucune tendresse pour toi.

LISETTE.

Mais...

SGANARELLE.

C'est une friponne.

LUCINDE.

Mais...

SGANARELLE.

Une ingrate.

LISETTE.

Mais...

SGANARELLE.

Une coquine, qui ne me veut pas dire ce qu'elle a.

LISETTE.

C'est un mari qu'elle veut.

SGANARELLE *faisant semblant de ne pas entendre.*

Je l'abandonne.

LISETTE.

Un mari.

SGANARELLE.

Je la déteste.

LISETTE.

Un mari.

SGANARELLE.

Et la renonce pour ma fille.

LISETTE.

Un mari.

SGANARELLE.

Non, ne m'en parlez point.

LISETTE.

Un mari.

SGANARELLE.

Ne m'en parlez point.

LISETTE.

Un mari.

SGANARELLE.

Ne m'en parlez point.

LISETTE.

Un mari, un mari, un mari.

SCENE IV.

LUCINDE, LISETTE.

LISETTE.

ON dit bien vray, qu'il n'y a point de pires ſourds, que ceux qui ne veulent pas entendre.

LUCINDE.

Hé bien, Liſette, j'avois tort de cacher mon déplaiſir, & je n'avois qu'à parler, pour avoir tout ce que je ſouhaitois de mon pere. Tu le vois.

LISETTE.

Par ma foi, voilà un vilain homme; & je vous avouë que

J'aurois un plaisir extrême à lui jouer quelque tour. Mais d'où vient donc, madame, que jusqu'ici vous m'avez caché votre mal?

LUCINDE.

Hélas! De quoi m'auroit servi de te le découvrir plûtôt, & n'aurois-je pas autant gagné à le tenir caché toute ma vie? Crois-tu que je n'aye pas bien prévû tout ce que tu vois maintenant, que je ne sçûsse pas à fond tous les sentimens de mon pere, & que le refus qu'il a fait porter à celui qui m'a demandé par un ami, n'ait pas étouffé dans mon ame toute sorte d'espoir.

LISETTE.

Quoi! C'est cet inconnu qui vous a fait demander, pour qui vous...

LUCINDE.

Peut-être n'est-il pas honnête à une fille de s'expliquer si librement; mais enfin, je t'avouë que, s'il m'étoit permis de vouloir quelque chose, ce seroit lui que je voudrois. Nous n'avons eu ensemble aucune conversation, & sa bouche ne m'a point déclaré la passion qu'il a pour moi; mais, dans tous les lieux où il m'a pû voir, ses regards & ses actions m'ont toujours parlé si tendrement, & la demande qu'il a fait faire de moi m'a paru d'un si honnête homme, que mon cœur n'a pû s'empêcher d'être sensible à ses ardeurs; &, cependant, tu vois où la dureté de mon pere réduit toute cette tendresse.

LISETTE.

Allez, laissez-moi faire. Quelque sujet que j'aye de me plain-

dre de vous du ſecret que vous m'avez fait, je ne veux pas laiſſer de ſervir votre amour; & pourvû que vous ayez aſſez de réſolution...

LUCINDE.

Mais que veux-tu que je faſſe contre l'autorité d'un pere? Et, s'il eſt inexorable à mes vœux...

LISETTE.

Allez, allez, il ne faut pas ſe laiſſer mener comme un oiſon; &, pourvû que l'honneur n'y ſoit pas offenſé, on ſe peut libérer un peu de la tyrannie d'un pere. Que prétend-il que vous faſſiez? N'êtes-vous pas en âge d'être mariée? Et croit-il que vous ſoyez de marbre? Allez, encore un coup, je veux ſervir votre paſſion; je prends dès-à-préſent ſur moi tout le ſoin de ſes intérêts, & vous verrez que je ſçais des détours... Mais je vois votre pere. Rentrons, & me laiſſez agir.

SCENE V.

SGANARELLE *ſeul.*

IL eſt bon quelquefois de ne point faire ſemblant d'entendre les choſes qu'on n'entend que trop bien; & j'ai fait ſagement, de parer la déclaration d'un déſir que je ne ſuis pas réſolu de contenter. A-t-on jamais rien vû de plus tyrannique que cette coutume où l'on veut aſſujettir les peres? Rien de plus impertinent, & de plus ridicule, que d'amaſſer du bien avec de grands travaux, & élever une fille

avec beauvoup de ſoin & de tendreſſe, pour ſe dépouiller de l'un & de l'autre entre les mains d'un homme qui ne nous touche de rien ? Non, non, je me moque de cet uſage, & je veux garder mon bien & ma fille pour moi.

SCENE VI.

SGANARELLE, LISETTE.

LISETTE *courant ſur le théatre, & feignant de ne pas voir Sganarelle.*

AH, malheur ! Ah, diſgrace ! Ah, pauvre ſeigneur Sganarelle ! Où pourrai-je te rencontrer ?

SGANARELLE *à part.*

Que dit-elle là ?

LISETTE *courant toujours.*

Ah ! miſérable pere, que feras-tu, quand tu ſçauras cette nouvelle ?

SGANARELLE *à part.*

Que ſera-ce ?

LISETTE.

Ma pauvre maîtreſſe !

SGANARELLE *à part.*

Je ſuis perdu.

LISETTE.

Ah !

SGANARELLE *courant après Liſette.*

Liſette.

LISETTE.

Quelle infortune !

SGANARELLE.

Liſette.

LISETTE.

Quel accident !

SGANARELLE.

Liſette.

LISETTE.

Quelle fatalité !

SGANARELLE.

Liſette.

LISETTE *s'arrêtant.*

Ah ! Monſieur.

SGANARELLE.

Qu'eſt-ce ?

LISETTE.

Monſieur.

SGANARELLE.

Qu'y a-t-il ?

LISETTE.

Votre fille . . .

SGANARELLE.

Ah ! Ah !

LISETTE.

Monſieur, ne pleurez donc point comme cela, car vous me feriez rire.

SGANARELLE.

Di donc vîte.

LISETTE.

Votre fille, toute ſaiſie des paroles que vous lui avez dites, & de la colére effroyable où elle vous a vû contr'elle, eſt montée vîte dans ſa chambre, & pleine de déſeſpoir, a ouvert la fenêtre qui regarde ſur la riviére.

SGANARELLE.

Hé bien?

LISETTE.

Alors, levant les yeux au Ciel, non, a-t-elle dit, il m'eſt impoſſible de vivre avec le courroux de mon pere; &, puiſqu'il me renonce pour ſa fille, je veux mourir.

SGANARELLE.

Elle s'eſt jettée?

LISETTE.

Non, monſieur. Elle a fermé tout doucement la fenêtre, & s'eſt allée mettre ſur le lit. Là, elle s'eſt priſe à pleurer amérement; & tout d'un coup, ſon viſage a pâli, ſes yeux ſe ſont tournés, le cœur lui a manqué, & elle eſt demeurée entre mes bras.

SGANARELLE.

Ah, ma fille! Elle eſt morte?

LISETTE.

Non, monſieur. A force de la tourmenter, je l'ai fait reve-

nir; mais cela lui reprend de moment en moment, & je crois qu'elle ne passera pas la journée.

SGANARELLE.

Champagne, Champagne, Champagne.

SCENE VII.

SGANARELLE, CHAMPAGNE, LISETTE.

SGANARELLE.

VIte, qu'on m'aille quérir des médecins, & en quantité. On n'en peut trop avoir dans une pareille avanture. Ah, ma fille! Ma pauvre fille!

SCENE VIII.

PREMIERE ENTRÉE.

CHampagne valet de Sganarelle, frappe, en dansant, aux portes de quatre médecins.

SCENE IX.

LEs quatre médecins dansent, & entrent avec cérémonie chez Sganarelle.

Fin du premier acte.



ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

SGANARELLE, LISETTE.

LISETTE.

QUE voulez-vous donc faire, monſieur, de quatre médecins ? N'eſt-ce pas aſſez d'un pour tuer une perſonne.

SGANARELLE.

Taiſez-vous. Quatre conſeils valent mieux qu'un.

LISETTE.

Eſt-ce que votre fille ne peut pas bien mourir ſans le ſecours de ces meſſieurs-là ?

SGANARELLE.

Eſt-ce que les médecins font mourir ?

LISETTE.

Sans doute ; & j'ai connu un homme qui prouvoit par bonnes raiſons, qu'il ne faut jamais dire, une telle perſonne eſt morte d'une fiévre & d'une fluxion ſur la poitrine, mais elle eſt morte de quatre médecins, & de deux apoticaires.

SGANARELLE.

Chut. N'offensez pas ces messieurs là.

LISETTE.

Ma foi, monsieur, notre chat est réchapé depuis peu d'un saut qu'il fit du haut de la maison dans la ruë, & il fut trois jours sans manger, & sans pouvoir remuer ni piéd ni patte; mais il est bien heureux de ce qu'il n'y a point de chats médecins, car ses affaires étoient faites, & ils n'auroient pas manqué de le purger & de le saigner.

SGANARELLE.

Voulez-vous vous taire, vous dis-je? Mais voyez quelle impertinence! Les voici.

LISETTE.

Prenez garde, vous allez être bien édifié. Ils vous diront en latin que votre fille est malade.

SCENE II.

Mrs. TOMES, DES FONANDRES, MACROTON, BAHYS, SGANARELLE, LISETTE.

SGANARELLE.

HÉ bien messieurs?

M. TOMES.

Nous avons vû suffisamment la malade, & sans doute qu'il y a beaucoup d'impuretés en elle.

SGANARELLE.

Ma fille est impure?

M. TOMES.

Je veux dire qu'il y a beaucoup d'impureté dans ſon corps, quantité d'humeurs corrompuës.

SGANARELLE.

Ah! Je vous entends.

M. TOMES.

Mais.... Nous allons conſulter enſemble.

SGANARELLE.

Allons, faites donner des ſiéges.

LISETTE *à monſieur Tomés.*

Ah! monſieur, vous en êtes?

SGANARELLE *à Liſette.*

De quoi donc connoiſſez-vous monſieur?

LISETTE.

De l'avoir vû l'autre jour chez la bonne amie de madame votre niéce.

M. TOMES.

Comment ſe porte ſon cocher?

LISETTE.

Fort bien. Il eſt mort.

M. TOMES.

Mort?

LISETTE.

Oui.

M. TOMES.

Cela ne ſe peut.

LISETTE.

Je ne ſçais pas ſi cela ſe peut; mais je ſçais bien que cela eſt.

M. TOMES.

Il ne peut pas être mort, vous dis-je.

LISETTE.

Et moi, je vous dis qu'il eſt mort & enterré.

M. TOMES.

Vous vous trompez.

LISETTE.

Je l'ai vû.

M. TOMES.

Cela eſt impoſſible. Hippocrate dit que ces ſortes de maladies ne ſe terminent qu'au quatorze, ou au vingt-un; & il n'y a que ſix jours qu'il eſt tombé malade.

LISETTE.

Hippocrate dira ce qu'il lui plaira; mais le cocher eſt mort.

SGANARELLE.

Paix, diſcoureuſe. Allons, ſortons d'ici. Meſſieurs, je vous ſupplie de conſulter de la bonne maniére. Quoique ce ne ſoit pas la coutume de payer auparavant, toutefois, de peur que je ne l'oublie, &, afin que ce ſoit une affaire faite, voici...

[*Il leur donne de l'argent, & chacun, en le recevant, fait un geſte différent.*]

SCENE III.

MESSIEURS DES FONANDRES, TOMES, MACROTON, BAHYS.

[*Ils s'asséyent & toussent.*]

M. DES FONANDRES.

PAris est étrangement grand, & il faut faire de longs trajets, quand la pratique donne un peu.

M. TOMES.

Il faut avouer que j'ai une mule admirable pour cela, & qu'on a peine à croire le chemin que je lui fais faire tous les jours.

M. DES FONANDRES.

J'ai un cheval merveilleux, & c'est un animal infatigable.

M. TOMES.

Sçavez-vous le chemin que ma mule a fait aujourd'hui? J'ai été premiérement tout contre l'arsenal, de l'arsenal au bout du fauxbourg saint Germain, du fauxbourg saint Germain au fond du marais, du fond du marais à la porte saint Honoré, de la porte saint Honoré au fauxbourg saint Jacques, du fauxbourg saint Jacques à la porte de Richelieu, de la porte de Richelieu, ici, d'ici je dois aller encore à la place royale.

M. DES FONANDRES.

Mon cheval a fait tout cela aujourd'hui; &, de plus, j'ai été à Ruel voir un malade.

M. TOMES.

Mais à propos, quel parti prenez-vous dans la querelle des deux médecins, Théophraste & Artémius ? Car c'est une affaire qui partage tout notre corps.

M. DES FONANDRES.

Moi, je suis pour Artémius.

M. TOMES.

Et moi aussi. Ce n'est pas que son avis, comme on a vû, n'ait tué le malade, & que celui de Théophraste ne fût beaucoup meilleur assûrément ; mais enfin, il a tort dans les circonstances, & il ne devoit pas être d'un autre avis que son ancien. Qu'en dites-vous ?

M. DES FONANDRES.

Sans doute. Il faut toujours garder les formalités, quoiqu'il puisse arriver.

M. TOMES.

Pour moi, j'y suis sévére en diable, à moins que ce ne soit entre amis ; & l'on nous assembla, un jour, trois de nous autres, avec un médecin de dehors, pour une consultation où j'arrêtai toute l'affaire, & ne voulus point endurer qu'on opinât, si les choses n'alloient dans l'ordre. Les gens de la maison faisoient ce qu'ils pouvoient, & la maladie pressoit ; mais je n'en voulus point démordre, & la malade mourut bravement pendant cette contestation.

M. DES FONANDRES.

C'est fort bien fait d'apprendre aux gens à vivre, & de leur montrer leur béjaune.

M. TOMES.

Un homme mort, n'eſt qu'un homme mort, & ne fait point de conſéquence ; mais une formalité négligée porte un notable préjudice à tout le corps des médecins.

SCENE IV.

SGANARELLE, Mrs. TOMES, DES FONANDRES, MACROTON, BAHYS.

SGANARELLE.

MEſſieurs, l'oppreſſion de ma fille augmente, je vous prie de me dire vîte ce que vous avez réſolu.

M. TOMES *à monſieur des Fonandrés.*

Allons, monſieur.

M. DES FONANDRES.

Non, monſieur, parlez, s'il vous plaît.

M. TOMES.

Vous vous moquez.

M. DES FONANDRES.

Je ne parlerai pas le premier.

M. TOMES.

Monſieur.

M. DES FONANDRES.

Monſieur.

SGANARELLE.

Hé, de grace, meſſieurs, laiſſez toutes ces cérémonies,

& ſongez que les choſes preſſent.

M. TOMES.

La maladie de votre fille . . .

M. DES FONANDRES.

L'avis de tous ces meſſieurs tous enſemble . . .

M. MACROTON.

A-près-a-voir-bien-con-ſul-té . . .

M. BAHYS.

Pour raiſonner . . .

[*Ils parlent tous quatre à la fois.*]

SGANARELLE.

Hé, meſſieurs, parlez l'un après l'autre, de grace.

M. TOMES.

Monſieur, nous avons raiſonné ſur la maladie de votre fille, & mon avis, à moi, eſt que cela procéde d'une grande chaleur de ſang; ainſi je conclus à la ſaigner le plûtôt que vous pourrez.

M. DES FONANDRES.

Et moi, je dis que ſa maladie eſt une pourriture d'humeurs cauſée par une trop grande réplétion, ainſi je conclus à lui donner de l'émétique.

M. TOMES.

Je ſoutiens que l'émétique la tuera.

M. DES FONANDRES.

Et moi, que la ſaignée la fera mourir.

M. TOMES.

C'eſt bien à vous de faire l'habile homme!

M. DES FONANDRES.

Oui, c'est à moi ; & je vous prêterai le collet en tout genre d'érudition.

M. TOMES.

Souvenez-vous de l'homme que vous fites crever ces jours passés.

M. DES FONANDRES.

Souvenez-vous de la dame que vous avez envoyée en l'autre monde, il y a trois jours.

M. TOMES *à Sganarelle.*

Je vous ai dit mon avis.

M. DES FONANDRES *à Sganarelle.*

Je vous ai dit ma pensée.

M. TOMES.

Si vous ne faites saigner tout à l'heure votre fille, c'est une personne morte. [*Il sort.*]

M. DES FONANDRES.

Si vous la faites saigner, elle ne sera pas en vie dans un quart d'heure. [*Il sort.*]

SCENE V.

SGANARELLE, Mrs. MACROTON, BAHYS.

SGANARELLE.

A Qui croire des deux, & quelle résolution prendre sur des avis si opposés ? Messieurs, je vous conjure de déterminer mon esprit, & de me dire, sans passion, ce que

vous croyez le plus propre à ſoulager ma fille.

M. MACROTON.

Mon-ſi-eur-, dans-ces-ma-ti-é-res-là-, il-faut-pro-cé-der-a-vec-que-cir-conſ-pec-ti-on-, &-ne-ri-en-fai-re-, com-me-on-dit-, à-la-vo-lé-e-; d'au-tant-que-les-fau-tes-qu'on-y-peut-fai-re-ſont-, ſe-lon-no-tre-maî-tre-Hip-po-cra-te-, d'u-ne-dan-ge-reu-ſe-con-ſé-quen-ce.

M. BAHYS *bredouillant.*

Il eſt vray. Il faut bien prendre garde à ce qu'on fait; car ce ne ſont pas ici des jeux d'enfant; &, quand on a failli, il n'eſt pas aiſé de réparer le manquement, & de rétablir ce qu'on a gâté. *Experimentum periculoſum.* C'eſt pourquoi, il s'agit de raiſonner auparavant comme il faut, de peſer mûrement les choſes, de regarder le tempérament des gens, d'examiner les cauſes de la maladie, & de voir les remedes qu'on y doit apporter.

SGANARELLE *à part.*

L'un va en tortuë, & l'autre court la poſte.

M. MACROTON.

Or-, mon-ſi-eur-, pour-ve-nir-au-fait-, je-trou-ve-que-vo-tre-fil-le-a-un-e-ma-la-di-e-chro-ni-que-, &-qu'el-le-peut-pé-ri-cli-ter-, ſi-on-ne-lui-don-ne-du-ſe-cours-; d'au-tant-que-les-ſymp-tô-mes-qu'el-le-a-ſont-in-di-ca-tiſs-d'u-ne-va-peur-fu-li-gi-neu-ſe-&-mor-di-can-te-qui-lui-pi-co-te-les-mem-bra-nes-du-cer-veau-. Or-cet-te-va-peur-, que-nous-nom-mons-en-grec-, *At-mos-*, eſt-cau-ſé-e-par-des-hu-meurs-pu-tri-des-, te-na-ces-, con-glu-ti-neu-ſes-, qui-ſont-con-te-nuës-dans-le-bas-ven-tre.

M. BAHYS.

Et comme ces humeurs ont été là engendrées par une longue ſucceſſion de tems, elles s'y ſont recuites, & ont acquis cette malignité qui fume vers la région du cerveau.

M. MACROTON.

Si-bien-donc-que-, pour-ti-rer-, dé-ta-cher-, ar-ra-cher-, ex-pul-ſer-, é-va-cu-er-leſ-di-tes-hu-meurs-, il-fau-dra-u-ne-pur-ga-ti-on-vi-gou-reu-ſe-. Mais-, au-pré-a-la-ble-, je-trou-ve-à-pro-pos-, &-il-n'y-a-pas-d'in-con-vé-ni-ent-, d'u-ſer-de-pe-tits-re-mé-des-a-no-dins-, c'eſt-à-di-re-, de-pe-tits-la-ve-mens-ré-mol-li-ans-&-dé-ter-ſifs-, de-ju-lets-&-de-ſi-rops-ra-fraî-chiſ-ſans-qu'on-mê-le-ra-dans-ſa-pti-ſa-ne.

M. BAHYS.

Après, nous en viendrons à la purgation, & à la ſaignée, que nous réïtérerons, s'il en eſt beſoin.

M. MACROTON.

Ce-n'eſt-pas-qu'a-vec-que-tout-ce-la-vo-tre-fil-le-ne-puiſ-ſe-mou-rir-; mais-, au-moins-, vous-au-rez-fait-quel-que-cho-ſe-, &-vous-au-rez-la-con-ſo-la-ti-on-qu'el-le-ſe-ra-mor-te-dans-les-for-mes.

M. BAHYS.

Il vaut mieux mourir ſelon les régles, que de réchaper contre les régles.

M. MACROTON.

Nous-di-ſons-ſin-cé-re-ment-no-tre-pen-ſé-e.

M. BAHYS.

Et nous avons parlé, comme nous parlerions à notre propre frere.

SGANARELLE.

[*à m. Macroton, en allongeant ſes mots.*]

Je-vous-rends-très-hum-bles-gra-ces.

[*à m. Bahys, en bredouillant.*]

Et vous ſuis infiniment obligé de la peine que vous avez priſe.

SCENE VI.

SGANARELLE *ſeul.*

ME voilà juſtement un peu plus incertain que je n'étois auparavant. Morbleu, il me vient une fantaiſie. Il faut que j'aille acheter de l'orviétan, & que je lui en faſſe prendre. L'orviétan eſt un reméde dont beaucoup de gens ſe ſont bien trouvés. Holà.

SCENE VII.

DEUXIÉME ENTRÉE.

SGANARELLE, UN OPERATEUR

SGANARELLE.

MOnſieur, je vous prie de me donner une boëte de votre orviétan, que je m'en vais vous payer.

L'OPERATEUR *chante.*

L'or de tous les climats qu'entoure l'océan,
Peut-il jamais payer ce ſecret d'importance?

Mon reméde guérit, par ſa rare excellence,
Plus de maux qu'on n'en peut nombrer dans tout un an;
La gale,
La rogne,
La teigne,
La fiévre,
La peſte,
La goutte.
Vérole,
Deſcente,
Rougeole.
O grande puiſſance
De l'orviétan!

SGANARELLE.

Monſieur, je crois que tout l'or du monde n'eſt pas capable de payer votre reméde; mais, pourtant, voici une piéce de trente ſols que vous prendrez, s'il vous plaît.

L'OPERATEUR *chante.*

Admirez mes bontés, & le peu qu'on vous vend
Ce tréſor merveilleux que ma main vous diſpenſe.
Vous pouvez avec lui braver en aſſûrance
Tous les maux que, ſur nous, l'ire du Ciel répand;
La gale,
La rogne,
La teigne,
La fiévre,
La peſte,
La goutte,

Vérole,
Deſcente,
Rougeole.
O grande puiſſance
De l'orviétan!

SCENE VIII.

Pluſieurs trivelins, & pluſieurs ſcaramouches, valets de l'opérateur, ſe réjouiſſent en danſant.

Fin du ſecond Acte.





ACTE TROISIÉME.

SCENE PREMIERE.

MESSIEURS FILLERIN, TOMES, DES FONANDRES.

M. FILLERIN.



N'Avez-vous point de honte, meſſieurs, de montrer ſi peu de prudence pour des gens de votre âge, & de vous être querellés comme de jeunes étourdis ? Ne voyez-vous pas bien quel tort ces ſortes de querelles nous font parmi le monde, & n'eſt-ce pas aſſez que les ſçavans voyent les contrariétés & les diſſentions qui ſont entre nos auteurs, & nos anciens maîtres, ſans découvrir encore au peuple, par nos débats & nos querelles, la forfanterie de notre art ? Pour moi, je ne comprends rien du tout à cette méchante politique de quelques-uns de nos gens, & il faut confeſſer que toutes ces conteſtations nous ont décriés, depuis peu, d'une étrange maniére ; & que, ſi nous n'y prenons garde, nous allons nous ruiner nous-mêmes. Je n'en parle pas pour mon intérêt ; car, Dieu merci, j'ai

déjà établi mes petites affaires. Qu'il vente, qu'il pleuve, qu'il gréle, ceux qui ſont morts, ſont morts, & j'ai de quoi me paſſer des vivans; mais enfin, toutes ces diſputes ne valent rien pour la médecine. Puiſque le Ciel nous fait la grace que, depuis tant de ſiécles on demeure infatué de nous, ne déſabuſons point les hommes avec nos cabales extravagantes, & profitons de leurs ſottiſes le plus doucement que nous pourrons. Nous ne ſommes pas les ſeuls, comme vous ſçavez, qui tâchons à nous prévaloir de la foibleſſe humaine. C'eſt là que va l'étude de la plûpart du monde, & chacun s'efforce de prendre les hommes par leur foible, pour en tirer quelque profit. Les flateurs, par exemple, cherchent à profiter de l'amour que les hommes ont pour les louanges, en leur donnant tout le vain encens qu'ils ſouhaitent, & c'eſt un art où l'on fait, comme on voit, des fortunes conſidérables. Les alchymiſtes tâchent à profiter de la paſſion que l'on a pour les richeſſes, en promettant des montagnes d'or à ceux qui les écoutent; les diſeurs d'horoſcopes, par leurs prédictions trompeuſes, profitent de la vanité & de l'ambition des crédules eſprits. Mais le plus grand foible des hommes, c'eſt l'amour qu'ils ont pour la vie; & nous en profitons, nous autres, par notre pompeux galimathias, & ſçavons prendre nos avantages, de cette vénération que la peur de mourir leur donne pour notre métier. Conſervons-nous donc dans le dégré d'eſtime où leur foibleſſe nous a mis, & ſoyons de concert auprès des malades, pour nous attribuer les heureux ſuccès de la maladie, & rejetter ſur la nature toutes les bévûës de notre art.

N'allons point, dis-je, détruire ſottement les heureuſes préventions d'une erreur qui donne du pain à tant de perſonnes, &, de l'argent de ceux que nous mettons en terre, nous fait élever de tous côtés de ſi beaux héritages.

M. TOMES.

Vous avez raiſon en tout ce que vous dites; mais ce ſont chaleurs de ſang, dont par fois on n'eſt pas le maître.

M. FILLERIN.

Allons donc, meſſieurs, mettez bas toute rancune, & faiſons ici votre accommodement.

M. DES FONANDRES.

J'y conſens. Qu'il me paſſe mon émétique pour la malade dont il s'agit, & je lui paſſerai tout ce qu'il voudra pour le premier malade dont il ſera queſtion.

M. FILLERIN.

On ne peut pas mieux dire; & voilà ſe mettre à la raiſon.

M. DES FONANDRES.

Cela eſt fait.

M. FILLERIN.

Touchez donc là. Adieu. Une autrefois montrez plus de prudence.

SCENE II.

M. THOMES, M. DES FONANDRES, LISETTE.

LISETTE.

QUoi, messieurs, vous voilà, & vous ne songez pas à réparer le tort qu'on vient de faire à la médecine?

M. TOMES.

Comment? Qu'est-ce?

LISETTE.

Un insolent, qui a eu l'éffronterie d'entreprendre sur votre métier; &, sans votre ordonnance, vient de tuer un homme d'un grand coup d'épée au travers du corps.

M. TOMES.

Ecoutez, vous faites la railleuse, mais vous passerez par nos mains quelque jour.

LISETTE.

Je vous permets de me tuer, lorsque j'aurai recours à vous.

SCENE III.

CLITANDRE *en habit de médecin*, LISETTE.

CLITANDRE.

HE' bien, Lisette, que dis-tu de mon équipage? Crois-tu qu'avec cet habit, je puisse dupper le bon homme? Me trouves-tu bien ainsi?

LISETTE.

Le mieux du monde, & je vous attendois avec impatience. Enfin le Ciel m'a faite d'un naturel le plus humain du monde, & je ne puis voir deux amans ſoupirer l'un pour l'autre, qu'il ne me prenne une tendreſſe charitable, & un déſir ardent de ſoulager les maux qu'ils ſouffrent. Je veux, à quelque prix que ce ſoit, tirer Lucinde de la tyrannie où elle eſt, & la mettre en votre pouvoir. Vous m'avez plû d'abord; & je me connois en gens; & elle ne peut pas mieux choiſir. L'amour riſque des choſes extraordinaires, & nous avons concerté enſemble une maniére de ſtratagême, qui pourra peut-être nous réuſſir. Toutes nos meſures ſont déjà priſes, l'homme à qui nous avons affaire n'eſt pas des plus fins de ce monde; &, ſi cette avanture nous manque, nous trouverons mille autres voyes, pour arriver à notre but. Attendez-moi-là ſeulement, je reviens vous querir.

[*Clitandre ſe retire dans le fond du théatre.*]

SCENE IV.

SGANARELLE, LISETTE.

LISETTE.

MOnſieur, allégreſſe! Allégreſſe!

SGANARELLE.

Qu'eſt-ce?

LISETTE.

Réjouiſſez-vous.

SGANARELLE.

De quoi?

LISETTE.

Réjouissez-vous, vous dis-je.

SGANARELLE.

Di-moi donc ce que c'est; & puis, je me réjouirai peut-être.

LISETTE.

Non. Je veux que vous vous réjouissiez auparavant, que vous chantiez, que vous dansiez.

SGANARELLE.

Sur quoi?

LISETTE.

Sur ma parole.

SGANARELLE.

[*Il chante & danse.*]

Allons donc. La lera la la, la lera la. Que diable!

LISETTE.

Monsieur, votre fille est guérie.

SGANARELLE.

Ma fille est guérie!

LISETTE.

Oui. Je vous améne un médecin; mais un médecin d'importance, qui fait des cures merveilleuses, & qui se moque des autres médecins.

SGANARELLE.

Où est-il?

LISETTE.

Je vais le faire entrer.

SGANARELLE *ſeul.*

Il faut voir ſi celui-ci fera plus que les autres.

SCENE V.

CLITANDRE *en habit de médecin,* SGANARELLE, LISETTE.

LISETTE *amenant Clitandre.*

LE voici.

SGANARELLE.

Voilà un médecin qui a la barbe bien jeune.

LISETTE.

La ſcience ne ſe meſure pas par la barbe, & ce n'eſt pas par le menton qu'il eſt habile.

SGANARELLE.

Monſieur, on m'a dit que vous aviez des remédes admirables pour faire aller à la ſelle.

CLITANDRE.

Monſieur, mes remédes ſont différens de ceux des autres. Ils ont l'émétique, les ſaignées, les médecines, & les lavemens; mais moi, je guéris par des paroles, par des ſons, par des lettres, par des taliſmans, & par des anneaux conſtellés.

LISETTE.

Que vous ai-je dit?

SGANARELLE.

Voilà un grand homme!

LISETTE.

Monſieur, comme votre fille eſt-là toute habillée dans une chaiſe, je vais la faire paſſer ici.

SGANARELLE.

Oui. Fais.

CLITANDRE *tâtant le poulx à Sganarelle.*

Votre fille eſt bien malade.

SGANARELLE.

Vous connoiſſez cela ici?

CLITANDRE.

Oui, par la ſympathie qu'il y a entre le pere & la fille.

SCENE VI.

SGANARELLE, LUCINDE, CLITANDRE, LISETTE.

LISETTE. *à Clitandre.*

TEnez, monſieur, voilà une chaiſe auprès d'elle. [*à Sganarelle.*]

Allons, laiſſez-les-là tous deux.

SGANARELLE.

Pourquoi? Je veux demeurer-là.

LISETTE.

Vous moquez-vous? Il faut s'éloigner. Un médecin a cent choſes à demander, qu'il n'eſt pas honnête qu'un homme entende.

[*Sganarelle & Liſette s'éloignent.*]

CLITANDRE *bas à Lucinde.*

Ah! Madame, que le raviſſement où je me trouve eſt grand, & que je ſçais peu par où vous commencer mon diſcours! Tant que je ne vous ai parlé que des yeux, j'avois, ce me ſembloit, cent choſes à vous dire, &, maintenant que j'ai la liberté de vous parler de la façon que je ſouhaitois, je demeure interdit, & la grande joye où je ſuis étouffe toutes mes paroles.

LUCINDE.

Je puis vous dire la même choſe; & je ſens, comme vous, des mouvemens de joye qui m'empêchent de pouvoir parler.

CLITANDRE.

Ah! Madame, que je ſerois heureux, s'il étoit vray que vous ſentiſſiez tout ce que je ſens, & qu'il me fût permis de juger de votre ame par la mienne! Mais, madame, puis-je au moins croire que ce ſoit à vous à qui je doive la penſée de cet heureux ſtratagême qui me fait jouir de votre préſence?

LUCINDE.

Si vous ne m'en devez pas la penſée, vous m'êtes redevable au moins d'en avoir approuvé la propoſition avec beaucoup de joye.

SGANARELLE *à Liſette.*

Il me ſemble qu'il lui parle de bien près.

LISETTE *à Sganarelle.*

C'eſt qu'il obſerve ſa phyſionomie, & tous les traits de ſon viſage.

CLITANDRE *à Lucinde.*

Serez-vous conſtante, madame, dans ces bontés que vous me témoignez ?

LUCINDE.

Mais vous, ſerez-vous ferme dans les réſolutions que vous avez montrées ?

CLITANDRE.

Ah ! Madame, juſqu'à la mort. Je n'ay point de plus forte envie que d'être à vous, & je vais le faire paroître dans ce que vous m'allez voir faire.

SGANARELLE *à Cli tandre.*

Hé bien, notre malade ? Elle me ſemble un peu plus gaye.

CLITANDRE.

C'eſt que j'ai déjà fait agir ſur elle un de ces remédes que mon art m'enſeigne. Comme l'eſprit a grand empire ſur le corps, & que c'eſt de lui, bien ſouvent, que procédent les maladies, ma coutume eſt de courir à guérir les eſprits, avant que de venir au corps. J'ai donc obſervé ſes regards, les traits de ſon viſage, & les lignes de ſes deux mains ; &, par la ſcience que le Ciel m'a donnée, j'ai reconnu que c'étoit de l'eſprit qu'elle étoit malade, & que tout ſon mal ne venoit que d'une imagination déréglée, & d'un déſir dépravé de vouloir être mariée. Pour moi, je ne vois rien de plus extravagant & de plus ridicule, que cette envie qu'on a du mariage.

SGANARELLE *à part.*

Voilà un habile homme !

CLITANDRE.

Et j'ai eu, & aurai, pour lui, toute ma vie, une averſion effroyable.

SGANARELLE *à part.*

Voilà un grand médecin !

CLITANDRE.

Mais, comme il faut flater l'imagination des malades, & que j'ai vû en elle de l'aliénation d'eſprit, & même qu'il y avoit du péril à ne lui pas donner un promt ſecours, je l'ai priſe par ſon foible, & lui ai dit que j'étois venu ici pour vous la demander en mariage. Soudain, ſon viſage a changé, ſon teint s'eſt éclairci, ſes yeux ſe ſont animés ; &, ſi vous voulez, pour quelques jours, l'entretenir dans cette erreur, vous verrez que nous la tirerons d'où elle eſt.

SGANARELLE.

Oui-dà, je le veux bien.

CLITANDRE.

Après, nous ferons agir d'autres remédes pour la guérir entiérement de cette fantaiſie.

SGANARELLE.

Oui, cela eſt le mieux du monde. Hé bien, ma fille, voilà monſieur qui a envie de t'épouſer, & je lui ai dit que je le voulois bien.

LUCINDE.

Hélas ! Eſt-il poſſible ?

SGANARELLE.

Oui.

LUCINDE.

Mais, tout de bon?

SGANARELLE.

Oui, oui.

LUCINDE *à Clitandre.*

Quoi! Vous êtes dans les ſentimens d'être mon mari?

CLITANDRE.

Oui, Madame.

LUCINDE.

Et mon pere y conſent?

SGANARELLE.

Oui, ma fille.

LUCINDE.

Ah! Que je ſuis heureuſe, ſi cela eſt véritable!

CLITANDRE.

N'en doutez point, madame. Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je vous aime, & que je brûle de me voir votre mari. Je ne ſuis venu ici que pour cela; &, ſi vous voulez que je vous diſe nettement les choſes comme elles ſont, cet habit n'eſt qu'un prétexte inventé, & je n'ai fait le médecin que pour m'approcher de vous, & obtenir plus facilement ce que je ſouhaite.

LUCINDE.

C'eſt me donner des marques d'un amour bien tendre, & j'y ſuis ſenſible autant que je puis.

SGANARELLE.

O la folle! O la folle! O la folle!

LUCINDE.

Vous voulez donc bien, mon pere, me donner monsieur pour époux ?

SGANARELLE.

Oui. Ça, donne moi ta main. Donnez-moi aussi un peu la vôtre pour voir.

CLITANDRE.

Mais, monsieur...

SGANARELLE.

[étouffant de rire.]

Non, non, c'est pour... pour lui contenter l'esprit. Touchez-là. Voilà qui est fait.

CLITANDRE.

Acceptez, pour gage de ma foi, cet anneau que je vous donne.

[bas à Sganarelle.]

C'est un anneau constellé, qui guerit les égaremens d'esprit.

LUCINDE.

Faisons donc le contrat, afin que rien n'y manque.

CLITANDRE.

[bas à Sganarelle.]

Hélas! Je le veux bien, madame. Je vais faire monter l'homme qui écrit mes remédes, & lui faire croire que c'est un notaire.

SGANARELLE.

Fort bien.

CLITANDRE.

Holà. Faites monter le notaire que j'ai amené avec moi.

LUCINDE.

Quoi! Vous aviez amené un notaire?

CLITANDRE.

Oui, madame.

LUCINDE.

J'en ſuis ravie.

SGANARELLE.

O la folle! O la folle!

SCENE VII.

LE NOTAIRE, CLITANDRE, SGANARELLE, LUCINDE, LISETTE.

[*Clitandre parle bas au notaire.*]

SGANARELLE *au notaire.*

OUi, monſieur, il faut faire un contrat pour ces deux [*à Lucinde.*] perſonnes-là. Ecrivez. Voilà le contrat qu'on fait. [*au notaire.*] Je lui donne vingt mille écus en mariage. Ecrivez.

LUCINDE.

Je vous ſuis bien obligée, mon pere.

LE NOTAIRE.

Voilà qui eſt fait. Vous n'avez qu'à venir ſigner.

SGANARELLE.

Voilà un contrat bien-tôt bâti.

CLITANDRE *à Sganarelle.*

Mais, au moins, monſieur...

SGANARELLE.

[*au notaire.*]

Hé, non, vous-dis-je. Sçait-on pas bien... Allons, donnez-[*à Lucinde.*] lui la plume pour ſigner. Allons, ſigne, ſigne, ſigne. Va, va, je ſignerai tantôt, moi.

LUCINDE.

Non, non, je veux avoir le contrat entre mes mains.

SGANARELLE.

[*après avoir ſigné.*]

Hé bien, tien. Es-tu contente?

LUCINDE.

Plus qu'on ne peut s'imaginer.

SGANARELLE.

Voilà qui eſt bien, voilà qui eſt bien.

CLITANDRE.

Au reſte, je n'ai pas eu ſeulement la précaution d'amener un notaire, j'ai eu celle encore de faire venir des voix, des inſtrumens, & des danſeurs pour célébrer la fête, & pour nous réjouir. Qu'on les faſſe venir. Ce ſont des gens que je méne avec moi, & dont je me ſers tous les jours pour pacifier, avec leur harmonie & leurs danſes, les troubles de l'eſprit.

SCENE VIII.

SGANARELLE, LUCINDE, CLITANDRE, LISETTE.

TROISIÉME ENTRÉE.

LA COMÉDIE, LE BALLET, LA MUSIQUE, JEUX, RIS, PLAISIRS.

LA COMÉDIE, LE BALLET, LA MUSIQUE *enſemble.*

SAns nous tous les hommes,
Deviendroient mal ſains;
Et c'eſt nous qui ſommes
Leurs grands médecins.

LA COMEDIE.

Veut-on qu'on rabatte,
Par des moyens doux,
Les vapeurs de rate
Qui vous minent tous?
Qu'on laiſſe Hippocrate,
Et qu'on vienne à nous.

TOUS

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Sans nous tous les hommes,
Deviendroient mal ſains;
Et c'eſt nous qui ſommes
Leurs grands médecins.

[Pendant que les Jeux, les Ris, & les Plaiſirs danſent, Clitandre emméne Lucinde.]

SCENE DERNIERE.

SGANARELLE, LISETTE.

LA COMÉDIE, LA MUSIQUE, LE BALLET, JEUX, RIS, PLAISIRS.

SGANARELLE.

VOilà une plaiſante façon de guérir ! Où eſt donc ma fille & le médecin ?

LISETTE.

Ils ſont allez achever le reſte du mariage.

SGANARELLE.

Comment le mariage ?

LISETTE.

Ma foi, monſieur, la bécaſſe eſt bridée, & vous avez crû faire un jeu, qui demeure une vérité.

SGANARELLE.

Comment diable! [*Il veut aller après Clitandre & Lucinde, les danſeurs le retiennent.*] Laiſſez-moi aller, laiſſez-moi aller, vous dis-je. [*les danſeurs le retiennent toujours.*] Encore? [*ils veulent faire danſer Sganarelle de force.*] Peſte des gens!

FIN.



LE
MISANTROPE,
COMÉDIE.

ACTEURS.

ALCESTE, amant de Céliméne.

PHILINTE, ami d'Alceſte.

ORONTE, amant de Céliméne.

CÉLIMÉNE.

ÉLIANTE, couſine de Céliméne.

ARSINOÉ, ami de Céliméne.

ACASTE, } marquis.
CLITANDRE, } marquis.

BASQUE, valet de Céliméne.

UN GARDE de la maréchauſſée de France.

DUBOIS, valet d'Alceſte.

La ſcene eſt à Paris dans la maiſon de Céliméne.



Inv. et dessine par F. Boucher. *Gravé par Lau. Cars*

LE MISANTROPE


Boucher Invenit — Joullain Sculpsit

LE MISANTROPE,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.
SCENE PREMIERE.
PHILINTE, ALCESTE.

PHILINTE.

QU'EST-CE donc? Qu'avez-vous?

ALCESTE *assis.*

Laissez-moi, je vous prie.

PHILINTE.

Mais encor, dites-moi, quelle bizarrerie...

ALCESTE.

Laissez-moi là, vous dis-je, & courez vous cacher.

PHILINTE.

Mais on entend les gens au moins sans se fâcher.

ALCESTE.

Moi, je veux me fâcher, & ne veux point entendre.

PHILINTE.

Dans vos brusques chagrins je ne puis vous comprendre;
Et, quoiqu'amis enfin, je suis tout des premiers...

ALCESTE *se levant brusquement.*

Moi, votre ami? Rayez cela de vos papiers.
J'ai fait jusques ici profession de l'être;
Mais, après ce qu'en vous je viens de voir paroître,
Je vous déclare net que je ne le suis plus,
Et ne veux nulle place en des cœurs corrompus.

PHILINTE.

Je suis donc bien coupable, Alceste, à votre compte?

ALCESTE.

Allez, vous devriez mourir de pure honte;
Une telle action ne sçauroit s'excuser,
Et tout homme d'honneur doit s'en scandaliser.
Je vous vois accabler un homme de caresses,
Et témoigner pour lui les derniéres tendresses,
De protestations, d'offres, & de sermens,
Vous chargez la fureur de vos embrassemens;
Et, quand je vous demande après, quel est cet homme,
A peine pouvez-vous dire comme il se nomme,
Votre chaleur pour lui tombe en vous séparant,
Et vous me le traitez, à moi, d'indifférent.
Morbleu, c'est une chose indigne, lâche, infame,
De s'abaisser ainsi, jusqu'à trahir son ame;

Et, si, par un malheur, j'en avois fait autant,
Je m'irois, de regret, pendre tout à l'instant.

PHILINTE.

Je ne vois pas, pour moi, que le cas soit pendable;
Et je vous supplierai d'avoir pour agréable,
Que je me fasse un peu grace sur votre arrêt,
Et ne me pende pas pour cela, s'il vous plaît.

ALCESTE.

Que la plaisanterie est de mauvaise grace!

PHILINTE.

Mais, sérieusement, que voulez-vous qu'on fasse?

ALCESTE.

Je veux qu'on soit sincére, & qu'en homme d'honneur,
On ne lâche aucun mot qui ne parte du cœur.

PHILINTE.

Lorsqu'un homme vous vient embrasser avec joye,
Il faut bien le payer de la même monnoye,
Répondre, comme on peut, à ses empressemens,
Et rendre offre pour offre, & sermens pour sermens.

ALCESTE.

Non, je ne puis souffrir cette lâche méthode
Qu'affectent la plûpart de vos gens à la mode;
Et je ne hais rien tant, que les contorsions
de tous ces grands faiseurs de protestations,
Ces affables donneurs d'embrassades frivoles,
Ces obligeans diseurs d'inutiles paroles,
Qui de civilités, avec tous, font combat,
Et traitent du même air l'honnête homme & le fat.

Quel avantage a-t-on qu'un homme vous caresse,
Vous jure amitié, foi, zéle, estime, tendresse,
Et vous fasse de vous un éloge éclatant,
Lorsqu'au premier faquin il court en faire autant?
Non, non, il n'est point d'ame un peu bien située,
Qui veuille d'une estime ainsi prostituée;
Et la plus glorieuse a des régals peu chers,
Dès qu'on voit qu'on nous mêle avec tout l'univers;
Sur quelque préférence une estime se fonde,
Et c'est n'estimer rien, qu'estimer tout le monde.
Puisque vous y donnez, dans ces vices du tems,
Morbleu, vous n'êtes pas pour être de mes gens;
Je refuse d'un cœur la vaste complaisance
Qui ne fait de mérite aucune différence,
Je veux qu'on me distingue; &, pour le trancher net,
L'ami du genre humain n'est point du tout mon fait.

PHILINTE.

Mais, quand on est du monde, il faut bien que l'on rende
Quelques dehors civils que l'usage demande.

ALCESTE.

Non, vous dis-je, on devroit châtier, sans pitié,
Ce commerce honteux de semblant d'amitié.
Je veux que l'on soit homme, & qu'en toute rencontre,
Le fond de notre cœur dans nos discours se montre,
Que ce soit lui qui parle, & que nos sentimens
Ne se masquent jamais sous de vains complimens.

PHILINTE.

PHILINTE.

Il eſt bien des endroits, où la pleine franchiſe
Deviendroit ridicule, & ſeroit peu permiſe;
Et, par fois, n'en déplaiſe à votre auſtére honneur,
Il eſt bon de cacher ce qu'on a dans le cœur.
Seroit-il à propos, & de la bienſéance,
De dire à mille gens tout ce que d'eux on penſe?
Et, quand on a quelqu'un qu'on hait, ou qui déplaît,
Lui doit-on déclarer la choſe comme elle eſt?

ALCESTE.

Oui.

PHILINTE.

Quoi! Vous iriez dire à la vieille Emilie,
Qu'à ſon âge il ſied mal de faire la jolie,
Et que le blanc qu'elle a, ſcandaliſe chacun?

ALCESTE.

Sans doute.

PHILINTE.

A Dorilas, qu'il eſt trop importun;
Et qu'il n'eſt, à la cour, oreille qu'il ne laſſe
A conter ſa bravoure, & l'éclat de ſa race?

ALCESTE.

Fort bien.

PHILINTE.

Vous vous moquez.

ALCESTE.

Je ne me moque point;
Et je vais n'épargner perſonne ſur ce point.

Mes yeux ſont trop bleſſés, & la cour & la ville,
Ne m'offrent rien qu'objets à m'échauffer la bile;
J'entre en une humeur noire, en un chagrin profond,
Quand je vois vivre, entre eux, les hommes comme ils ſont;
Je ne trouve, par tout, que lâche flaterie,
Qu'injuſtice, intérêt, trahiſon, fourberie,
Je n'y puis plus tenir, j'enrage; & mon deſſein
Eſt de rompre en viſiére à tout le genre humain.

PHILINTE.

Ce chagrin philoſophe eſt un peu trop ſauvage.
Je ris des noirs accès où je vous enviſage;
Et crois voir, en nous deux, ſous mêmes ſoins nourris,
Ces deux freres que peint l'école des maris,
Dont...

ALCESTE.

Mon Dieu! Laiſſons-là vos comparaiſons fades.

PHILINTE.

Non, tout de bon, quittez toutes ces incartades,
Le monde par vos ſoins ne ſe changera pas;
Et, puiſque la franchiſe a pour vous tant d'appas,
Je vous dirai, tout franc, que cette maladie,
Par tout où vous allez, donne la comédie;
Et qu'un ſi grand courroux contre les mœurs du tems,
Vous tourne en ridicule auprès de bien des gens.

ALCESTE.

Tant mieux, morbleu, tant mieux. C'eſt ce que je demande;
Ce m'eſt un fort bon ſigne, & ma joye en eſt grande.

Tous les hommes me ſont à tel point odieux,
Que je ſerois fâché d'être ſage à leurs yeux.

PHILINTE.

Vous voulez un grand mal à la nature humaine.

ALCESTE.

Oui, j'ai conçû pour elle une effroyable haine.

PHILINTE.

Tous les pauvres mortels, ſans nulle exception,
Seront enveloppés dans cette averſion;
Encore, en eſt-il bien dans le ſiécle où nous ſommes...

ALCESTE.

Non, elle eſt générale, & je hais tous les hommes;
Les uns, parce qu'ils ſont méchans & mal faiſans
Et les autres, pour être aux méchans complaiſans,
Et n'avoir pas pour eux ces haines vigoureuſes,
Que doit donner le vice aux ames vertueuſes.
De cette complaiſance on voit l'injuſte excès,
Pour le franc ſcélérat avec qui j'ai procès.
Au travers de ſon maſque, on voit à plein le traître,
Par tout il eſt connu pour tout ce qu'il peut être;
Et ſes roulemens d'yeux, & ſon ton radouci,
N'impoſent qu'à des gens qui ne ſont point d'ici.
On ſçait que ce piéd plat, digne qu'on le confonde,
Par de ſales emplois s'eſt pouſſé dans le monde,
Et que, par eux, ſon ſort, de ſplendeur revêtu,
Fait gronder le mérite, & rougir la vertu;
Quelques titres honteux qu'en tous lieux on lui donne,
Son miſérable honneur ne voit pour lui perſonne,

Nommez-le fourbe, infame, & scélérat maudit,
Tout le monde en convient, & nul n'y contredit;
Cependant sa grimace est par tout bien venuë,
On l'accueille, on lui rit, par tout il s'insinuë,
Et, s'il est, par la brigue, un rang à disputer,
Sur le plus honnête homme on le voit l'emporter.
Têtebleu, ce me sont de mortelles blessures,
De voir qu'avec le vice on garde des mesures;
Et par fois, il me prend des mouvemens soudains,
De fuir dans un désert l'approche des humains.

PHILINTE.

Mon Dieu! des mœurs du tems, mettons-nous moins en peine,
Et faisons un peu grace à la nature humaine;
Ne l'examinons point dans la grande rigueur,
Et voyons ses défauts, avec quelque douceur.
Il faut, parmi le monde, une vertu traitable;
A force de sagesse, on peut être blâmable,
La parfaite raison fuit toute extrêmité,
Et veut que l'on soit sage avec sobriété.
Cette grande roideur des vertus des vieux âges,
Heurte trop notre siécle, & les communs usages;
Elle veut aux mortels trop de perfection,
Il faut fléchir au tems, sans obstination,
Et c'est une folie, à nulle autre seconde,
De vouloir se mêler de corriger le monde.
J'observe, comme vous, cent choses tous les jours,
Qui pourroient mieux aller, prenant un autre cours;

Mais, quoiqu'à chaque pas je puiſſe voir paroître,
En courroux, comme vous, on ne me voit point être.
Je prends tout doucement les hommes comme ils ſont,
J'accoutume mon ame à ſouffrir ce qu'ils font,
Et je crois qu'à la cour, de même qu'à la ville,
Mon flégme eſt philoſophe autant que votre bile.

ALCESTE.

Mais ce flégme, monſieur qui raiſonnez ſi bien,
Ce flégme, pourra-t-il ne s'échauffer de rien?
Et s'il faut, par hazard, qu'un ami vous trahiſſe,
Que pour avoir vos biens on dreſſe un artifice,
Ou qu'on tâche à ſemer de méchans bruits de vous,
Verrez-vous tout cela, ſans vous mettre en courroux?

PHILINTE.

Oui, je vois ces défauts, dont votre ame murmure,
Comme vices unis à l'humaine nature;
Et mon eſprit enfin n'eſt pas plus offenſé
De voir un homme fourbe, injuſte, interreſſé,
Que de voir des vautours affamés de carnage,
Des ſinges mal faiſans, & des loups pleins de rage.

ALCESTE

Je me verrai trahir, mettre en piéces, voler,
Sans que je ſois... Morbleu, je ne veux point parler,
Tant ce raiſonnement eſt plein d'impertinence.

PHILINTE.

Ma foi, vous feriez bien de garder le ſilence.
Contre votre partie éclatez un peu moins,
Et donnez au procès une part de vos ſoins.

ALCESTE.

Je n'en donnerai point, c'eſt une choſe dite.

PHILINTE.

Mais qui voulez-vous donc, qui pour vous ſollicite?

ALCESTE.

Qui je veux? La raiſon, mon bon droit, l'équité.

PHILINTE.

Aucun juge par vous ne ſera viſité?

ALCESTE.

Non. Eſt-ce que ma cauſe eſt injuſte, ou douteuſe?

PHILINTE.

J'en demeure d'accord; mais la brigue eſt fâcheuſe,
Et....

ALCESTE.

Non. J'ai réſolu de n'en pas faire un pas.
J'ai tort, ou j'ai raiſon.

PHILINTE.

Ne vous y fiez pas.

ALCESTE.

Je ne remuerai point.

PHILINTE.

Votre partie eſt forte,
Et peut par ſa cabale entraîner....

ALCESTE.

Il n'importe.

PHILINTE.

Vous vous tromperez.

ALCESTE.

Soit. J'en veux voir le ſuccès.

PHILINTE.

Mais... ?

ALCESTE.

J'aurai le plaiſir de perdre mon procès.

PHILINTE.

Mais enfin... ?

ALCESTE.

Je verrai dans cette plaiderie,
Si les hommes auront aſſez d'effronterie,
Seront aſſez méchans, ſcélérats & pervers,
Pour me faire injuſtice aux yeux de l'univers.

PHILINTE.

Quel homme!

ALCESTE.

Je voudrois, m'en coûtât-il grand'choſe,
Pour la beauté du fait, avoir perdu ma cauſe.

PHILINTE.

On ſe riroit de vous, Alceſte, tout de bon,
Si l'on vous entendoit parler de la façon.

ALCESTE.

Tant pis pour qui riroit.

PHILINTE.

Mais cette rectitude
Que vous voulez en tout avec exactitude,
Cette pleine droiture, où vous vous renfermez,
La trouvez-vous ici dans ce que vous aimez?

Je m'étonne, pour moi, qu'étant, comme il le ſemble,
Vous, & le genre humain, ſi fort brouillés enſemble,
Malgré tout ce qui peut vous le rendre odieux,
Vous ayez pris chez lui ce qui charme vos yeux;
Et, ce qui me ſurprend encore davantage,
C'eſt cet étrange choix où votre cœur s'engage.
La ſincére Eliante a du panchant pour vous,
La prude Arſinoé vous voit d'un œil fort doux;
Cependant, à leurs vœux, votre ame ſe refuſe,
Tandis qu'en ſes liens Céliméne l'amuſe,
De qui l'humeur coquette, & l'eſprit médiſant,
Semble ſi fort donner dans les mœurs d'à préſent.
D'où vient que, leur portant une haine mortelle,
Vous pouvez bien ſouffrir ce qu'en tient cette belle?
Ne ſont-ce plus défauts dans un objet ſi doux?
Ne les voyez-vous pas, ou les excuſez-vous?

ALCESTE.

Non. L'amour que je ſens, pour cette jeune veuve,
Ne ferme point mes yeux aux défauts qu'on lui treuve;
Et je ſuis, quelque ardeur qu'elle m'ait pû donner,
Le premier à les voir, comme à les condamner.
Mais, avec tout cela, quoi que je puiſſe faire,
Je confeſſe mon foible, elle a l'art de me plaire.
J'ai beau voir ſes défauts, & j'ai beau l'en blâmer,
En dépit qu'on en ait, elle ſe fait aimer,
Sa grace eſt la plus forte; &, ſans doute, ma flâme
De ces vices du tems pourra purger ſon ame.

PHILINTE.

PHILINTE.

Si vous faites cela, vous ne ferez pas peu.
Vous croyez être donc aimé d'elle?

ALCESTE.

Oui, parbleu.
Je ne l'aimerois pas, si je ne croyois l'être.

PHILINTE.

Mais, si son amitié pour vous se fait paroître,
D'où vient que vos rivaux vous causent de l'ennui?

ALCESTE.

C'est qu'un cœur bien atteint veut qu'on soit tout à lui;
Et je ne viens ici qu'à dessein de lui dire
Tout ce que là dessus ma passion m'inspire.

PHILINTE.

Pour moi, si je n'avois qu'à former des désirs,
Sa cousine Eliante auroit tous mes soupirs;
Son cœur, qui vous estime, est solide & sincére,
Et ce choix plus conforme étoit mieux votre affaire.

ALCESTE.

Il est vray, ma raison me le dit chaque jour;
Mais la raison n'est pas ce qui régle l'amour.

PHILINTE.

Je crains fort pour vos feux, & l'espoir où vous êtes
Pourroit...

SCENE II.

ORONTE, ALCESTE, PHILINTE.

ORONTE *à Alceste.*

J'Ai sçû là bas que, pour quelques emplettes,
Eliante est sortie, & Céliméne aussi.
Mais, comme l'on m'a dit que vous étiez ici,
J'ai monté, pour vous dire, & d'un cœur véritable,
Que j'ai conçû pour vous une estime incroyable,
Et que, depuis long tems, cette estime m'a mis
Dans un ardent désir d'être de vos amis.
Oui, mon cœur au mérite aime à rendre justice,
Et je brûle qu'un nœud d'amitié nous unisse.
Je crois qu'un ami chaud, & de ma qualité,
N'est pas assûrément pour être rejetté.

[*Pendant le discours d'Oronte, Alceste est rêveur, sans faire attention que c'est à lui qu'on parle, & ne sort de sa rêverie que quand Oronte lui dit.*]

[*à Alceste.*]

C'est à vous, s'il vous plaît, que ce discours s'adresse.

ALCESTE.

A moi, monsieur?

ORONTE.

A vous. Trouvez-vous qu'il vous blesse?

ALCESTE.

Non pas. Mais la surprise est fort grande pour moi,
Et je n'attendois pas l'honneur que je reçoi.

ORONTE.

L'eſtime où je vous tiens ne doit point vous ſurprendre,
Et, de tout l'univers, vous la pouvez prétendre.

ALCESTE.

Monſieur....

ORONTE.

L'Etat n'a rien qui ne ſoit au deſſous
Du mérite éclatant que l'on découvre en vous.

ALCESTE.

Monſieur....

ORONTE.

Oui, de ma part, je vous tiens préférable
A tout ce que j'y vois de plus conſidérable.

ALCESTE.

Monſieur....

ORONTE.

Sois-je du Ciel écraſé, ſi je mens;
Et, pour vous confirmer ici mes ſentimens,
Souffrez qu'à cœur ouvert, monſieur, je vous embraſſe,
Et qu'en votre amitié je vous demande place.
Touchez-là, s'il vous plaît. Vous me la promettez
Votre amitié?

ALCESTE.

Monſieur....

ORONTE.

Quoi! Vous y réſiſtez?

ALCESTE.

Monſieur, c'eſt trop d'honneur que vous me voulez faire;
Mais l'amitié demande un peu plus de myſtére,
Et c'eſt, aſſûrément, en profaner le nom,
Que de vouloir le mettre à toute occaſion.
Avec lumiére & choix cette union veut naître;
Avant que nous lier, il faut nous mieux connoître,
Et nous pourrions avoir telles complexions,
Que tous deux, du marché, nous nous repentirions.

ORONTE.

Parbleu, c'eſt là-deſſus parler en homme ſage,
Et je vous en eſtime encore davantage.
Souffrons donc que le tems forme des nœuds ſi doux,
Mais, cependant, je m'offre entiérement à vous.
S'il faut faire à la cour pour vous quelque ouverture,
On ſçait qu'auprès du Roi je fais quelque figure,
Il m'écoute; &, dans tout, il en uſe, ma foi,
Le plus honnêtement du monde avecque moi.
Enfin je ſuis à vous de toutes les maniéres;
Et, comme votre eſprit a de grandes lumiéres,
Je viens, pour commencer entre nous ce beau nœud,
Vous montrer un ſonnet que j'ai fait depuis peu,
Et ſçavoir s'il eſt bon qu'au public je l'expoſe.

ALCESTE.

Monſieur, je ſuis mal propre à décider la choſe,
Veuillez m'en diſpenſer.

ORONTE.

Pourquoi?

ALCESTE.

J'ai le défaut
D'être un peu plus sincére en cela qu'il ne faut.

ORONTE.

C'est ce que je demande, & j'aurois lieu de plainte,
Si, m'exposant à vous pour me parler sans feinte,
Vous alliez me trahir, & me déguiser rien.

ALCESTE.

Puisqu'il vous plaît ainsi, monsieur, je le veux bien.

ORONTE.

Sonnet. C'est un sonnet. *L'espoir*.... C'est une dame,
Qui de quelque espérance avoit flaté ma flâme.
L'espoir... Ce ne sont point de ces grands vers pompeux,
Mais de petits vers doux, tendres, & langoureux.

ALCESTE.

Nous verrons bien.

ORONTE.

L'espoir... Je ne sçais si le stile
Pourra vous en paroître assez net, & facile,
Et si, du choix des mots, vous vous contenterez.

ALCESTE.

Nous allons voir, monsieur.

ORONTE.

Au reste, vous sçaurez

Que je n'ai demeuré qu'un quart d'heure à le faire.

ALCESTE.

Voyons, monſieur, le tems ne fait rien à l'affaire.

ORONTE *lit.*

L'Eſpoir, il eſt vray, nous ſoulage,
Et nous berce un tems notre ennui;
Mais, Philis, le triſte avantage,
Lorſque rien ne marche après lui!

PHILINTE.

Je ſuis déjà charmé de ce petit morceau.

ALCESTE *bas à Philinte.*

Quoi! Vous avez le front de trouver cela beau?

ORONTE.

Vous eûtes de la complaiſance;
Mais vous en deviez moins avoir,
Et ne pas vous mettre en dépenſe,
Pour ne me donner que l'eſpoir.

PHILINTE.

Ah! Qu'en termes galans ces choſes-là ſont miſes!

ALCESTE *bas à Philinte.*

Hé quoi! Vil complaiſant, vous louez des ſottiſes?

ORONTE.

S'il faut qu'une attente éternelle
Pouſſe à bout l'ardeur de mon zele,
Le trépas ſera mon recours.
Vos ſoins ne m'en peuvent diſtraire;
Belle Philis, on déſeſpére,
Alors qu'on eſpére toujours.

PHILINTE.

La chûte en eſt jolie, amoureuſe, admirable.

ALCESTE *bas à part.*

La peſte de ta chûte! Empoiſonneur au diable.
En euſſes-tu fait une à te caſſer le néz!

PHILINTE.

Je n'ai jamais oüi de vers ſi bien tournés.

ALCESTE *bas à part.*

Morbleu....

ORONTE *à Philinte.*

Vous me flatez, & vous croyez peut-être...

PHILINTE.

Non, je ne flate point.

ALCESTE *bas à part.*

Hé! Que fais-tu donc, traître?

ORONTE *à Alceſte.*

Mais, pour vous, vous ſçavez quel eſt notre traité.
Parlez-moi, je vous prie, avec ſincérité.

ALCESTE.

Monſieur, cette matiére eſt toujours délicate,
Et, ſur le bel eſprit, nous aimons qu'on nous flate.
Mais, un jour, à quelqu'un dont je tairai le nom,
Je diſois, en voyant des vers de ſa façon,
Qu'il faut qu'un galant homme ait toujours grand empire
Sur les demangeaiſons qui nous prennent d'écrire;
Qu'il doit tenir la bride aux grands empreſſemens
Qu'on a de faire éclat de tels amuſemens;

Et que, par la chaleur de montrer ſes ouvrages,
On s'expoſe à jouer de mauvais perſonnages.

ORONTE.

Eſt-ce que vous voulez me déclarer, par là,
Que j'ai tort de vouloir....

ALCESTE.

Je ne dis pas cela.
Mais je lui diſois, moi, qu'un froid écrit aſſomme,
Qu'il ne faut que ce foible à décrier un homme;
Et qu'eût-on, d'autre part, cent belles qualités,
On regarde les gens par leurs méchans côtés.

ORONTE.

Eſt-ce qu'à mon ſonnet vous trouvez à redire?

ALCESTE.

Je ne dis pas cela. Mais, pour ne point écrire,
Je lui mettois aux yeux comme, dans notre tems,
Cette ſoif a gâté de fort honnêtes gens.

ORONTE.

Eſt-ce que j'écris mal, & leur reſſemblerois-je?

ALCESTE.

Je ne dis pas cela. Mais enfin, lui diſois-je,
Quel beſoin ſi preſſant avez-vous de rimer,
Et qui, diantre, vous pouſſe à vous faire imprimer?
Si l'on peut pardonner l'eſſor d'un mauvais livre,
Ce n'eſt qu'aux malheureux qui compoſent pour vivre.
Croyez-moi, réſiſtez à vos tentations,
Dérobez au public ces occupations,

Et

Et n'allez point quitter, de quoi que l'on vous ſomme,
Le nom que, dans la cour, vous avez d'honnête homme,
Pour prendre, de la main d'un avide imprimeur,
Celui de ridicule & miſérable auteur.
C'eſt ce que je tâchai de lui faire comprendre.

ORONTE.

Voilà qui va fort bien, & je crois vous entendre.
Mais ne puis-je ſçavoir ce que dans mon ſonnet....

ALCESTE.

Franchement, il eſt bon à mettre au cabinet;
Vous vous êtes réglé ſur de méchans modéles,
Et vos expreſſions ne ſont point naturelles.

Qu'eſt-ce que, *nous berce un tems notre ennui*,
Et que, *rien ne marche après lui?*
Que, *ne vous pas mettre en dépenſ*
Pour ne me donner que l'eſpoir?
Et que, *Philis, on déſeſpére,*
Alors qu'on eſpére toujours?

Ce ſtile figuré, dont on fait vanité,
Sort du bon caractére, & de la vérité.
Ce n'eſt que jeu de mots, qu'affectation pure,
Et ce n'eſt point ainſi que parle la nature.
Le méchant goût du ſiécle en cela me fait peur;
Nos peres, tous groſſiers, l'avoient beaucoup meilleur,
Et je priſe bien moins tout ce que l'on admire,
Qu'une vieille chanſon que je m'en vais vous dire.

Si le Roi m'avoit donné
Paris sa grand'ville,
Et qu'il me fallût quitter
L'amour de ma mie;
Je dirois au Roi Henri,
Reprenez votre Paris,
J'aime mieux ma mie, oh gay!
J'aime mieux ma mie.

La rime n'est pas riche, & le stile en est vieux.
Mais ne voyez-vous pas que cela vaut bien mieux
Que ces colifichets, dont le bon sens murmure,
Et que la passion parle là toute pure.

Si le Roi m'avoit donné
Paris sa grand'ville,
Et qu'il me fallût quitter
L'amour de ma mie;
Je dirois au Roi Henri,
Reprenez votre Paris,
J'aime mieux ma mie, oh gay!
J'aime mieux ma mie.

Voilà ce que peut dire un cœur vrayment épris.
[*à Philinte qui rit.*]
Oui, monsieur le rieur, malgré vos beaux esprits,
J'estime plus cela que la pompe fleurie
De tous ces faux brillans, où chacun se récrie.

ORONTE.

Et moi, je vous soutiens que mes vers sont fort bons.

ALCESTE.

Pour les trouver ainsi, vous avez vos raisons.

Mais vous trouverez bon que j'en puiſſe avoir d'autres
Qui ſe diſpenſeront de ſe ſoumettre aux vôtres.

ORONTE.

Il me ſuffit de voir que d'autres en font cas.

ALCESTE.

C'eſt qu'ils ont l'art de feindre, & moi, je ne l'ai pas.

ORONTE.

Croyez-vous donc avoir tant d'eſprit en partage?

ALCESTE.

Si je louois vos vers, j'en aurois davantage.

ORONTE.

Je me paſſerai fort que vous les approuviez.

ALCESTE.

Il faut bien, s'il vous plaît, que vous vous en paſſiez.

ORONTE.

Je voudrois bien, pour voir, que, de votre maniére,
Vous en compoſaſſiez ſur la même matiére.

ALCESTE.

J'en pourrois, par malheur, faire d'auſſi méchans;
Mais je me garderois de les montrer aux gens.

ORONTE.

Vous me parlez bien ferme, & cette ſuffiſance...

ALCESTE.

Autre part que chez moi, cherchez qui vous encenſe.

ORONTE.

Mais, mon petit monſieur, prenez-le un peu moins haut.

ALCESTE.

Ma foi, mon grand monſieur, je le prends comme il faut.

PHILINTE *se mettant entre deux.*

Hé ! Messieurs, c'en est trop. Laissez cela, de grace.

ORONTE.

Ah ! j'ai tort, je l'avoue, & je quitte la place.
Je suis votre valet, Monsieur, de tout mon cœur.

ALCESTE.

Et moi, je suis, Monsieur, votre humble serviteur.

SCENE III.

PHILINTE, ALCESTE.

PHILINTE.

HÉ bien, vous le voyez. Pour être trop sincére,
Vous voilà, sur les bras, une fâcheuse affaire,
Et j'ai bien vû qu'Oronte, afin d'être flaté....

ALCESTE.

Ne me parlez pas.

PHILINTE.

Mais...

ALCESTE.

Plus de société.

PHILINTE.

C'est trop...

ALCESTE.

Laissez-moi là.

PHILINTE.

Si je....

ALCESTE.

Point de langage.

PHILINTE.

Mais quoi...

ALCESTE.

Je n'entends rien.

PHILINTE.

Mais...

ALCESTE.

Encore?

PHILINTE.

On outrage...

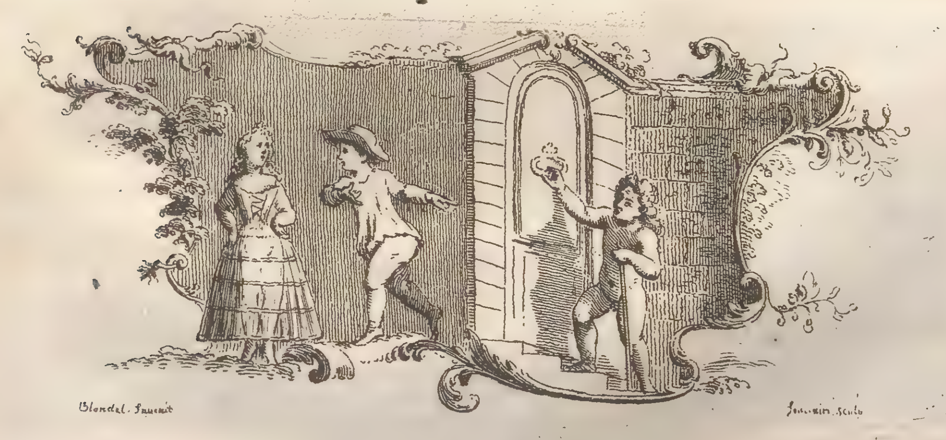
ALCESTE.

Ah! Parbleu, c'en eſt trop. Ne ſuivez point mes pas.

PHILINTE.

Vous vous moquez de moi, je ne vous quitte pas.

Fin du premier Acte.





Blondel . Inuenit . — Joullain sculpsit .

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

ALCESTE, CELIMENE.

ALCESTE.


ADAME, voulez-vous que je vous parle net?
De vos façons d'agir je ſuis mal ſatisfait,
Contr'elles dans mon cœur trop de bile s'aſſemble,
Et je ſens qu'il faudra que nous rompions enſemble.
Oui, je vous tromperois de parler autrement,
Tôt ou tard, nous romprons indubitablement;
Et je vous promettrois mille fois le contraire,
Que je ne ſerois pas en pouvoir de le faire.

CELIMENE.

C'eſt, pour me quereller, donc, à ce que je voi,
Que vous avez voulu me ramener chez moi.

ALCESTE.

Je ne querelle point. Mais votre humeur, Madame,
Ouvre au premier venu trop d'accès dans votre ame;

Vous avez trop d'amans qu'on voit vous obſéder,
Et mon cœur, de cela, ne peut s'accommoder.

CELIMENE.

Des amans que je fais, me rendez-vous coupable?
Puis-je empêcher les gens de me trouver aimable?
Et, lorſque, pour me voir, ils font de doux efforts,
Dois-je prendre un bâton pour les mettre dehors?

ALCESTE.

Non, ce n'eſt pas, Madame, un bâton qu'il faut prendre;
Mais un cœur, à leurs vœux, moins facile & moins tendre.
Je ſçais que vos appas vous ſuivent en tous lieux;
Mais votre accueil retient ceux qu'attirent vos yeux,
Et ſa douceur offerte à qui vous rend les armes,
Achéve ſur les cœurs l'ouvrage de vos charmes.
Le trop riant eſpoir que vous leur préſentez,
Attache autour de vous leurs aſſiduités;
Et votre complaiſance, un peu moins étenduë,
De tant de ſoupirans chaſſeroit la cohuë.
Mais, au moins, dites-moi, Madame, par quel ſort,
Votre Clitandre a l'heur de vous plaire ſi fort;
Sur quel fonds de mérite & de vertu ſublime,
Appuyez-vous, en lui, l'honneur de votre eſtime?
Eſt-ce par l'ongle long qu'il porte au petit doigt,
Qu'il s'eſt acquis chez vous l'eſtime où l'on le voit?
Vous êtes-vous renduë, avec tout le beau monde,
Au mérite éclatant de ſa perruque blonde?
Sont-ce ſes grands canons qui vous le font aimer?
L'amas de ſes rubans a-t'il ſçû vous charmer?

Eſt-ce par les appas de ſa vaſte reingrave,
Qu'il a gagné votre ame en faiſant votre eſclave,
Ou ſa façon de rire, & ſon ton de fauſſet,
Ont-ils de vous toucher ſçû trouver le ſecret?

CELIMENE.

Qu'injuſtement, de lui, vous prenez de l'ombrage!
Ne ſçavez-vous pas bien pourquoi je le ménage?
Et que, dans mon procès, ainſi qu'il m'a promis
Il peut intéreſſer tout ce qu'il a d'amis?

ALCESTE.

Perdez votre procès, Madame, avec conſtance;
Et ne ménagez point un rival qui m'offenſe.

CELIMENE.

Mais, de tout l'univers, vous devenez jaloux.

ALCESTE.

C'eſt que tout l'univers eſt bien reçû de vous.

CELIMENE.

C'eſt ce qui doit raſſeoir votre ame effarouchée,
Puiſque ma complaiſance eſt ſur tous épanchée;
Et vous auriez plus lieu de vous en offenſer,
Si vous me la voyiez ſur un ſeul ramaſſer.

ALCESTE.

Mais, moi, que vous blâmez de trop de jalouſie,
Qu'ai-je de plus qu'eux tous, Madame, je vous prie?

CELIMENE.

Le bonheur de ſçavoir que vous êtes aimé.

ALCESTE.

Et quel lieu de le croire, à mon cœur enflammé?

CELIMENE.

CELIMENE.

Je penſe qu'ayant pris le ſoin de vous le dire,
Un aveu de la ſorte a de quoi vous ſuffire.

ALCESTE.

Mais qui m'aſſûrera que, dans le même inſtant,
Vous n'en diſiez, peut-être, aux autres tout autant.

CELIMENE.

Certes, pour un amant, la fleurette eſt mignone,
Et vous me traitez-là de gentille perſonne.
Hé bien, pour vous ôter d'un ſemblable ſouci,
De tout ce que j'ai dit, je me dédis ici;
Et rien ne ſçauroit plus vous tromper que vous-même.
Soyez content.

ALCESTE.

Morbleu! Faut-il que je vous aime!
Ah! Que, ſi de vos mains je ratrape mon cœur,
Je bénirai le Ciel de ce rare bonheur!
Je ne le céle pas, je fais tout mon poſſible
A rompre de ce cœur l'attachement terrible;
Mais mes plus grands efforts n'ont rien fait juſqu'ici,
Et c'eſt pour mes péchés que je vous aime ainſi.

CELIMENE.

Il eſt vrai, votre ardeur eſt pour moi ſans ſeconde.

ALCESTE.

Oui, je puis là-deſſus défier tout le monde.
Mon amour ne ſe peut concevoir, & jamais
Perſonne n'a, Madame, aimé comme je fais.

CELIMENE.

En effet, la méthode en eſt toute nouvelle,
Car vous aimez les gens pour leur faire querelle;
Ce n'eſt qu'en mots fâcheux qu'éclate votre ardeur,
Et l'on n'a vû jamais un amant ſi grondeur.

ALCESTE.

Mais il ne tient qu'à vous que ſon chagrin ne paſſe.
A tous nos démêlés coupons chemin, de grace,
Parlons à cœur ouvert, & voyons d'arrêter....

SCENE II.

CELIMENE, ALCESTE, BASQUE.

CELIMENE.

QU'eſt-ce?

BASQUE.

Acaſte eſt là-bas.

CELIMENE.

Hé bien, faites monter.

SCENE III.

CELIMENE, ALCESTE.

ALCESTE.

QUoi! L'on ne peut jamais vous parler tête à tête?
A recevoir le monde, on vous voit toujours prête?

Et vous ne pouvez pas, un ſeul moment de tous,
Vous réſoudre à ſouffrir de n'être pas chez vous?

CELIMENE.

Voulez-vous qu'avec lui je me faſſe une affaire?

ALCESTE.

Vous avez des égards qui ne ſçauroient me plaire.

CELIMENE.

C'eſt un homme à jamais ne me le pardonner,
S'il ſçavoit que ſa vûë eût pû m'importuner.

ALCESTE.

Et que vous fait cela, pour vous gêner de ſorte....

CELIMENE.

Mon Dieu! De ſes pareils la bienveillance importe,
Et ce ſont de ces gens, qui, je ne ſçais comment,
Ont gagné, dans la cour, de parler hautement.
Dans tous les entretiens on les voit s'introduire,
Ils ne ſçauroient ſervir, mais ils peuvent vous nuire;
Et jamais, quelque appui qu'on puiſſe avoir d'ailleurs,
On ne doit ſe brouiller avec ces grands brailleurs.

ALCESTE.

Enfin, quoiqu'il en ſoit, & ſur quoi qu'on ſe fonde,
Vous trouvez des raiſons pour ſouffrir tout le monde;
Et les précautions de votre jugement....

SCENE IV.

ALCESTE, CELIMENE, BASQUE.

BASQUE.

VOici Clitandre, encor, Madame.

ALCESTE.

Juſtement.

CELIMENE.

Où courez-vous?

ALCESTE.

Je ſors.

CELIMENE.

Demeurez.

ALCESTE.

Pourquoi faire?

CELIMENE.

Demeurez.

ALCESTE.

Je ne puis.

CELIMENE.

Je le veux.

ALCESTE.

Point d'affaire.

Ces converſations ne ſont que m'ennuyer,
Et c'eſt trop que vouloir me les faire eſſuyer.

CELIMENE.

Je le veux, je le veux.

ALCESTE.

Non, il m'eſt impoſſible.

CELIMENE.

Hé bien, allez, ſortez, il vous eſt tout loiſible.

SCENE V.

ELIANTE, PHILINTE, ACASTE, CLITANDRE, ALCESTE, CELIMENE, BASQUE.

ELIANTE *à Céliméne.*

Voici les deux marquis, qui montent avec nous.
Vous l'eſt-on venu dire?

CELIMENE.

Oui.

[*à Baſque.*]

Des ſiéges pour tous.

[*Baſque donne des ſiéges, & ſort.*]

[*à Alceſte.*]

Vous n'êtes pas ſorti?

ALCESTE.

Non; mais je veux, Madame,
Ou pour eux, ou pour moi, faire expliquer votre ame.

CELIMENE.

Taiſez-vous.

ALCESTE.

Aujourd'hui, vous vous expliquerez.

CELIMENE.

Vous perdez le ſens.

ALCESTE.

Point, vous vous déclarerez.

CELIMENE.

Ah!

ALCESTE.

Vous prendrez parti.

CELIMENE.

Vous vous moquez, je penſe.

ALCESTE.

Non. Mais vous choiſirez, c'eſt trop de patience.

CLITANDRE.

Parbleu, je viens du louvre, où Cléonte, au levé,
Madame, a bien paru ridicule achevé.
N'a-t-il point quelque ami qui pût, ſur ſes maniéres,
D'un charitable avis lui prêter les lumiéres.

CELIMENE.

Dans le monde, à vrai dire, il ſe barbouille fort.
Par tout, il porte un air qui ſaute aux yeux d'abord;
Et, lorſqu'on le revoit après un peu d'abſence,
On le retrouve encor plus plein d'extravagance.

ACASTE.

Parbleu, s'il faut parler des gens extravagans,
Je viens d'en eſſuyer un des plus fatigans.

Damon, le raiſonneur, qui m'a, ne vous déplaiſe,
Une heure, au grand ſoleil, tenu hors de ma chaiſe.

CELIMENE.

C'eſt un parleur étrange, & qui trouve toujours
L'art de ne vous rien dire avec de grands diſcours.
Dans les propos qu'il tient, on ne voit jamais goutte;
Et ce n'eſt que du bruit, que tout ce qu'on écoute.

ELIANTE *à Philinte.*

Ce début n'eſt pas mal; &, contre le prochain,
La converſation prend un aſſez bon train.

CLITANDRE.

Timante, encor, Madame, eſt un bon caractére.

CELIMENE.

C'eſt, de la tête aux pieds, un homme tout myſtére,
Qui vous jette, en paſſant, un coup d'œil égaré,
Et, ſans aucune affaire, eſt toujours affairé.
Tout ce qu'il vous débite, en grimaces abonde;
A force de façons, il aſſomme le monde;
Sans ceſſe il a, tout bas, pour rompre l'entretien,
Un ſecret à vous dire, & ce ſecret n'eſt rien;
De la moindre vétille il fait une merveille,
Et, juſques au bon jour, il dit tout à l'oreille.

ACASTE.

Et Géralde, Madame?

CELIMENE.

O l'ennuyeux conteur!
Jamais on ne le voit ſortir du grand ſeigneur.

Dans le brillant commerce il se mêle sans cesse,
Et ne cite jamais que duc, prince, ou princesse.
La qualité l'entête, & tous ses entretiens
Ne sont que de chevaux, d'équipage, & de chiens;
Il tutaye, en parlant, ceux du plus haut étage,
Et le nom de monsieur est chez lui hors d'usage.

CLITANDRE.

On dit qu'avec Bélise, il est du dernier bien.

CELIMENE.

Le pauvre esprit de femme, & le sec entretien!
Lorsqu'elle vient me voir, je souffre le martyre,
Il faut suer sans cesse à chercher que lui dire;
Et la stérilité de son expression,
Fait mourir à tous coups la conversation.
En vain, pour attaquer son stupide silence,
De tous les lieux communs, vous prenez l'assistance;
Le beau tems, & la pluye, & le froid, & le chaud,
Sont des fonds qu'avec elle on épuise bien-tôt.
Cependant, sa visite, assez insupportable,
Traîne en une longueur encore épouvantable;
Et l'on demande l'heure, & l'on baille vingt fois,
Qu'elle s'émeut autant qu'une piéce de bois.

ACASTE.

Que vous semble d'Adraste?

CELIMENE.

Ah! Quel orgueil extrême!
C'est un homme gonflé de l'amour de soi-même,

Son mérite jamais n'eſt content de la cour,
Contre elle il fait métier de peſter chaque jour;
Et l'on ne donne emploi, charge, ni bénéfice,
Qu'à tout ce qu'il ſe croit on ne faſſe injuſtice.

CLITANDRE.

Mais le jeune Cleon, chez qui vont aujourd'hui
Nos plus honnêtes gens, que dites-vous de lui?

CELIMENE.

Que de ſon cuiſinier il s'eſt fait un mérite,
Et que c'eſt à ſa table, à qui l'on rend viſite.

ELIANTE.

Il prend ſoin d'y ſervir des mets fort délicats.

CELIMENE.

Oui; mais je voudrois bien qu'il ne s'y ſervit pas.
C'eſt un fort méchant plat, que ſa ſotte perſonne;
Et qui gâte, à mon goût, tous les repas qu'il donne.

PHILINTE.

On fait aſſez de cas de ſon oncle Damis;
Qu'en dites-vous, Madame?

CELIMENE.

Il eſt de mes amis.

PHILINTE.

Je le trouve honnête homme, & d'un air aſſez ſage.

CELIMENE.

Oui; mais il veut avoir trop d'eſprit, dont j'enrage.
Il eſt guindé ſans ceſſe; & dans tous ſes propos
On voit qu'il ſe travaille à dire de bons mots.

Depuis que, dans la tête, il s'est mis d'être habile,
Rien ne touche son goût, tant il est difficile.
Il veut voir des défauts à tout ce qu'on écrit;
Et pense que louer n'est pas d'un bel esprit,
Que c'est être sçavant que trouver à redire,
Qu'il n'appartient qu'aux sots d'admirer, & de rire,
Et qu'en n'approuvant rien des ouvrages du tems,
Il se met au dessus de tous les autres gens.
Aux conversations même, il trouve à reprendre,
Ce sont propos trop bas pour y daigner descendre;
Et, les deux bras croisés, du haut de son esprit,
Il regarde en pitié tout ce que chacun dit.

ACASTE.

Dieu me damne, voilà son portrait véritable.

CLITANDRE *à Céliméne.*

Pour bien peindre les gens vous êtes admirable.

ALCESTE.

Allons, ferme, poussez, mes bons amis de cour,
Vous n'en épargnez point, & chacun a son tour.
Cependant aucun d'eux à vos yeux ne se montre,
Qu'on ne vous voye, en hâte, aller à sa rencontre,
Lui présenter la main, & d'un baiser flateur
Appuyer les sermens d'être son serviteur.

CLITANDRE.

Pourquoi s'en prendre à nous? Si ce qu'on dit vous blesse,
Il faut que le reproche à madame s'adresse.

ALCESTE.

Non, morbleu, c'eſt à vous; & vos ris complaiſans
Tirent de ſon eſprit tous ces traits médiſans.
Son humeur ſatyrique eſt ſans ceſſe nourrie
Par le coupable encens de votre flaterie;
Et ſon cœur à railler trouveroit moins d'appas,
S'il avoit obſervé qu'on ne l'applaudit pas.
C'eſt ainſi qu'aux flateurs on doit par tout ſe prendre
Des vices où l'on voit les humains ſe répandre.

PHILINTE.

Mais pourquoi, pour ces gens, un intérêt ſi grand,
Vous, qui condamneriez ce qu'en eux on reprend?

CELIMENE.

Et ne faut-il pas bien que monſieur contrediſe?
A la commune voix veut-on qu'il ſe réduiſe?
Et qu'il ne faſſe pas éclater en tous lieux
L'eſprit contrariant qu'il a reçû des Cieux?
Le ſentiment d'autrui n'eſt jamais pour lui plaire,
Il prend toujours en main l'opinion contraire;
Et penſeroit paroître un homme du commun,
Si l'on voyoit qu'il fût de l'avis de quelqu'un.
L'honneur de contredire a pour lui tant de charmes,
Qu'il prend, contre lui-même, aſſez ſouvent les armes;
Et ſes vrais ſentimens ſont combattus par lui,
Auſſi-tôt qu'il les voit dans la bouche d'autrui.

ALCESTE.

Les rieurs ſont pour vous, Madame, c'eſt tout dire;
Et vous pouvez pouſſer contre moi la ſatyre.

PHILINTE.

Mais il eſt véritable auſſi que votre eſprit
Se gendarme toujours contre tout ce qu'on dit;
Et que, par un chagrin que lui-même il avouë,
Il ne ſçauroit ſouffrir qu'on blâme ni qu'on louë.

ALCESTE.

C'eſt que jamais, morbleu, les hommes n'ont raiſon,
Que le chagrin contr'eux eſt toujours de ſaiſon;
Et que je vois qu'ils ſont, ſur toutes les affaires,
Loueurs impertinens, ou cenſeurs téméraires.

CELIMENE.

Mais....

ALCESTE.

Non, Madame, non, quand j'en devrois mourir,
Vous avez des plaiſirs que je ne puis ſouffrir;
Et l'on a tort ici de nourrir dans votre ame
Ce grand attachement aux défauts qu'on y blâme.

CLITANDRE.

Pour moi, je ne ſçais pas; mais j'avouerai tout haut,
Que j'ai crû juſqu'ici madame ſans défaut.

ACASTE.

De graces & d'attraits, je vois qu'elle eſt pourvûë;
Mais les défauts qu'elle a ne frappent point ma vûë.

ALCESTE.

Ils frappent tous la mienne; &, loin de m'en cacher,
Elle ſçait que j'ai ſoin de les lui reprocher.
Plus on aime quelqu'un, moins il faut qu'on le flate;
A ne rien pardonner le pur amour éclate;

Et je bannirois, moi, tous ces lâches amans
Que je verrois ſoumis à tous mes ſentimens,
Et dont, à tous propos, les molles complaiſances
Donneroient de l'encens à mes extravagances.

CELIMENE.

Enfin, s'il faut qu'à vous s'en rapportent les cœurs,
On doit pour bien aimer renoncer aux douceurs;
Et du parfait amour mettre l'honneur ſuprême,
A bien injurier les perſonnes qu'on aime.

ELIANTE.

L'amour, pour l'ordinaire, eſt peu fait à ces loix,
Et l'on voit les amans vanter toujours leur choix.
Jamais leur paſſion n'y voit rien de blâmable,
Et, dans l'objet aimé, tout leur devient aimable;
Ils comptent les défauts pour des perfections,
Et ſçavent y donner de favorables noms.
La pâle eſt aux jaſmins en blancheur comparable;
La noire à faire peur, une brune adorable;
La maigre a de la taille & de la liberté;
La graſſe eſt, dans ſon port, pleine de majeſté;
La malpropre ſur ſoi, de peu d'attraits chargée,
Eſt miſe ſous le nom de beauté négligée;
La géante paroît une Déeſſe aux yeux;
La naine, un abregé des merveilles des Cieux;
L'orgueilleuſe a le cœur digne d'une couronne;
La fourbe a de l'eſprit; la ſotte eſt toute bonne;
La trop grande parleuſe eſt d'agréable humeur;
Et la muette garde une honnête pudeur.

C'eſt ainſi qu'un amant, dont l'amour eſt extrême,
Aime juſqu'aux défauts des perſonnes qu'il aime.

ALCESTE.

Et moi, je ſoutiens, moi....

CELIMENE.

Briſons-là ce diſcours,
Et dans la galerie allons faire deux tours.
Quoi! Vous vous en allez, Meſſieurs?

CLITANDRE & ACASTE.

Non pas, Madame.

ALCESTE.

La peur de leur départ occupe fort votre ame.
Sortez, quand vous voudrez, Meſſieurs; mais j'avertis
Que je ne ſors qu'après que vous ſerez ſortis.

ACASTE.

A moins de voir madame en être importunée,
Rien ne m'appelle ailleurs de toute la journée.

CLITANDRE.

Moi, pourvû que je puiſſe être au petit couché,
Je n'ai point d'autre affaire où je ſois attaché.

CELIMENE *à Alceſte.*

C'eſt pour rire, je crois.

ALCESTE.

Non, en aucune ſorte.
Nous verrons ſi c'eſt moi que vous voudrez qui ſorte.

SCENE VI.

ALCESTE, CELIMENE, ELIANTE, ACASTE, PHILINTE, CLITANDRE, BASQUE.

BASQUE *à Alceste.*

Monsieur, un homme est là, qui voudroit vous parler
Pour affaire, dit-il, qu'on ne peut reculer.

ALCESTE.

Dis-lui que je n'ai point d'affaires si pressées.

BASQUE.

Il porte une jaquette à grands basques plissées,
Avec du d'or dessus.

CELIMENE *à Alceste.*

Allez voir ce que c'est,
Ou bien faites-le entrer.

SCENE VII.

ALCESTE, CELIMENE, ELIANTE, ACASTE, PHILINTE, CLITANDRE, UN GARDE de la maréchaussée.

ALCESTE *allant au devant du garde.*

Qu'est-ce donc qu'il vous plaît?
Venez, Monsieur.

LE GARDE.

Monſieur, j'ai deux mots à vous dire.

ALCESTE.

Vous pouvez parler haut, Monſieur, pour m'en inſtruire.

LE GARDE.

Meſſieurs les maréchaux, dont j'ai commandement,
Vous mandent de venir les trouver promtement,
Monſieur.

ALCESTE.

Qui? Moi, Monſieur?

LE GARDE.

Vous-même.

ALCESTE.

Et pourquoi faire?

PHILINTE *à Alceſte.*

C'eſt d'Oronte & de vous la ridicule affaire.

CELIMENE *à Philinte.*

Comment?

PHILINTE.

Oronte & lui, ſe ſont tantôt bravés
Sur certains petits vers, qu'il n'a pas approuvés;
Et l'on veut aſſoupir la choſe en ſa naiſſance.

ALCESTE.

Moi, je n'aurai jamais de lâche complaiſance.

PHILINTE.

Mais il faut ſuivre l'ordre, allons, diſpoſez-vous.

ALCESTE.

Quel accommodement veut-on faire entre nous?

La voix de ces meſſieurs me condamnera-t-elle
A trouver bons les vers qui ſont notre querelle?
Je ne me dédis point de ce que j'en ai dit,
Je les trouve méchans.

PHILINTE.

Mais, d'un plus doux eſprit...

ALCESTE.

Je n'en démordrai point, les vers ſont exécrables.

PHILINTE.

Vous devez faire voir des ſentimens traitables.
Allons, venez.

ALCESTE.

J'irai; mais rien n'aura pouvoir
De me faire dédire.

PHILINTE.

Allons vous faire voir.

ALCESTE.

Hors qu'un commandement exprès du Roi me vienne,
De trouver bons les vers dont on ſe met en peine,
Je ſoutiendrai toujours, morbleu, qu'ils ſont mauvais,
Et qu'un homme eſt pendable après les avoir faits.

[*à Clitandre & Acaſte qui rient.*]

Par la ſangbleu, Meſſieurs, je ne croyois pas être
Si plaiſant que je ſuis.

CELIMENE.

Allez vîte paroître
Où vous devez.

ALCESTE.

J'y vais, Madame; &, ſur mes pas,
Je reviens en ce lieu pour vuider nos débats.

Fin du ſecond Acte.





ACTE TROISIÉME.

SCENE PREMIERE.

CLITANDRE, ACASTE.

CLITANDRE.



CHER marquis, je te vois l'ame bien ſatisfaite,
Toute choſe t'égaye, & rien ne t'inquiéte.
En bonne foi, crois-tu, ſans t'éblouir les yeux,
Avoir de grands ſujets de paroître joyeux?

ACASTE.

Parbleu, je ne vois pas, lorſque je m'examine,
Où prendre aucun ſujet d'avoir l'ame chagrine.
J'ai du bien, je ſuis jeune; & ſors d'une maiſon
Qui ſe peut dire noble avec quelque raiſon;
Et je crois, par le rang que me donne ma race,
Qu'il eſt fort peu d'emplois dont je ne ſois en paſſe.
Pour le cœur dont ſur tout nous devons faire cas,
On ſçait, ſans vanité, que je n'en manque pas;
Et l'on m'a vû pouſſer, dans le monde, une affaire
D'une aſſez vigoureuſe & gaillarde maniére.
Pour de l'eſprit, j'en ai ſans doute; & du bon goût,
A juger ſans étude & raiſonner de tout;

A faire aux nouveautés, dont je ſuis idolâtre,
Figure de ſçavant, ſur les bancs du théatre;
Y décider en chef, & faire du fracas
A tous les beaux endroits qui méritent des, Ah!
Je ſuis aſſez adroit, j'ai bon air, bonne mine,
Les dents belles, ſur tout; & la taille fort fine.
Quant à ſe mettre bien, je crois, ſans me flater,
Qu'on ſeroit mal venu de me le diſputer.
Je me vois dans l'eſtime, autant qu'on y puiſſe être,
Fort aimé du beau ſexe, & bien auprès du maître.
Je crois qu'avec cela, mon cher marquis, je croi,
Qu'on peut, par tout pays, être content de ſoi.

CLITANDRE.

Oui; mais, trouvant ailleurs des conquêtes faciles,
Pourquoi pouſſer ici des ſoupirs inutiles?

ACASTE.

Moi? Parbleu, je ne ſuis de taille, ni d'humeur,
A pouvoir d'une belle eſſuyer la froideur.
C'eſt aux gens mal tournés, aux mérites vulgaires,
A brûler conſtamment pour des beautés ſévéres;
A languir à leurs pieds & ſouffrir leurs rigueurs,
A chercher le ſecours des ſoupirs & des pleurs,
Et tâcher, par des ſoins d'une très-longue ſuite,
D'obtenir ce qu'on nie à leur peu de mérite.
Mais les gens de mon air, Marquis, ne ſont pas faits,
Pour aimer à crédit, & faire tous les frais.
Quelque rare que ſoit le mérite des belles,
Je penſe, Dieu merci, qu'on vaut ſon prix comme elles;

Que, pour ſe faire honneur d'un cœur comme le mien,
Ce n'eſt pas la raiſon qu'il ne leur coûte rien;
Et qu'au moins, à tout mettre en de juſtes balances,
Il faut qu'à frais communs ſe faſſent les avances.

CLITANDRE.

Tu penſes donc, Marquis, être fort bien ici?

ACASTE.

J'ai quelque lieu, Marquis, de le penſer ainſi.

CLITANDRE.

Croi-moi, détache-toi de cette erreur extrême;
Tu te flates, mon cher, & t'aveugles toi-même.

ACASTE.

Il eſt vrai, je me flate, & m'aveugle en effet.

CLITANDRE.

Mais qui te fait juger ton bonheur ſi parfait?

ACASTE.

Je me flate.

CLITANDRE.

Sur quoi fonder tes conjectures?

ACASTE.

Je m'aveugle.

CLITANDRE.

En as-tu des preuves qui ſoient ſûres?

ACASTE.

Je m'abuſe, te dis-je.

CLITANDRE.

Eſt-ce que, de ſes vœux,
Céliméne t'a fait quelques ſecrets aveux?

ACASTE.

Non, je ſuis maltraité.

CLITANDRE.

Réponds-moi, je te prie.

ACASTE.

Je n'ai que des rebuts.

CLITANDRE.

Laiſſons la raillerie,
Et me dis quel eſpoir on peut t'avoir donné.

ACASTE.

Je ſuis le miſérable, & toi le fortuné;
On a pour ma perſonne une averſion grande,
Et, quelqu'un de ces jours, il faut que je me pende.

CLITANDRE.

Oh çà, veux-tu, Marquis, pour ajuſter nos vœux,
Que nous tombions d'accord d'une choſe tous deux?
Que, qui pourra montrer une marque certaine
D'avoir meilleure part au cœur de Céliméne,
L'autre ici fera place au vainqueur prétendu,
Et le délivrera d'un rival aſſidu?

ACASTE.

Ah! Parbleu, tu me plais avec un tel langage,
Et, du bon de mon cœur, à cela je m'engage.
Mais, chut.

SCENE II.

CELIMENE, ACASTE, CLITANDRE.

CELIMENE.

ENcore, ici?

CLITANDRE.

L'amour retient nos pas.

CELIMENE.

Je viens d'oüir entrer un carosse là bas.
Sçavez-vous qui c'est?

CLITANDRE.

Non.

SCENE III.

CELIMENE, ACASTE, CLITANDRE, BASQUE.

BASQUE.

ARsinoé, Madame,
Monte ici pour vous voir.

CELIMENE.

Que me veut cette femme?

BASQUE.

Eliante là-bas eſt à l'entretenir.

CELIMENE.

De quoi s'aviſe-t-elle, & qui la fait venir?

ACASTE.

Pour prude conſommée en tous lieux elle paſſe;
Et l'ardeur de ſon zéle....

CELIMENE.

Oui, oui, franche grimace.
Dans l'ame, elle eſt du monde; & ſes ſoins tentent tout
Pour accrocher quelqu'un, ſans en venir à bout.
Elle ne ſçauroit voir qu'avec un œil d'envie,
Les amans déclarés, dont une autre eſt ſuivie,
Et ſon triſte mérite, abandonné de tous,
Contre le ſiécle aveugle, eſt toujours en courroux.
Elle tâche à couvrir d'un faux voile de prude,
Ce que chez elle on voit d'affreuſe ſolitude;
Et, pour ſauver l'honneur de ſes foibles appas,
Elle attache du crime au pouvoir qu'ils n'ont pas.
Cependant un amant plairoit fort à la dame;
Et, même, pour Alceſte, elle a tendreſſe d'ame.
Ce qu'il me rend de ſoins outrage ſes attraits,
Elle veut que ce ſoit un vol que je lui fais;
Et ſon jaloux dépit, qu'avec peine elle cache,
En tous endroits, ſous main, contre moi ſe détache.
Enfin, je n'ai rien vû de ſi ſot à mon gré,
Elle eſt impertinente au ſuprême dégré,
Et....

SCENE

SCENE IV.

ARSINOE, CELIMENE, CLITANDRE, ACASTE.

CELIMENE.

AH! Quel heureux sort en ce lieu vous amene?
Madame, sans mentir, j'étois de vous en peine.

ARSINOE.

Je viens pour quelque avis que j'ai crû vous devoir.

CELIMENE.

Ah, mon Dieu! Que je suis contente de vous voir!

[*Clitandre & Acaste sortent en riant.*]

SCENE V.

ARSINOE, CELIMENE.

ARSINOE.

LEur départ ne pouvoit plus à propos se faire.

CELIMENE.

Voulons-nous nous asseoir?

ARSINOE.

Il n'est pas nécessaire.

Madame, l'amitié doit sur tout éclater
Aux choses qui le plus nous peuvent importer;
Et, comme il n'en est point de plus grande importance
Que celles de l'honneur & de la bienséance,

Je viens, par un avis qui touche votre honneur,
Témoigner l'amitié que pour vous a mon cœur.
Hier j'étois chez des gens de vertu ſinguliére,
Où, ſur vous, du diſcours on tourna la matiére;
Et là, votre conduite, avec ſes grands éclats,
Madame, eut le malheur qu'on ne la loua pas.
Cette foule de gens dont vous ſouffrez viſite,
Votre galanterie, & les bruits qu'elle excite,
Trouvérent des cenſeurs plus qu'il n'auroit fallu,
Et bien plus rigoureux que je n'euſſe voulu.
Vous pouvez bien penſer quel parti je ſçûs prendre;
Je fis ce que je pûs pour vous pouvoir défendre,
Je vous excuſai fort ſur votre intention,
Et voulus de votre ame être la caution.
Mais vous ſçavez qu'il eſt des choſes dans la vie
Qu'on ne peut excuſer, quoiqu'on en ait envie;
Et je me vis contrainte à demeurer d'accord
Que l'air, dont vous vivez, vous faiſoit un peu tort,
Qu'il prenoit dans le monde une méchante face,
Qu'il n'eſt conte fâcheux que par tout on n'en faſſe,
Et que, ſi vous vouliez, tous vos déportemens
Pourroient moins donner priſe aux mauvais jugemens.
Non que j'y croye au fonds l'honnêteté bleſſée;
Me préſerve le Ciel d'en avoir la penſée!
Mais, aux ombres du crime, on prête aiſément foi,
Et ce n'eſt pas aſſez de bien vivre pour ſoi.
Madame, je vous crois l'ame trop raiſonnable,
Pour ne pas prendre bien cet avis profitable,

Et pour l'attribuer qu'aux mouvemens ſecrets
D'un zéle qui m'attache à tous vos intérêts.

CELIMENE.

Madame, j'ai beaucoup de graces à vous rendre.
Un tel avis m'oblige; &, loin de le mal prendre,
J'en prétends reconnoître à l'inſtant la faveur,
Par un avis auſſi qui touche votre honneur;
Et, comme je vous vois vous montrer mon amie,
En m'apprenant les bruits que de moi l'on publie,
Je veux ſuivre, à mon tour, un exemple ſi doux,
En vous avertiſſant de ce qu'on dit de vous.
En un lieu, l'autre jour, où je faiſois viſite,
Je trouvai quelques gens d'un très-rare mérite,
Qui, parlant des vrays ſoins d'une ame qui vit bien,
Firent tomber ſur vous, madame, l'entretien.
Là, votre pruderie & vos éclats de zéle
Ne furent pas cités comme un fort bon modéle;
Cette affectation d'un grave extérieur,
Vos diſcours éternels de ſageſſe & d'honneur,
Vos mines, & vos cris aux ombres d'indécence
Que d'un mot ambigu peut avoir l'innocence,
Cette hauteur d'eſtime où vous êtes de vous,
Et ces yeux de pitié que vous jettez ſur tous,
Vos fréquentes leçons & vos aigres cenſures
Sur des choſes qui ſont innocentes & pures;
Tout cela, ſi je puis vous parler franchement,
Madame, fut blâmé d'un commun ſentiment.

A quoi bon, diſoient-ils, cette mine modeſte,
Et ce ſage dehors que dément tout le reſte?
Elle eſt à bien prier exacte au dernier point;
Mais elle bat ſes gens, & ne les paye point.
Dans tous les lieux dévots, elle étale un grand zéle;
Mais elle met du blanc, & veut paroître belle.
Elle fait des tableaux couvrir les nudités;
Mais elle a de l'amour pour les réalités.
Pour moi, contre chacun je pris votre défenſe,
Et leur aſſûrai fort que c'étoit médiſance;
Mais tous les ſentimens combattirent le mien,
Et leur concluſion fut, que vous feriez bien
De prendre moins de ſoin des actions des autres,
Et de vous mettre un peu plus en peine des vôtres;
Qu'on doit ſe regarder ſoi-même un fort long-tems,
Avant que de ſonger à condamner les gens;
Qu'il faut mettre le poids d'une vie exemplaire,
Dans les corrections qu'aux autres on veut faire;
Et qu'encor vaut-il mieux s'en remettre, au beſoin,
A ceux à qui le Ciel en a commis le ſoin.
Madame, je vous crois auſſi trop raiſonnable,
Pour ne pas prendre bien cet avis profitable,
Et pour l'attribuer qu'aux mouvemens ſecrets
D'un zéle qui m'attache à tous vos intérêts.

ARSINOE.

A quoi qu'en reprenant on ſoit aſſujettie,
Je ne m'attendois pas à cette repartie,

Madame; & je vois bien, par ce qu'elle a d'aigreur,
Que mon ſincére avis vous a bleſſée au cœur.

CELIMENE.

Au contraire, madame; &, ſi l'on étoit ſage,
Ces avis mutuels ſeroient mis en uſage.
On détruiroit par là, traitant de bonne foi,
Ce grand aveuglement où chacun eſt pour ſoi.
Il ne tiendra qu'à vous qu'avec le même zéle
Nous ne continuions cet office fidéle,
Et ne prenions grand ſoin de nous dire, entre nous,
Ce que nous entendrons, vous de moi, moi de vous.

ARSINOE.

Ah! Madame, de vous je ne puis rien entendre;
C'eſt en moi que l'on peut trouver fort à reprendre.

CELIMENE.

Madame, on peut, je crois, louer & blâmer tout;
Et chacun a raiſon ſuivant l'âge ou le goût.
Il eſt une ſaiſon pour la galanterie,
Il en eſt une auſſi propre à la pruderie.
On peut, par politique, en prendre le parti,
Quand, de nos jeunes ans, l'éclat eſt amorti;
Cela ſert à couvrir de fâcheuſes diſgraces.
Je ne dis pas qu'un jour je ne ſuive vos traces,
L'âge aménera tout; & ce n'eſt pas le tems,
Madame, comme on ſçait, d'être prude à vingt ans.

ARSINOE.

Certes, vous vous targuez d'un bien foible avantage,
Et vous faites ſonner terriblement votre âge.

Ce que de plus que vous on en pourroit avoir,
N'eſt pas d'un ſi grand cas pour s'en tant prévaloir;
Et je ne ſçais pourquoi votre ame ainſi s'emporte,
Madame, à me pouſſer de cette étrange ſorte.

CELIMENE.

Et moi, je ne ſçais pas, madame, auſſi pourquoi,
On vous voit en tous lieux vous déchaîner ſur moi.
Faut-il de vos chagrins ſans ceſſe à moi vous prendre?
Et puis-je mais des ſoins qu'on ne va pas vous rendre?
Si ma perſonne aux gens inſpire de l'amour,
Et ſi l'on continuë à m'offrir chaque jour
Des vœux que votre cœur peut ſouhaiter qu'on m'ôte,
Je n'y ſçaurois que faire, & ce n'eſt pas ma faute;
Vous avez le champ libre, & je n'empêche pas
Que, pour les attirer, vous n'ayez des appas.

ARSINOE.

Hélas! Et croyez-vous que l'on ſe mette en peine
De ce nombre d'amans dont vous faites la vaine?
Et qu'il ne nous ſoit pas fort aiſé de juger,
A quel prix, aujourd'hui, l'on peut les engager?
Penſez-vous faire croire, à voir comme tout roule,
Que votre ſeul mérite attire cette foule?
Qu'ils ne brûlent pour vous que d'un honnête amour;
Et que, pour vos vertus, ils vous font tous la cour?
On ne s'aveugle point par de vaines défaites,
Le monde n'eſt point duppe; & j'en vois qui ſont faites
A pouvoir inſpirer de tendres ſentimens,
Qui, chez elles pourtant, ne fixent point d'amans;

Et, de là, nous pouvons tirer des conſéquences,
Qu'on n'acquiert point leurs cœurs ſans de grandes avances;
Qu'aucun, pour nos beaux yeux, n'eſt notre ſoupirant,
Et qu'il faut acheter tous les ſoins qu'on nous rend,
Ne vous enflez donc point d'une ſi grande gloire,
Pour les petits brillans d'une foible victoire;
Et corrigez un peu l'orgueil de vos appas,
De traiter pour cela les gens de haut en bas.
Si nos yeux envioient les conquêtes des vôtres,
Je penſe qu'on pourroit faire comme les autres,
Ne ſe point ménager; & vous faire bien voir
Que l'on a des amans, quand on en veut avoir.

CELIMENE.

Ayez-en donc, madame, & voyons cette affaire.
Par ce rare ſecret, efforcez-vous de plaire;
Et ſans . . .

ARSINOE.

Briſons, madame, un pareil entretien;
Il poufſeroit trop loin votre eſprit & le mien;
Et j'aurois pris déjà le congé qu'il faut prendre,
Si mon caroſſe encor ne mobligeoit d'attendre.

CELIMENE.

Autant qu'il vous plaira, vous pouvez arrêter,
Madame; &, là-deſſus, rien ne doit vous hâter.
Mais, ſans vous fatiguer de ma cérémonie,
Je m'en vais vous donner meilleure compagnie;
Et monſieur, qu'à propos le hazard fait venir,
Remplira mieux ma place à vous entretenir.

SCENE VI.

ALCESTE, CELIMENE, ARSINOE.

CELIMENE.

ALceſte, il faut que j'aille écrire un mot de lettre
Que, ſans me faire tort, je ne ſçaurois remettre.
Soyez avec madame; elle aura la bonté
D'excuſer aiſément mon incivilité.

SCENE VII.

ALCESTE, ARSINOE.

ARSINOE.

VOus voyez, elle veut que je vous entretienne,
Attendant un moment que mon caroſſe vienne;
Et jamais tous ſes ſoins ne pouvoient m'offrir rien,
Qui me fût plus charmant qu'un pareil entretien.
En vérité, les gens d'un mérite ſublime
Entraînent de chacun & l'amour & l'eſtime;
Et le vôtre, ſans doute, a des charmes ſecrets
Qui font entrer mon cœur dans tous vos intérêts.
Je voudrois que la cour, par un regard propice,
A ce que vous valez rendît plus de juſtice,
Vous avez à vous plaindre; & je ſuis en courroux,
Quand je vois, chaque jour, qu'on ne fait rien pour vous.

ALCESTE.

ALCESTE.

Moi, madame? Et ſur quoi pourrois-je en rien prétendre?
Quel ſervice à l'Etat eſt-ce qu'on m'a vû rendre?
Qu'ai-je fait, s'il vous plaît, de ſi brillant de ſoi,
Pour me plaindre à la cour qu'on ne fait rien pour moi?

ARSINOE.

Tous ceux, ſur qui la cour jette des yeux propices,
N'ont pas toujours rendu de ces fameux ſervices.
Il faut l'occaſion ainſi que le pouvoir;
Et le mérite enfin que vous nous faites voir,
Devroit...

ALCESTE.

Mon Dieu! Laiſſons mon mérite, de grace.
De quoi voulez-vous là que la cour s'embarraſſe?
Elle auroit fort à faire, & ſes ſoins ſeroient grands
D'avoir à déterrer le mérite des gens.

ARSINOE.

Un mérite éclatant ſe déterre lui-même.
Du vôtre, en bien des lieux, on fait un cas extrême;
Et vous ſçaurez de moi qu'en deux fort bons endroits,
Vous fûtes hier loué par des gens d'un grand poids.

ALCESTE.

Hé! Madame, l'on louë aujourd'hui tout le monde,
Et le ſiécle par là n'a rien qu'on ne confonde.
Tout eſt d'un grand mérite également doüé,
Ce n'eſt plus un honneur que de ſe voir loué;
D'éloges on regorge, à la tête on les jette;
Et mon valet de chambre eſt mis dans le gazette.

ARSINOE.

Pour moi; je voudrois bien que, pour vous montrer mieux,
Une charge à la cour vous pût frapper les yeux.
Pour peu que d'y ſonger vous nous fassiez les mines,
On peut, pour vous ſervir, remuer des machines;
Et j'ai des gens en main que j'employerai pour vous,
Qui vous feront à tout un chemin aſſez doux.

ALCESTE.

Et que voudriez-vous, madame, que j'y fiſſe?
L'humeur dont je me ſens veut que je m'en banniſſe;
Le Ciel ne m'a point fait, en me donnant le jour,
Un ame compatible avec l'air de la cour.
Je ne me trouve point les vertus néceſſaires
Pour y bien réuſſir, & faire mes affaires.
Etre franc & ſincére eſt mon plus grand talent,
Je ne ſçais point jouer les hommes en parlant;
Et qui n'a pas le don de cacher ce qu'il penſe,
Doit faire en ce pays fort peu de réſidence.
Hors de la cour, ſans doute on n'a pas cet appui,
Et ces titres d'honneur qu'elle donne aujourd'hui;
Mais on n'a pas auſſi, perdant ces avantages,
Le chagrin de jouer de fort ſots perſonnages.
On n'a point à ſouffrir mille rebuts cruels,
On n'a point à louer les vers de meſſieurs tels,
A donner de l'encens à madame une telle,
Et de nos francs marquis eſſuyer la cervelle.

ARSINOE.

Laiſſons, puiſqu'il vous plaît, ce chapitre de cour.
Mais il faut que mon cœur vous plaigne en votre amour;
Et, pour vous découvrir là-deſſus mes penſées,
Je ſouhaiterois fort vos ardeurs mieux placées.
Vous méritez ſans doute un ſort beaucoup plus doux,
Et celle qui vous charme eſt indigne de vous.

ALCESTE.

Mais, en diſant cela, ſongez-vous, je vous prie,
Que cette perſonne eſt, madame, votre amie?

ARSINOE.

Oui. Mais ma conſcience eſt bleſſée en effet,
De ſouffrir plus long-tems le tort que l'on vous fait.
L'état où je vous vois afflige trop mon ame,
Et je vous donne avis qu'on trahit votre flâme.

ALCESTE.

C'eſt me montrer, madame, un tendre mouvement,
Et de pareils avis obligent un amant.

ARSINOE.

Oui, toute mon amie, elle eſt, & je la nomme
Indigne d'aſſervir le cœur d'un galant homme;
Et le ſien n'a pour vous que de feintes douceurs.

ALCESTE.

Cela ſe peut, madame, on ne voit pas les cœurs;
Mais votre charité ſe ſeroit bien paſſée
De jetter dans le mien une telle penſée.

ARSINOE.

Si vous ne voulez pas être désabusé,
Il faut ne vous rien dire, il est assez aisé.

ALCESTE.

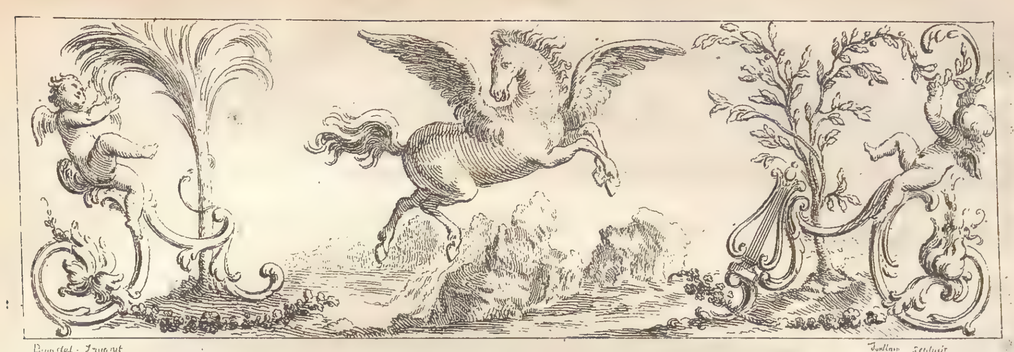
Non; mais sur ce sujet, quoique l'on nous expose,
Les doutes sont fâcheux plus que toute autre chose;
Et je voudrois, pour moi, qu'on ne me fît sçavoir
Que ce qu'avec clarté l'on peut me faire voir.

ARSINOE.

Hé bien, c'est assez dit; &, sur cette matiére,
Vous allez recevoir une pleine lumiére.
Oui, je veux que de tout vos yeux vous fassent foi.
Donnez-moi seulement la main jusques chez moi;
Là, je vous ferai voir une preuve fidéle
De l'infidélité du cœur de votre belle;
Et, si pour d'autres yeux le vôtre peut brûler,
On pourra vous offrir de quoi vous consoler.

Fin du troisiéme Acte.





ACTE QUATRIÉME.

SCENE PREMIERE.

ELIANTE, PHILINTE.

PHILINTE.



On, l'on n'a point vû d'ame à manier si dure,
Ni d'accommodement plus pénible à conclure;
En vain, de tous côtés, on l'a voulu tourner,
Hors de son sentiment on n'a pû l'entraîner;
Et jamais différend si bizarre, je pense,
N'avoit de ces messieurs occupé la prudence.
Non, messieurs, disoit il je ne me dédis point,
Et tomberai d'accord de tout, hors de ce point.
De quoi s'offense-t-il? Et que veut-il me dire?
Y va-t-il de sa gloire à ne pas bien écrire?
Que lui fait mon avis, qu'il a pris de travers?
On peut être honnête homme, & faire mal des vers;
Ce n'est point à l'honneur que touchent ces matiéres,
Je le tiens galant homme, en toutes les maniéres,
Homme de qualité, de mérite & de cœur,
Tout ce qu'il vous plaira; mais fort méchant auteur.

Je louerai, si l'on veut, son train & sa dépense,
Son adresse à cheval, aux armes, à la danse;
Mais, pour louer ses vers, je suis son serviteur,
Et, lorsque d'en mieux faire on n'a pas le bonheur,
On ne doit, de rimer, avoir aucune envie,
Qu'on n'y soit condamné sur peine de la vie.
Enfin, toute la grace, & l'accommodement,
Où s'est avec effort plié son sentiment,
C'est de dire, croyant adoucir mieux son stile,
Monsieur, je suis fâché d'être si difficile;
Et, pour l'amour de vous, je voudrois, de bon cœur,
Avoir trouvé tantôt votre sonnet meilleur;
Et, dans une embrassade, on leur a, pour conclure,
Fait vîte envelopper toute la procédure.

ELIANTE.

Dans ses façons d'agir il est fort singulier,
Mais j'en fais, je l'avouë, un cas particulier;
Et la sincérité dont son ame se pique,
A quelque chose en soi de noble & d'héroïque.
C'est une vertu rare au siécle d'aujourd'hui,
Et je la voudrois voir par tout, comme chez lui.

PHILINTE.

Pour moi, plus je le vois, plus sur tout je m'étonne
De cette passion où son cœur s'abandonne.
De l'humeur dont le Ciel a voulu le former,
Je ne sçais pas comment il s'avise d'aimer;
Et je sçais moins encor comment votre cousine
Peut être la personne où son panchant l'incline.

ELIANTE.

Cela fait assez voir que l'amour dans les cœurs
N'est pas toujours produit par un rapport d'humeurs;
Et toutes ces raisons de douces sympathies,
Dans cet exemple-ci, se trouvent démenties.

PHILINTE.

Mais croyez-vous qu'on l'aime, aux choses qu'on peut voir?

ELIANTE.

C'est un point qu'il n'est pas fort aisé de sçavoir.
Comment pouvoir juger s'il est vray qu'elle l'aime?
Son cœur, de ce qu'il sent, n'est pas bien sûr lui-même;
Il aime quelquefois sans qu'il le sçache bien,
Et croit aimer aussi par fois qu'il n'en est rien.

PHILINTE.

Je crois que notre ami, près de cette cousine,
Trouvera des chagrins plus qu'il ne s'imagine;
Et, s'il avoit mon cœur, à dire vérité,
Il tourneroit ses vœux tout d'un autre côté;
Et, par un choix plus juste, on le verroit, madame,
Profiter des bontés que lui montre votre ame.

ELIANTE.

Pour moi, je n'en fais point de façons; & je croi
Qu'on doit sur de tels points être de bonne foi.
Je ne m'oppose point à toute sa tendresse,
Au contraire, mon cœur pour elle s'intéresse;
Et, si c'étoit qu'à moi la chose pût tenir,
Moi-même, à ce qu'il aime, on me verroit l'unir.

Mais, si dans un tel choix, comme tout se peut faire,
Son amour éprouvoit quelque destin contraire,
S'il falloit que d'une autre on couronnât les feux,
Je pourrois me résoudre à recevoir ses vœux;
Et le refus, souffert en pareille occurence,
Ne m'y feroit trouver aucune répugnance.

PHILINTE.

Et moi, de mon côté, je ne m'oppose pas
Madame, à ces bontés qu'ont pour lui vos appas;
Et lui-même, s'il veut, il peut bien vous instruire
De ce que, là-dessus, j'ai pris soin de lui dire.
Mais, si par un hymen, qui les joindroit eux deux,
Vous étiez hors d'état de recevoir ses vœux,
Tous les miens tenteroient la faveur éclatante
Qu'avec tant de bonté votre ame lui présente.
Heureux, si, quand son cœur s'y pourra dérober,
Elle pouvoit sur moi, madame, retomber.

ELIANTE.

Vous vous divertissez, Philinte.

PHILINTE.

Non, madame;
Et je vous parle ici du meilleur de mon ame.
J'attends l'occasion de m'offrir hautement,
Et de tous mes souhaits, j'en presse le moment.

SCENE II.

ALCESTE, ELIANTE, PHILINTE.

ALCESTE.

AH! Faites-moi raiſon, madame, d'une offenſe
Qui vient de triompher de toute ma conſtance.

ELIANTE.

Qu'eſt ce donc? Qu'avez-vous qui vous puiſſe émouvoir?

ALCESTE.

J'ai ce que, ſans mourir, je ne puis concevoir;
Et le déchaînement de toute la nature
Ne m'accableroit pas, comme cette avanture.
C'en eſt fait... Mon amour.. Je ne ſçaurois parler.

ELIANTE.

Que votre eſprit, un peu, tâche à ſe rappeller.

ALCESTE.

O juſte Ciel! Faut-il qu'on joigne à tant de graces
Les vices odieux des ames les plus baſſes?

ELIANTE.

Mais encor, qui vous peut.....

ALCESTE.

Ah! Tout eſt ruiné,
Je ſuis, je ſuis trahi, je ſuis aſſaſſiné.
Céliméne... Eût-on pû croire cette nouvelle?
Céliméne me trompe, & n'eſt qu'une infidelle.

ELIANTE.

Avez-vous, pour le croire, un juste fondement?

PHILINTE.

Peut-être est-ce un soupçon conçû légérement;
Et votre esprit jaloux prend, par fois, des chiméres...

ALCESTE.

Ah! Morbleu, mêlez-vous, monsieur, de vos affaires.
[*à Eliante.*]
C'est de sa trahison n'être que trop certain,
Que l'avoir, dans ma poche, écrite de sa main.
Oui, madame, une lettre écrite pour Oronte,
A produit à mes yeux ma disgrace & sa honte,
Oronte, dont j'ai crû qu'elle fuyoit les soins,
Et que, de mes rivaux, je redoutois le moins.

PHILINTE.

Une lettre peut bien tromper par l'apparence;
Et n'est pas, quelquefois, si coupable qu'on pense.

ALCESTE.

Monsieur, encore un coup, laissez-moi, s'il vous plaît,
Et ne prenez souci que de votre intérêt.

ELIANTE.

Vous devez modérer vos transports, & l'outrage...

ALCESTE.

Madame, c'est à vous qu'appartient cet ouvrage;
C'est à vous que mon cœur a recours aujourd'hui
Pour pouvoir s'affranchir de son cuisant ennui.
Vengez-moi d'une ingrate & perfide parente
Qui trahit lâchement une ardeur si constante,

Vengez-moi de ce trait qui doit vous faire horreur.

ELIANTE.

Moi, vous venger! Comment?

ALCESTE.

En recevant mon cœur.
Acceptez-le, madame, au lieu de l'infidelle,
C'eſt par là que je puis prendre vengeance d'elle;
Et je la veux punir par les ſincéres vœux,
Par le profond amour, les ſoins reſpectueux,
Les devoirs empreſſés, & l'aſſidu ſervice,
Dont ce cœur va vous faire un ardent ſacrifice.

ELIANTE.

Je compatis ſans doute à ce que vous ſouffrez,
Et ne mépriſe point le cœur que vous m'offrez;
Mais, peut-être, le mal n'eſt pas ſi grand qu'on penſe,
Et vous pouvez quitter ce déſir de vengeance.
Lorſque l'injure part d'un objet plein d'appas,
On fait force deſſeins qu'on n'exécute pas;
On a beau voir, pour rompre, une raiſon puiſſante;
Une coupable aimée eſt bientôt innocente;
Tout le mal qu'on lui veut ſe diſſipe aiſément,
Et l'on ſçait ce que c'eſt qu'un courroux d'un amant.

ALCESTE.

Non, non, madame, non. L'offenſe eſt trop mortelle,
Il n'eſt point de retour, & je romps avec elle;
Rien ne ſçauroit changer le deſſein que j'en fais,
Et je me punirois de l'eſtimer jamais.

La voici. Mon courroux redouble à cette approche.
Je vais de sa noirceur lui faire un vif reproche,
Pleinement la confondre; & vous porter après
Un cœur tout dégagé de ses trompeurs attraits.

SCENE III.

CELIMENE, ALCESTE.

ALCESTE *à part.*

O Ciel! De mes transports, puis-je être ici le maître?

CELIMENE.

[*à part.*[[*à Alceste.*]
Ouais! Quel est donc le trouble où je vous vois paroître?
Et que me veulent dire, & ces soupirs poussés,
Et ces sombres regards que sur moi vous lancez?

ALCESTE.

Que toutes les horreurs, dont une ame est capable,
A vos déloyautés n'ont rien de comparable;
Que le sort, les démons, & le Ciel en courroux,
N'ont jamais rien produit de si méchant que vous.

CELIMENE.

Voilà certainement, des douceurs que j'admire.

ALCESTE.

Ah! Ne plaisantez point, il n'est pas tems de rire.
Rougissez bien plûtôt, vous en avez raison;
Et j'ai de sûrs témoins de votre trahison.

Voilà ce que marquoient les troubles de mon ame,
Ce n'étoit pas en vain que s'alarmoit ma flâme;
Par ces fréquens soupçons, qu'on trouvoit odieux
Je cherchois le malheur qu'ont rencontré mes yeux;
Et, malgré tous vos soins & votre adresse à feindre,
Mon astre me disoit ce que j'avois à craindre:
Mais ne présumez pas que, sans être vengé,
Je souffre le dépit de me voir outragé.
Je sçais que, sur les vœux, on n'a point de puissance;
Que l'amour veut par tout naître sans dépendance,
Que jamais, par la force, on n'entra dans un cœur,
Et que toute ame est libre à nommer son vainqueur.
Aussi ne trouverois-je aucun sujet de plainte,
Si, pour moi, votre bouche avoit parlé sans feinte;
Et, rejettant mes vœux dès le premier abord,
Mon cœur n'auroit eu droit de s'en prendre qu'au sort.
Mais, d'un aveu trompeur, voir ma flâme applaudie,
C'est une trahison, c'est une perfidie,
Qui ne sçauroit trouver de trop grands châtimens;
Et je puis tout permettre à mes ressentimens.
Oui, oui, redoutez tout après un tel outrage;
Je ne suis plus à moi, je suis tout à la rage.
Percé du coup mortel dont vous m'assassinez;
Mes sens par la raison ne sont plus gouvernés;
Je céde aux mouvemens d'une juste colére,
Et je ne réponds pas de ce que je puis faire.

CELIMENE.

D'où vient donc, je vous prie, un tel emportement?
Avez-vous, dites-moi, perdu le jugement?

ALCESTE.

Oui, oui, je l'ai perdu, lorſque dans votre vûë
J'ai pris, pour mon malheur, le poiſon qui me tuë;
Et que j'ai crû trouver quelque ſincérité
Dans les traîtres appas dont je fus enchanté.

CELIMENE.

De quelle trahiſon pouvez-vous donc vous plaindre?

ALCESTE.

Ah! Que ce cœur eſt double, & ſçait bien l'art de feindre;
Mais, pour le mettre à bout, j'ai des moyens tout prêts;
Jettez ici les yeux, & connoiſſez vos traits;
Ce billet découvert ſuffit pour vous confondre,
Et, contre ce témoin, on n'a rien à répondre.

CELIMENE.

Voilà donc le ſujet qui vous trouble l'eſprit?

ALCESTE.

Vous ne rougiſſez pas, en voyant cet écrit?

CELIMENE.

Et par quelle raiſon faut-il que j'en rougiſſe?

ALCESTE.

Quoi! Vous joignez ici l'audace à l'artifice?
Le déſavouerez-vous, pour n'avoir point de ſeing?

CELIMENE.

Pourquoi déſavouer un billet de ma main?

ALCESTE.

Et vous pouvez le voir, ſans demeurer confuſe
Du crime dont, vers moi, ſon ſtile vous accuſe?

CELIMENE.

Vous êtes, ſans mentir un grand extravagant.

ALCESTE.

Quoi! Vous bravez ainſi ce témoin convainquant?
Et ce qu'il m'a fait voir de douceurs pour Oronte,
N'a donc rien qui m'outrage, & qui vous faſſe honte?

CELIMENE.

Oronte! Qui vous dit que la lettre eſt pour lui?

ALCESTE

Les gens qui, dans mes mains, l'ont remiſe aujourd'hui.
Mais je veux conſentir qu'elle ſoit pour un autre,
Mon cœur en a-t-il moins à ſe plaindre du vôtre?
En ſerez-vous, vers moi, moins coupable en effet?

CELIMENE.

Mais ſi c'eſt une femme à qui va ce billet,
En quoi vous bleſſe-t-il, & qu'a-t-il de coupable?

ALCESTE.

Ah! Le détour eſt bon, & l'excuſe admirable.
Je ne m'attendois pas, je l'avouë, à ce trait;
Et me voilà, par là, convaincu tout-à-fait.
Oſez-vous recourir à ces ruſes groſſiéres?
Et croyez-vous les gens ſi privés de lumiéres?
Voyons, voyons un peu par quel biais, de quel air,
Vous voulez ſoutenir un menſonge ſi clair;

Et comment vous pourrez tourner, pour une femme,
Tous les mots d'un billet qui montre tant de flâme.
Ajuſtez, pour couvrir un manquement de foi,
Ce que je m'en vais lire.

CELIMENE.

Il ne me plaît pas, moi.
Je vous trouve plaiſant d'uſer d'un tel empire,
Et de me dire au néz ce que vous m'oſez dire.

ALCESTE.

Non, non, ſans s'emporter, prenez un peu ſouci
De me juſtifier les termes que voici.

CELIMENE.

Non, je n'en veux rien faire; &, dans cette occurrence,
Tout ce que vous croirez m'eſt de peu d'importance.

ALCESTE.

De grace, montrez-moi, je ſerai ſatisfait,
Qu'on peut, pour une femme, expliquer ce billet.

CELIMENE.

Non, il eſt pour Oronte; & je veux qu'on le croye.
Je reçois tous ſes ſoins avec beaucoup de joye;
J'admire ce qu'il dit, j'eſtime ce qu'il eſt;
Et je tombe d'accord de tout ce qu'il vous plaît.
Faites, prenez parti, que rien ne vous arrête,
Et ne me rompez pas davantage la tête.

ALCESTE. *à part.*

Ciel! Rien de plus cruel peut-il être inventé?
Et jamais cœur fut-il de la ſorte traité?

Quoi

Quoi! D'un juste courroux je suis émû contr'elle,
C'est moi qui me viens plaindre, & c'est moi qu'on querelle!
On pousse ma douleur & mes soupçons à bout;
On me laisse tout croire, on fait gloire de tout;
Et cependant mon cœur est encore assez lâche,
Pour ne pouvoir briser la chaîne qui l'attache,
Et pour ne pas s'armer d'un généreux mépris
Contre l'ingrat objet dont il est trop épris!

[*à Céliméne.*]

Ah! Que vous sçavez bien ici, contre moi-même,
Perfide, vous servir de ma foiblesse extrême;
Et ménager pour vous l'excès prodigieux
De ce fatal amour né de vos traîtres yeux!
Défendez-vous au moins d'un crime qui m'accable,
Et cessez d'affecter d'être envers moi coupable.
Rendez-moi, s'il se peut, ce billet innocent,
A vous prêter les mains ma tendresse consent;
Efforcez-vous ici de paroître fidelle,
Et je m'efforcerai, moi, de vous croire telle.

CELIMENE.

Allez, vous êtes fou dans vos transports jaloux,
Et ne méritez pas l'amour qu'on a pour vous.
Je voudrois bien sçavoir qui pourroit me contraindre
A descendre pour vous aux bassesses de feindre;
Et pourquoi, si mon cœur panchoit d'autre côté,
Je ne le dirois pas avec sincérité?
Quoi? De mes sentimens l'obligeante assûrance,
Contre tous vos soupçons, ne prend pas ma défense?

Auprès d'un tel garant, ſont-ils de quelque poids?
N'eſt-ce pas m'outrager que d'écouter leur voix?
Et, puiſque notre cœur fait un effort extrême,
Lorſqu'il peut ſe réſoudre à confeſſer qu'il aime,
Puiſque l'honneur du ſexe, ennemi de nos feux,
S'oppoſe fortement à de pareils aveux,
L'amant qui voit pour lui franchir un tel obſtacle,
Doit-il impunément douter de cet oracle?
Et n'eſt-il pas coupable, en ne s'aſſûrant pas
A ce qu'on ne dit point qu'après de grands combats?
Allez, de tels ſoupçons méritent ma colére,
Et vous ne valez pas que l'on vous conſidére.
Je ſuis ſotte, & veux mal à ma ſimplicité,
De conſerver encor pour vous quelque bonté,
Je devrois autre part attacher mon eſtime,
Et vous faire un ſujet de plainte légitime.

ALCESTE.

Ah! Traîtreſſe, mon foible eſt étrange pour vous,
Vous me trompez, ſans doute, avec des mots ſi doux;
Mais il n'importe, il faut ſuivre ma deſtinée,
A votre foi mon ame eſt toute abandonnée,
Je veux voir juſqu'au bout quel ſera votre cœur,
Et ſi de me trahir il aura la noirceur.

CELIMENE.

Non, vous ne m'aimez point comme il faut que l'on aime.

ALCESTE.

Ah! Rien n'eſt comparable à mon amour extrême;

Et, dans l'ardeur qu'il a de ſe montrer à tous,
Il va juſqu'à former des ſouhaits contre vous.
Oui, je voudrois qu'aucun ne vous trouvât aimable,
Que vous fuſſiez réduite en un ſort miſérable,
Que le Ciel, en naiſſant, ne vous eût donné rien,
Que vous n'euſſiez ni rang, ni naiſſance, ni bien,
Afin que de mon cœur l'éclatant ſacrifice
Vous pût d'un pareil ſort réparer l'injuſtice;
Et que j'euſſe la joye & la gloire en ce jour
De vous voir tenir tout des mains de mon amour.

CELIMENE.

C'eſt me vouloir du bien d'une étrange maniére.
Me préſerve le Ciel que vous ayez matiére...
Voici monſieur Dubois plaiſamment figuré.

SCENE IV.

CELIMENE, ALCESTE, DUBOIS.

ALCESTE.

Que veut cet équipage & cet air effaré?
Qu'as-tu?

DUBOIS.

Monſieur...

ALCESTE.

Hé bien?

DUBOIS.

Voici bien des mystéres.

ALCESTE.

Qu'est-ce?

DUBOIS.

Nous sommes mal, monsieur, dans nos affaires.

ALCESTE.

Quoi?

DUBOIS.

Parlerai-je haut?

ALCESTE.

Oui, parle, & promtement.

DUBOIS.

N'est-il point là quelqu'un?

ALCESTE.

Ah! Que d'amusement!

Veux-tu parler?

DUBOIS.

Monsieur, il faut faire retraite.

ALCESTE.

Comment?

DUBOIS.

Il faut d'ici déloger sans trompette.

ALCESTE.

Et pourquoi?

DUBOIS.

Je vous dis qu'il faut quitter ce lieu.

ALCESTE.

La cauſe ?

DUBOIS.

Il faut partir, monſieur, ſans dire adieu.

ALCESTE.

Mais par quelle raiſon me tiens-tu ce langage ?

DUBOIS.

Par la raiſon, monſieur, qu'il faut plier bagage.

ALCESTE.

Ah ! Je te caſſerai la tête aſſûrément,
Si tu ne veux, maraud, t'expliquer autrement.

DUBOIS.

Monſieur, un homme noir, & d'habit & de mine,
Eſt venu nous laiſſer, juſques dans la cuiſine,
Un papier griffonné d'une telle façon,
Qu'il faudroit, pour le lire, être pis qu'un démon.
C'eſt de votre procès, je n'en fais aucun doute ;
Mais le diable d'enfer, je crois, n'y verroit goutte.

ALCESTE.

Hé bien ! Quoi ? Ce papier, qu'a-t-il à démêler,
Traître, avec le départ dont tu viens me parler ?

DUBOIS.

C'eſt pour vous dire ici, monſieur, qu'une heure enſuite,
Un homme, qui ſouvent vous vient rendre viſite,
Eſt venu vous chercher avec empreſſement ;
Et, ne vous trouvant pas, m'a chargé doucement,
Sçachant que je vous ſers avec beaucoup de zele,
De vous dire... Attendez, comme eſt-ce qu'il s'appelle ?

ALCESTE.

Laiſſe-là ſon nom, traître, & di ce qu'il t'a dit.

DUBOIS.

C'eſt un de vos amis enfin, cela ſuffit.
Il m'a dit que d'ici votre péril vous chaſſe,
Et que, d'être arrêté, le ſort vous y menace.

ALCESTE.

Mais quoi! N'a-t-il voulu te rien ſpécifier?

DUBOIS.

Non. Il m'a demandé de l'encre & du papier;
Et vous a fait un mot, où vous pourrez, je penſe,
Du fond de ce myſtére avoir la connoiſſance.

ALCESTE.

Donne-le-donc.

CELIMENE.

Que peut envelopper ceci?

ALCESTE.

Je ne ſçais; mais j'aſpire à m'en voir éclairci.
Auras-tu bien-tôt fait, impertinent au diable?

DUBOIS *après avoir long-tems cherché le billet.*

Ma foi, je l'ai, monſieur, laiſſé ſur votre table.

ALCESTE.

Je ne ſçais qui me tient...

CELIMENE.

Ne vous emportez pas;
Et courez démêler un pareil embarras.

ALCESTE.

Il ſemble que le ſort, quelque ſoin que je prenne,
Ait juré d'empêcher que je vous entretienne;
Mais, pour en triompher, ſouffrez à mon amour,
De vous revoir, madame, avant la fin du jour.

Fin du quatriéme Acte.



Blondel invenit. Soullain sculpsit



Blondel · Inuenit   Joullain sculpsit

ACTE CINQUIÉME.

SCENE PREMIERE.

ALCESTE, PHILINTE.

ALCESTE.

A résolution en est prise, vous dis-je.

PHILINTE.

Mais, quelque soit ce coup, faut-il qu'il vous oblige...

ALCESTE.

Non, vous avez beau faire, & beau me raisonner,
Rien, de ce que je dis, ne me peut détourner;
Trop de perversité regne au siécle où nous sommes,
Et je veux me tirer du commerce des hommes.
Quoi! Contre ma partie, on voit, tout à la fois,
L'honneur, la probité, la pudeur & les loix;
On publie en tous lieux l'équité de ma cause,
Sur la foi de mon droit mon ame se repose;
Cependant je me vois trompé par le succès,
J'ai pour moi la justice, & je perds mon procès!
Un traître, dont on sçait la scandaleuse histoire,
Est sorti triomphant d'une fausseté noire!

Toute

Toute la bonne foi, céde à ſa trahiſon!
Il trouve, en m'égorgeant, moyen d'avoir raiſon!
Le poids de ſa grimace, où brille l'artifice,
Renverſe le bon droit & tourne la juſtice!
Il fait par un arrêt couronner ſon forfait;
Et, non content encor du tort que l'on me fait,
Il court parmi le monde un livre abominable,
Et de qui la lecture eſt même condamnable,
Un livre à mériter la derniére rigueur,
Dont le fourbe a le front de me faire l'auteur!
Et là-deſſus on voit Oronte qui murmure,
Et tâche méchamment d'appuyer l'impoſture!
Lui, qui d'un honnête homme à la cour tient le rang,
A qui je n'ai rien fait qu'être ſincére & franc,
Qui me vient, malgré moi, d'une ardeur empreſſée,
Sur des vers qu'il a faits, demander ma penſée;
Et, parce que j'en uſe avec honnêteté,
Et ne le veux trahir, lui, ni la vérité,
Il aide à m'accabler d'un crime imaginaire!
Le voilà devenu mon plus grand adverſaire!
Et jamais de ſon cœur je n'aurai de pardon,
Pour n'avoir pas trouvé que ſon ſonnet fût bon!
Et les hommes, morbleu, ſont faits de cette ſorte!
C'eſt à ces actions que la gloire les porte!
Voilà la bonne foi, le zéle vertueux,
La juſtice & l'honneur que l'on trouve chez eux!
Allons, c'eſt trop ſouffrir les chagrins qu'on nous forge,
Tirons-nous de ce bois, & de ce coupe-gorge.

Puiſqu'entre humains ainſi vous vivez en vrays loups,
Traîtres, vous ne m'aurez de ma vie avec vous.

PHILINTE.

Je trouve un peu bien promt le deſſein où vous êtes,
Et tout le mal n'eſt pas ſi grand que vous le faites.
Ce que votre partie oſe vous imputer,
N'a point eu le crédit de vous faire arrêter;
On voit ſon faux rapport lui-même ſe détruire,
Et c'eſt une action qui pourroit bien lui nuire.

ALCESTE.

Lui? De ſemblables tours il ne craint point l'éclat,
Il a permiſſion d'être franc ſcélérat;
Et, loin qu'à ſon crédit nuiſe cette avanture,
On l'en verra demain en meilleure poſture.

PHILINTE.

Enfin, il eſt conſtant qu'on n'a pas trop donné
Au bruit que, contre vous, ſa malice a tourné;
De ce côté déjà vous n'avez rien à craindre;
Et, pour votre procès dont vous pouvez vous plaindre,
Il vous eſt en juſtice aiſé d'y revenir,
Et, contre cet arrêt....

ALCESTE.

Non, je veux m'y tenir.
Quelque ſenſible tort qu'un tel arrêt me faſſe,
Je me garderai bien de vouloir qu'on le caſſe;
On y voit trop à plein le bon droit maltraité,
Et je veux qu'il demeure à la poſtérité.

Comme une marque insigne, un fameux témoignage
De la méchanceté des hommes de notre âge.
Ce sont vingt mille francs, qu'il m'en pourra coûter,
Mais, pour vingt mille francs, j'aurai droit de pester
Contre l'iniquité de la nature humaine,
Et de nourrir pour elle un immortelle haine.

PHILINTE.

Mais enfin.....

ALCESTE.

Mais enfin, vos soins sont superflus.
Que pouvez-vous, monsieur, me dire là-dessus?
Aurez-vous bien le front de me vouloir, en face,
Excuser les horreurs de tout ce qui se passe?

PHILINTE.

Non, je tombe d'accord de tout ce qu'il vous plaît,
Tout marche par cabale, & par pur intérêt,
Ce n'est plus que la ruse aujourd'hui qui l'emporte,
Et les hommes devroient être faits d'autre sorte.
Mais est-ce une raison que leur peu d'équité
Pour vouloir se tirer de leur société?
Tous ces défauts humains nous donnent, dans la vie,
Des moyens d'exercer notre philosophie.
C'est le plus bel emploi que trouve la vertu;
Et, si de probité tout étoit revêtu,
Si tous les cœurs étoient francs, justes & dociles,
La plûpart des vertus nous seroient inutiles,
Puisqu'on en met l'usage à pouvoir, sans ennui,
Supporter dans nos droits l'injustice d'autrui;

Et, de même qu'un cœur d'une vertu profonde. . . .

ALCESTE.

Je ſçais que vous parlez, monſieur, le mieux du monde.
En beaux raiſonnemens vous abondez toujours;
Mais vous perdez le tems, & tous vos beaux diſcours.
La raiſon, pour mon bien, veut que je me retire,
Je n'ai point ſur ma langue un aſſez grand empire,
De ce que je dirois, je ne répondrois pas;
Et je me jetterois cent choſes ſur les bras.
Laiſſez-moi, ſans diſpute, attendre Céliméne,
Il faut qu'elle conſente au deſſein qui m'améne;
Je vais voir ſi ſon cœur a de l'amour pour moi,
Et c'eſt ce moment-ci qui doit m'en faire foi.

PHILINTE.

Montons chez Eliante, attendant ſa venuë.

ALCESTE.

Non. De trop de ſouci je me ſens l'ame émuë.
Allez-vous-en la voir, & me laiſſez enfin,
Dans ce petit coin ſombre, avec mon noir chagrin.

PHILINTE.

C'eſt une compagnie étrange pour attendre;
Et je vais obliger Eliante à deſcendre.

SCENE II.

CELIMENE, ORONTE, ALCESTE.

ORONTE.

OUi, c'eſt à vous de voir ſi, par des nœuds ſi doux;
Madame, vous voulez m'attacher tout à vous.
Il me faut de votre ame une pleine aſſûrance,
Un amant là-deſſus n'aime point qu'on balance.
Si l'ardeur de mes feux a pû vous émouvoir,
Vous ne devez point feindre à me le faire voir;
Et la preuve après tout, que je vous en demande;
C'eſt de ne plus ſouffrir qu'Alceſte vous prétende,
De le ſacrifier, madame, à mon amour,
Et, de chez vous enfin, le bannir dès ce jour.

CELIMENE.

Mais quel ſujet ſi grand contre lui vous irrite,
Vous à qui j'ai tant vû parler de ſon mérite?

ORONTE.

Madame, il ne faut point ces éclairciſſemens;
Il s'agit de ſçavoir quels ſont vos ſentimens.
Choiſiſſez, s'il vous plaît, de garder l'un ou l'autre;
Ma réſolution n'attend rien que la vôtre.

ALCESTE *ſortant du coin où il étoit.*

Oui, monſieur a raiſon, madame. Il faut choiſir;
Et ſa demande ici s'accorde à mon déſir.
Pareille ardeur me preſſe, & même ſoin m'améne,
Mon amour veut du vôtre une marque certaine,

Les choſes ne ſont plus pour traîner en longueur,
Et voici le moment d'expliquer votre cœur.

ORONTE.

Je ne veux point, monſieur, d'une flâme importune,
Troubler aucunement votre bonne fortune.

ALCESTE.

Je ne veux point, monſieur, jaloux, ou non jaloux,
Partager de ſon cœur rien du tout avec vous.

ORONTE.

Si votre amour au mien lui ſemble préférable...

ALCESTE.

Si, du moindre panchant, elle eſt pour vous capable...

ORONTE.

Je jure de n'y rien prétendre déſormais.

ALCESTE.

Je jure hautement de ne la voir jamais.

ORONTE.

Madame, c'eſt à vous de parler ſans contrainte.

ALCESTE.

Madame, vous pouvez vous expliquer ſans crainte.

ORONTE.

Vous n'avez qu'à nous dire où s'attachent vos vœux.

ALCESTE.

Vous n'avez qu'à trancher, & choiſir de nous deux.

ORONTE.

Quoi! Sur un pareil choix vous ſemblez être en peine?

ALCESTE.

Quoi! Votre ame balance & paroît incertaine?

CELIMENE.

Mon Dieu! Que cette instance est là hors de saison,
Et que vous témoignez tous deux peu de raison,
Je sçais prendre parti sur cette préférence,
Et ce n'est pas mon cœur maintenant qui balance;
Il n'est point suspendu, sans doute, entre vous deux,
Et rien n'est si-tôt fait que le choix de nos vœux.
Mais je souffre, à vray dire, une gêne trop forte
A prononcer en face un aveu de la sorte.
Je trouve que ces mots, qui sont désobligeans,
Ne se doivent point dire en présence des gens;
Qu'un cœur, de son panchant, donne assez de lumiére,
Sans qu'on nous fasse aller jusqu'à rompre en visiére;
Et qu'il suffit, enfin, que de plus doux témoins
Instruisent un amant du malheur de ses soins.

ORONTE.

Non, non; un franc aveu n'a rien que j'appréhende,
J'y consens pour ma part.

ALCESTE.

Et moi, je le demande;
C'est son éclat sur tout qu'ici j'ose exiger,
Et je ne prétends point vous voir rien ménager.
Conserver tout le monde est votre grande étude;
Mais plus d'amusement, & plus d'incertitude.
Il faut vous expliquer nettement là-dessus,
Ou bien, pour un arrêt, je prends votre refus;
Je sçaurai de ma part expliquer ce silence,
Et me tiendrai pour dit tout le mal que j'en pense.

ORONTE.

Je vous ſçais fort bon gré, monſieur, de ce courroux,
Et je lui dis ici même choſe que vous.

CELIMENE.

Que vous me fatiguez avec un tel caprice!
Ce que vous demandez a-t-il de la juſtice?
Et ne vous dis-je pas quel motif me retient?
J'en vais prendre pour juge Eliante qui vient.

SCENE III.

ELIANTE, PHILINTE, CELIMENE, ORONTE, ALCESTE.

CELIMENE.

JE me vois, ma couſine, ici perſécutée
Par des gens dont l'humeur y paroît concertée.
Ils veulent, l'un & l'autre, avec même chaleur,
Que je prononce entr'eux le choix que fait mon cœur;
Et que, par un arrêt qu'en face il me faut rendre,
Je défende à l'un d'eux tous les ſoins qu'il peut prendre.
Dites-moi ſi jamais cela ſe fait ainſi?

ELIANTE.

N'allez point là-deſſus me conſulter ici.
Peut-être y pourriez-vous être mal adreſſée;
Et je ſuis pour les gens qui diſent leur penſée.

ORONTE.

ORONTE.

Madame, c'est en vain que vous vous défendez.

ALCESTE.

Tous vos détours ici seront mal secondés.

ORONTE.

Il faut, il faut parler, & lâcher la balance.

ALCESTE.

Il ne faut que poursuivre à garder le silence.

ORONTE.

Je ne veux qu'un seul mot, pour finir nos débats.

ALCESTE.

Et moi, je vous entends, si vous ne parlez pas.

SCENE IV.

ARSINOE, CELIMENE, ELIANTE, ALCESTE, PHILINTE, ACASTE, CLITANDRE, ORONTE.

ACASTE.

Madame, nous venons tous deux; sans vous déplaire,
Eclaircir, avec vous, une petite affaire.

CLITANDRE *à Oronte & à Alceste.*

Fort à propos, messieurs, vous vous trouvez ici;
Et vous êtes mêlés dans cette affaire aussi.

ARSINOE *à Célimène.*

Madame, vous serez surprise de ma vûë;
Mais ce sont ces messieurs qui causent ma venuë.

Tous deux ils m'ont trouvée, & se sont plaints à moi
D'un trait à qui mon cœur ne sçauroit prêter foi.
J'ai du fond de votre ame une trop haute estime,
Pour vous croire jamais capable d'un tel crime;
Mes yeux ont démenti leurs témoins les plus forts,
Et, l'amitié passant sur de petits discors,
J'ai bien voulu, chez vous, leur faire compagnie,
Pour vous voir vous laver de cette calomnie.

ACASTE.

Oui, madame, voyons, d'un esprit adouci,
Comment vous vous prendrez à soutenir ceci.
Cette lettre par vous est écrite à Clitandre.

CLITANDRE.

Vous avez, pour Acaste, écrit ce billet tendre.

ACASTE *à Oronte & à Alceste.*

Messieurs, ces traits pour vous n'ont point d'obscurité,
Et je ne doute pas que sa civilité,
A connoître sa main, n'ait trop sçû vous instruire;
Mais ceci vaut assez la peine de le lire.

Vous êtes un étrange homme, Clitandre, de condamner mon enjouement, & de me reprocher que je n'ai jamais tant de joye, que lorsque je ne suis pas avec vous. Il n'y a rien de plus injuste; & si vous ne venez bien vîte me demander pardon de cette offense, je ne vous le pardonnerai de ma vie. Notre grand flandrin de vicomte...

Il devroit être ici.

Notre grand flandrin de vicomte, par qui vous commencez vos plaintes, est un homme qui ne sçauroit me revenir; &,

depuis que je l'ai vû, trois quarts d'heure durant, cracher dans un puits pour faire des ronds, je n'ai pû jamais prendre bonne opinion de lui. Pour le petit marquis...

C'est moi-même, Messieurs, sans nulle vanité.

Pour le petit marquis, qui me tint hier long-tems la main, je trouve qu'il n'y a rien de si mince que toute sa personne; & ce sont de ces mérites qui n'ont que la cape & l'épée. Pour l'homme aux rubans verts...

[*à Alceste.*]

A vous le dé, monsieur.

Pour l'homme aux rubans verts, il me divertit quelquefois avec ses brusqueries, & son chagrin bourru; mais il est cent momens, où je le trouve le plus fâcheux du monde. Et pour l'homme au sonnet...

[*à Oronte.*]

Voici votre paquet.

Et pour l'homme au sonnet, qui s'est jetté dans le bel esprit, & veut être auteur malgré tout le monde, je ne puis me donner la peine d'écouter ce qu'il dit; & sa prose me fatigue autant que ses vers. Mettez-vous donc en tête que je ne me divertis pas toujours si bien que vous pensez; que je vous trouve à dire, plus que je ne voudrois, dans toutes les parties où l'on m'entraîne; & que c'est un merveilleux assaisonnement aux plaisirs qu'on goûte, que la présence des gens qu'on aime.

CLITANDRE.

Me voici maintenant, moi.

Votre Clitandre, dont vous me parlez, & qui fait tant le doucereux, est le dernier des hommes pour qui j'aurois de l'ami-

tié. Il est extravagant de se persuader qu'on l'aime, & vous l'êtes de croire qu'on ne vous aime pas. Changez, pour être raisonnable, vos sentimens contre les siens; & voyez-moi le plus que vous pourrez, pour m'aider à porter le chagrin d'en être obsédée.

D'un fort beau caractére on voit là le modéle,
Madame, & vous sçavez comment cela s'appelle.
Il suffit. Nous allons, l'un & l'autre, en tous lieux,
Montrer de votre cœur le portrait glorieux.

ACASTE.

J'aurois de quoi vous dire, & belle est la matiére,
Mais je ne vous tiens pas digne de ma colére;
Et je vous ferai voir que les petits marquis
Ont, pour se consoler, des cœurs de plus haut prix.

SCENE V.

CELIMENE, ELIANTE, ARSINOE, ALCESTE, ORONTE, PHILINTE.

ORONTE.

QUoi! De cette façon je vois qu'on me déchire,
Après tout ce qu'à moi je vous ai vû m'écrire?
Et votre cœur, paré de beaux semblans d'amour,
A tout le genre humain se promet tour à tour?
Allez, j'étois trop duppe, & je vais ne plus l'être;
Vous me faites un bien, me faisant vous connoître,
J'y profite d'un cœur, qu'ainsi vous me rendez,
Et trouve ma vengeance en ce que vous perdez.

[*à Alceste.*]

Monsieur, je ne fais plus d'obstacle à votre flâme,
Et vous pouvez conclure affaire avec madame.

SCENE VI.

CELIMENE, ELIANTE, ARSINOE, ALCESTE, PHILINTE.

ARSINOE *à Célimène.*

Certes, voilà le trait du monde le plus noir,
Je ne me sçaurois taire, & me sens émouvoir.
Voit-on des procédés qui soient pareils aux vôtres?
Je ne prends point de part aux intérêts des autres;

[*montrant Alceste.*]

Mais monsieur, que chez vous fixoit votre bonheur,
Un homme, comme lui, de mérite & d'honneur,
Et qui vous chérissoit avec idolatrie,
Devroit-il...

ALCESTE.

Laissez-moi, madame, je vous prie,
Vuider mes intérêts moi-même là-dessus;
Et ne vous chargez point de ces soins superflus.
Mon cœur a beau vous voir prendre ici sa querelle,
Il n'est point en état de payer ce grand zéle;
Et ce n'est pas à vous que je pourrai songer,
Si, par un autre choix, je cherche à me venger.

ARSINOE.

Hé! Croyez-vous, monſieur, qu'on ait cette penſée,
Et que de vous avoir on ſoit tant empreſſée?
Je vous trouve un eſprit bien plein de vanité,
Si, de cette créance, il peut s'être flaté.
Le rebut de madame eſt une marchandiſe,
Dont on auroit grand tort d'être ſi fort épriſe.
Détrompez-vous de grace, & portez-le moins haut,
Ce ne ſont pas des gens comme moi qu'il vous faut.
Vous ferez bien encor de ſoupirer pour elle,
Et je brûle de voir une union ſi belle.

SCENE VII.

CELIMENE, ELIANTE, ALCESTE, PHILINTE.

ALCESTE *à Célimène.*

HÉ bien, je me ſuis tû, malgré ce que je voi,
Et j'ai laiſſé parler tout le monde avant moi.
Ai-je pris ſur moi-même un aſſez long empire?
Et puis-je, maintenant...

CELIMENE.

Oui, vous pouvez tout dire;
Vous en êtes en droit, lorſque vous vous plaindrez,
Et de me reprocher tout ce que vous voudrez.
J'ai tort, je le confeſſe; & mon ame confuſe
Ne cherche à vous payer d'aucune vaine excuſe.

J'ai, des autres ici, méprisé le courroux;
Mais je tombe d'accord de mon crime envers vous.
Votre ressentiment sans doute est raisonnable,
Je sçais combien je dois vous paroître coupable,
Que toute chose dit que j'ai pû vous trahir,
Et qu'enfin vous avez sujet de me haïr.
Faites-le, j'y consens.

ALCESTE.

Hé! Le puis-je, traîtresse?
Puis-je ainsi triompher de toute ma tendresse?
Et, quoi qu'avec ardeur je veuille vous haïr,
Trouvai-je un cœur en moi tout prêt à m'obéïr?

[*à Eliante & à Philinte.*]

Vous voyez ce que peut une indigne tendresse,
Et je vous fais tous deux témoins de ma foiblesse.
Mais, à vous dire vray, ce n'est pas encor tout,
Et vous allez me voir la pousser jusqu'au bout,
Montrer que c'est à tort que sages on nous nomme;
Et que, dans tous les cœurs, il est toujours de l'homme.

[*à Celiméne.*]

Oui, je veux bien, perfide, oublier vos forfaits,
J'en sçaurai dans mon ame excuser tous les traits,
Et me les couvrirai du nom d'une foiblesse,
Où le vice du tems porte votre jeunesse;
Pourvû que votre cœur veuille donner les mains
Au dessein que j'ai fait de fuir tous les humains,
Et que, dans mon désert, où j'ai fait vœu de vivre,
Vous soyez, sans tarder, résoluë à me suivre.

C'eſt par là ſeulement que, dans tous les eſprits,
Vous pouvez réparer le mal de vos écrits;
Et qu'après cet éclat, qu'un noble cœur abhorre,
Il peut m'être permis de vous aimer encore.

CELIMENE.

Moi, renoncer au monde avant que de vieillir,
Et, dans votre déſert, aller m'enſevelir!

ALCESTE.

Et, s'il faut qu'à mes feux votre flâme réponde
Que vous doit importer tout le reſte du monde?
Vos déſirs avec moi ne ſont-ils pas contens?

CELIMENE.

La ſolitude effraye une ame de vingt ans.
Je ne ſens point la mienne aſſez grande, aſſez forte,
Pour me réſoudre à prendre un deſſein de la ſorte,
Si le don de ma main peut contenter vos vœux,
Je pourrai me réſoudre à ſerrer de tels nœuds;
Et l'hymen.....

ALCESTE.

Non. Mon cœur à préſent vous déteſte,
Et ce refus lui ſeul fait plus que tout le reſte.
Puiſque vous n'êtes point, en des liens ſi doux,
Pour trouver tout en moi, comme moi tout en vous,
Allez, je vous refuſe; & ce ſenſible outrage,
De vos indignes fers, pour jamais me dégage.

SCENE DERNIERE.

ELIANTE, ALCESTE, PHILINTE.

ALCESTE *à Eliante.*

Madame, cent vertus ornent votre beauté,
Et je n'ai vû qu'en vous de la sincérité,
De vous, depuis long-tems, je fais un cas extrême;
Mais laissez-moi toujours vous estimer de même,
Et souffrez que mon cœur, dans ses troubles divers,
Ne se présente point à l'honneur de vos fers.
Je m'en sens trop indigne, & commence à connoître
Que le Ciel, pour ce nœud, ne m'avoit point fait naître;
Que ce seroit pour vous un hommage trop bas,
Que le rebut d'un cœur qui ne vous valoit pas;
Et qu'enfin....

ELIANTE.

Vous pouvez suivre votre pensée.
Ma main, de se donner, n'est pas embarrassée;
Et voilà votre ami, sans trop m'inquiéter,
Qui, si je l'en priois, la pourroit accepter.

PHILINTE.

Ah! Cet honneur, Madame, est toute mon envie,
Et j'y sacrifierois & mon sang & ma vie.

ALCESTE.

Puissiez-vous, pour goûter de vrais contentemens,
L'un pour l'autre, à jamais, garder ces sentimens!

Trahi de toutes parts, accablé d'injuſtices,
Je vais ſortir d'un gouffre où triomphent les vices;
Et chercher, ſur la terre, un endroit écarté,
Où, d'être homme d'honneur, on ait la liberté.

PHILINTE.

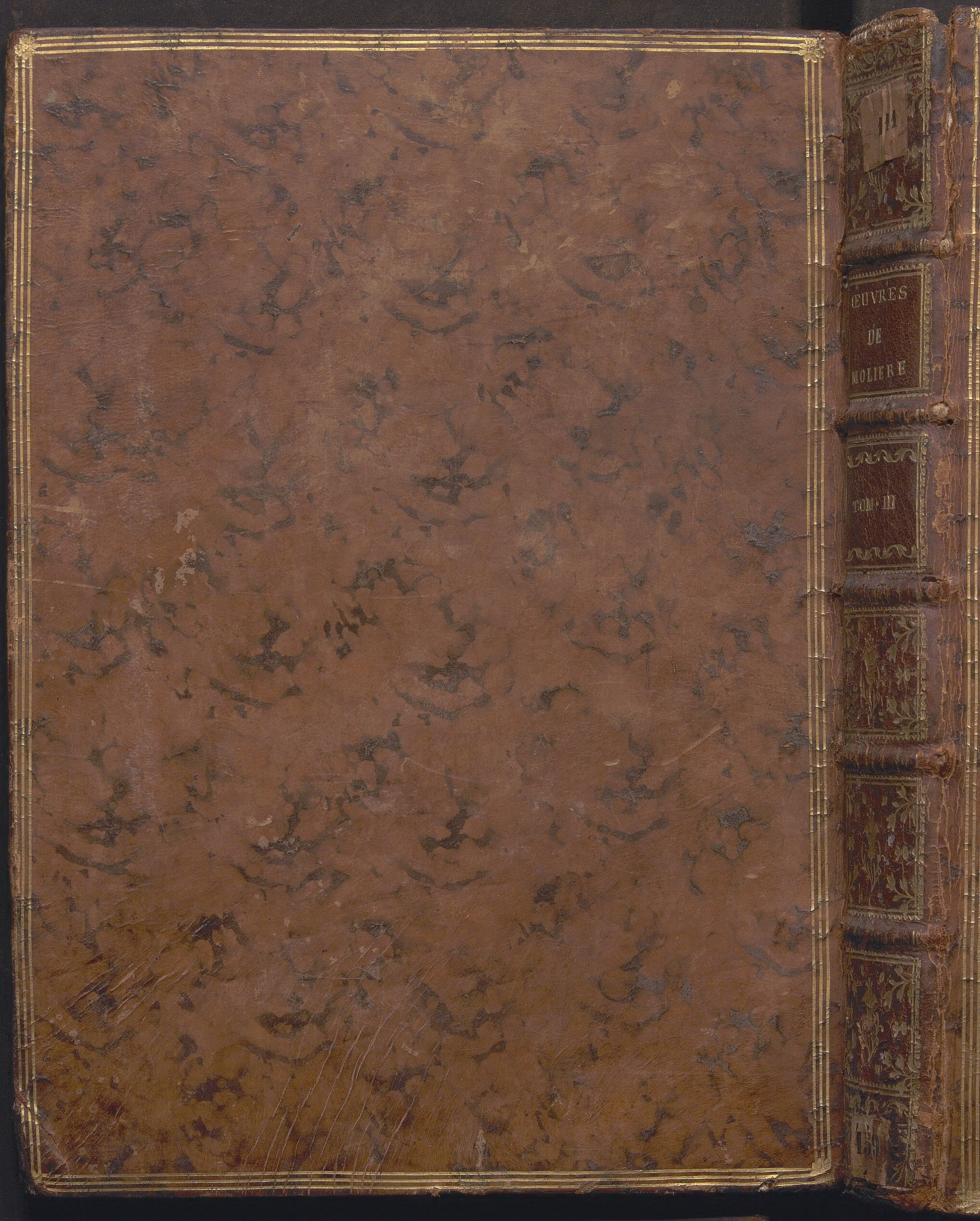
Allons, Madame, allons employer toute choſe,
Pour rompre le deſſein que ſon cœur ſe propoſe.

FIN DU TOME TROISIÉME.








ŒUVRES DE MOLIERE
TOM · III

calibrite

colorchecker CLASSIC

mm